

Quatre générations de femmes francophones en Saskatchewan

A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of The University of
Manitoba in partial fulfillment of the requirement of the degree of

Master of Arts

in

Études canadiennes
(Collège universitaire de Saint-Boniface)

by Simone Verville
Regina, Saskatchewan

© 2005

Permission has been granted to the Library of the University of Manitoba to lend or sell copies of this thesis, to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and to University Microfilms Inc. to publish an abstract of this thesis.

**THE UNIVERSITY OF MANITOBA
FACULTY OF GRADUATE STUDIES

COPYRIGHT PERMISSION**

**Quatre générations
de femmes francophones en Saskatchewan**

by

Simone Verville

A Thesis/Practicum submitted to the Faculty of Graduate Studies

of The University of Manitoba

in partial fulfillment of the requirement of the degree

of

Master of Arts

Simone Verville © 2005

Permission has been granted to the Library of the University of Manitoba to lend or sell copies of this thesis/practicum, to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film, and to University Microfilms Inc. to publish an abstract of this thesis/practicum.

This reproduction or copy of this thesis has been made available by authority of the copyright owner solely for the purpose of private study and research, and may only be reproduced and copied as permitted by copyright laws or with express written authorization from the copyright owner.

Sommaire

Les changements économiques après la Deuxième Guerre mondiale, les changements religieux suite à Vatican II, un plus grand accès à l'éducation, une amélioration des soins de santé, des développements dans les médiums de communication et la mondialisation ont modifié l'état (manière d'être physique, intellectuelle et morale) et les responsabilités (domestiques, économiques et communautaires) de la femme francophone de la Saskatchewan depuis l'ère de la colonisation jusqu'à nos jours. Cette étude est un humble début d'un immense travail à faire pour intégrer la femme francophone de la Saskatchewan dans l'histoire officielle. Depuis quelques décennies, des études au sujet de groupes de femmes francophones ont été effectuées ailleurs au pays mais en Saskatchewan, la femme est presque exclue dans l'interprétation de l'histoire.

Deux méthodes types ont été utilisées pour obtenir l'information de quatre générations de femmes. La méthode historique a permis de rédiger un bilan historique de la pionnière francophone en Saskatchewan. Le bilan historique situe dans le temps l'ère de la pionnière francophone de la Saskatchewan. Cette reconstitution du passé a été faite à partir d'une analyse du contenu de livres d'histoire mais surtout d'archives puisqu'il est devenu évident que la principale source d'information qui livrerait des propos au sujet de l'état et des responsabilités de la femme pionnière c'est ce qu'elles auraient raconté elles-mêmes par écrit ou lors d'entrevues. Les sources orales qui ont été consultées pour cette partie de l'étude sont en dépôt aux Archives de la Saskatchewan. Pour connaître le vécu

de trois générations de femmes issues des pionnières, la méthode d'enquête a été utilisée et plus précisément l'entrevue de recherche individuelle.

Les quatre générations exploitées dans cette étude ont été encadrées par des événements historiques susceptibles d'avoir modifié l'état et les responsabilités de la femme. Les générations historiques sont les suivantes: la période que la loi sur les *homesteads* est en vigueur (1871-1930); la période de la Grande Dépression et de la Seconde Guerre mondiale; la période entre la Seconde Guerre mondiale et la réforme scolaire de 1968; la période depuis 1968.

Remerciements

Je suis très redevable à de nombreuses personnes qui ont joué un rôle dans la réussite de ce travail. D'abord, je remercie toutes les femmes du passé et du présent qui ont accepté d'être interviewées. Leurs témoignages sont tout à fait nécessaires pour reconstituer l'histoire des femmes en Saskatchewan. Je remercie également ma directrice de mémoire, madame Louise Forsyth, qui a su me guider et m'encourager tout au long de la recherche et de la rédaction de ce travail. Merci aux membres de mon comité de soutenance: madame Cheryl Soulodre, madame Lise Gaboury-Diallo et monsieur Raymond Hébert. Merci aussi à la Fondation fransaskoise qui m'a accordé une bourse ainsi qu'à la Commission scolaire publique de Regina pour l'appui financier tout au long de mon programme de Maîtrise. Finalement, je veux remercier mon époux, Laurier Gareau, et mes enfants, Sébastien et Cassandra, pour leur constant encouragement.

Table des matières

| | |
|---|-----|
| Sommaire | i |
| Remerciements | iii |
| Table des matières | iv |
| Introduction | 1 |
| Premier chapitre: Méthodologie..... | 8 |
| Deuxième chapitre: Bilan historique des femmes francophones en Saskatchewan..... | 19 |
| Troisième chapitre: Filles des pionnières nées en Saskatchewan avant la fin de la Seconde Guerre mondiale | 41 |
| Quatrième chapitre: Femmes nées en Saskatchewan entre 1945 et 1968 | 77 |
| Cinquième chapitre: Femmes nées en Saskatchewan après 1968..... | 110 |
| Sixième chapitre: Comparaison inter-générationnelle et analyse | 138 |
| Conclusion générale | 157 |
| Bibliographie..... | 161 |
| Annexe A: Questionnaire – Pré-entrevue..... | 165 |
| Annexe B: Lettre d’entente | 168 |
| Annexe C: Schéma d’entrevue..... | 169 |

Introduction

Présentation du sujet

L'état des femmes francophones rurales en Saskatchewan, c'est-à-dire leur manière d'être physique, intellectuelle et morale calibrée par leurs responsabilités domestiques, économiques et communautaires, s'est certainement modifié d'une génération à l'autre depuis l'ère de la pionnière soit la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. La majorité des femmes francophones se sont installées dans une ferme en arrivant en Saskatchewan. Bon nombre de femmes qui sont issues d'elles ont adopté ce même genre de vie, et ce jusqu'aux années quatre-vingts alors que le phénomène de dépopulation rurale atteignait son apogée. C'est la découverte de l'évolution de certains aspects de la vie de ces femmes qui vous est proposée dans cette étude. La santé, la maternité, la scolarité, la religion, le mariage, les tâches domestiques, le soin des enfants, l'implication économique et communautaire des femmes seront étudiés et comparés.

«Pour étayer l'existence d'une transformation historique, il faut comparer une même société à divers stades de son histoire.»¹ C'est la méthode d'histoire orale dans une approche qualitative qui a été choisie pour comparer quatre générations de femmes francophones de la Saskatchewan. Il a fallu deux méthodes types pour obtenir l'information de quatre générations de femmes: la méthode historique a permis de reconstituer la contribution des femmes pionnières et la méthode d'enquête a fourni l'information des trois autres générations. Des sources premières ont permis de faire

¹ LEMIEUX, Denise, MERCIER, Lucie, p. 38.

entendre la voix des femmes. D'autres sources ont fourni un cadre historique et socioculturel pour chacune des générations étudiées.

Pourquoi avoir choisi un tel sujet? D'abord, je fais partie de ce groupe de femmes et j'ai voulu explorer ce domaine de mon héritage et en léguer quelque chose à ma fille. D'autre part, j'ai découvert la totale absence d'études sur les femmes francophones de la Saskatchewan d'où la pertinence de celle-ci. La pénurie de matériel au sujet des pionnières francophones saskatchewanaises a d'ailleurs été constatée par d'autres chercheurs de la province, dont l'archiviste Marie-Louise Perron qui prononçaient les mots suivants lors d'une conférence à Gravelbourg en 1990:

[...] J'ai tous les jours sous les yeux la vie, le travail, les luttes des femmes, complètement passés sous silence, à moins que ça soit des femmes qui en font le témoignage. Sinon, bref, la femme brille en général dans les livres d'histoire, par son absence! Elles étaient pourtant bien là, les femmes, à tout instant partageant le même travail, les mêmes peines, les mêmes joies que les hommes. Elles sont disparues, cependant, quand est venu le moment de consacrer, par écrit, la valeur de ce qu'elles ont fait pour développer le pays.²

Du dire de l'écrivain Richard Lapointe dans *La Saskatchewan de A à Z*, ce manque s'explique ainsi:

Dans leurs descriptions de l'époque de la colonisation en Saskatchewan, bon nombre de livres privilégient l'apport de l'homme et négligent celui de la femme. C'est parce que les tâches quotidiennes de cette dernière sont plus répétitives que celles de son compagnon et que les résultats de son travail sont moins facilement observables au premier abord. L'homme érige une maison et une écurie, il creuse un puits, il casse et ensemeince la terre; le domaine de la femme ne dépasse pour ainsi dire les murs de la maison que pour s'arrêter à la clôture du jardin. Et pourtant, il suffit d'y réfléchir une toute petite seconde pour se rendre compte que l'apport de la femme est tout aussi important, sinon encore plus, que celui de l'homme. (p. 308)

² Cité dans HÉBERT, Monique, KERMOAL, Natalie, LEBLANC, Phyllis (dir.), p. 101.

Pourtant, les tâches des femmes étaient très visibles dès qu'on entrerait chez elles ou qu'on regardait leurs cours et leurs jardins. Leurs tâches n'étaient pas plus répétitives que celles des hommes qui passaient maintes journées à déchiffrer et à ensemercer leurs terres. De plus, très souvent, les femmes enfilaient un pantalon et faisaient le même travail que les hommes. Selon Lapointe, l'exclusion de la femme dans l'interprétation de l'histoire était une réalité de l'époque. Pour expliquer qu'il n'y a que quatorze noms de femmes dans *100 noms, Petit dictionnaire biographique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, il explique :

[...] le nombre de femmes figurant à la liste est loin de correspondre à la véritable contribution de l'élément féminin. Il faut comprendre que la société de ce temps-là reléguait cette contribution à l'arrière-plan ou même la passait sous silence et que, partant, il subsiste relativement peu de documents qui nous eussent permis de rendre pleinement justice aux pionnières. (avant-propos)

Les auteures du livre *A Harvest Yet To Reap, A History of Prairie Women* stipulent que peu de femmes se voyaient comme bâtisseuses d'histoire. Elles travaillaient sans s'attendre à être louangées. La majorité des femmes ne considéraient pas leur vie comme étant assez importante ou intéressante pour mériter d'être documentée³. Dans *"Other" Voices: Historical Essays on Saskatchewan Women*, Aileen Moffatt présente l'historiographie de ce qui a été publié au sujet des femmes de la Saskatchewan. Elle conclut que presque tout sur l'histoire des femmes en Saskatchewan demeure à être exploré.⁴ Selon Moffatt, le peu qui existe est surtout au sujet des femmes anglophones Blanches qui ont été actives dans la sphère publique.⁵

³ RASMUSSEN, Linda, RASMUSSEN, Lorna, SAVAGE, Candace, WHEELER, Anne, p. 8.

⁴ DE BROU, David, MOFFATT, Aileen, p. 26.

⁵ Ibid., p. 10.

L'urgence de combler cette lacune historique saute aux yeux, car la deuxième génération de femmes francophones d'ici va bientôt disparaître en laissant, elles aussi, peu de traces écrites. Cette étude est donc un humble début d'un immense travail à faire pour que les femmes francophones de la Saskatchewan soient intégrées dans l'histoire officielle. Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive au sujet de toutes les femmes de la Saskatchewan car ce travail a été rédigé grâce aux témoignages d'un nombre limité de femmes.

Coordonnées du projet

Depuis quelques décennies, des études au sujet de groupes de femmes s'effectuent ailleurs au pays. Le Collectif Clio a tracé l'évolution des Québécoises depuis le début du XVII^e siècle jusqu'aujourd'hui dans *L'histoire des femmes au Québec* dans le but de mettre en évidence leur contribution à l'histoire de leur province. Denyse Baillargeon, dans *Ménagères au temps de la Crise*, a étudié l'impact de la Crise des années trente sur les différents aspects du travail domestique des femmes et de l'économie familiale dans la région de Montréal. Monique Hébert a étudié l'histoire des Franco-Manitobaines de 1916 à 1947 pour rédiger sa thèse de doctorat au sujet de leur contribution à la survie culturelle de la communauté. Anne Gagnon a étudié les Franco-Albertaines de 1890 à 1940 pour déterminer comment leur contribution au bien-être de la maisonnée, lorsqu'elles avaient entre 14 et 24 ans, déterminait leurs possibilités d'éducation et leurs choix de carrière. Denise Lemieux et Lucie Mercier ont étudié les femmes du Québec francophone à deux périodes de leur histoire soit de 1880 à 1940 et de 1950 à 1985. La méthodologie de cette dernière recherche m'a beaucoup intéressée puisque les chercheuses ont étudié deux périodes éloignées dans le temps.

C'est d'ailleurs sur les recherches de Denise Lemieux et Lucie Mercier que j'appuie la façon dont j'ai délimité les quatre générations de femmes francophones de la Saskatchewan qui font l'objet de cette étude:

Davantage axée sur le temps historique, l'étude des cohortes cherche à repérer les facteurs démographiques, sociaux ou conjoncturels expliquant les itinéraires d'un ensemble d'individus situés au même point dans l'histoire : la date de naissance inscrit chacun d'eux dans une cohorte qui, pour des âges successifs, accède à un contexte social plus ou moins semblable. Les cohortes constituent des générations historiques, [...] (p. 22)

Ainsi, dans le contexte de cette étude, la première génération, est celle des pionnières francophones ayant vécu sur un *homestead*⁶ lors de leur arrivée en Saskatchewan pendant la période que la loi sur les *homesteads* était en vigueur, soit de 1871 à 1930. La deuxième génération englobe les filles des pionnières qui sont nées avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. La troisième génération comprend les femmes nées après la Seconde Guerre mondiale et avant 1968, alors que des amendements à la loi scolaire ont mené à la création d'écoles désignées où le français était utilisé comme langue d'instruction. Sont incluses dans la quatrième génération, les femmes nées depuis 1968.

Il a fallu une démarche à deux volets. D'abord, il s'agissait de trouver ce que les pionnières avaient légué au sujet de leur état et de leurs responsabilités par l'entremise d'entrevues, de mémoires, d'articles dans les journaux, dans les livres. Pour éviter que le sujet de recherche soit trop vaste, il fallait préciser les caractéristiques du groupe de femmes et les aspects de leur vie qui seraient étudiés. Puisque la grande majorité des femmes pionnières avaient d'abord vécu dans une ferme lors de leur arrivée en

⁶ Pour information à ce sujet, voir LAPOINTE, Richard et TESSIER, Lucille, p. 15.

Saskatchewan, c'est sur ce groupe-là ainsi que leurs descendantes que s'est concentrée cette étude. L'état des femmes et leurs responsabilités sont les deux concepts étudiés. Que pouvait-on apprendre sur leur état physique c'est-à-dire leur santé, leur fécondité? Du côté intellectuel, quel niveau de scolarité les femmes avaient-elles atteint? Du point de vue moral, que diraient les femmes sur toute la question de la religion, du mariage? Quelle part des responsabilités revenait à la femme au niveau du soin et de l'éducation des enfants et des tâches domestiques? Les femmes étaient-elles impliquées dans les décisions économiques familiales? Quels emplois avaient-elles occupés au cours des années? Étaient-elles impliquées dans des activités communautaires?

Ensuite, il fallait interviewer des femmes issues des pionnières qui ont vu le jour dans les trois générations suivantes et documenter leurs histoires de façon qualitative pour permettre une analyse des quatre générations que j'ai identifiées. Dans mon analyse, j'ai tenté de cerner les phénomènes historiques et les changements socioculturels qui ont le plus modifié l'état et les responsabilités des femmes francophones de la Saskatchewan depuis l'ère de la colonisation jusqu'à nos jours en partant de la prémisse qu'il y aurait de nombreux parallèles entre les deux premières générations et que l'état et les responsabilités des femmes se sont modifiés dès la troisième génération principalement à cause des changements économiques de l'après-guerre, de changements en éducation et de la perte d'emprise de l'Église.

Contenu du rapport

Outre l'introduction et la conclusion, ce mémoire comprend six chapitres. Le premier

chapitre décrit la méthodologie utilisée pour cette recherche et pour la rédaction du mémoire. *L'Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*, 3^e édition de Maurice Angers a guidé une grande partie de ce travail. Dans les deuxième, troisième, quatrième et cinquième chapitres, la parole est donnée aux femmes des quatre générations étudiées. Chaque chapitre explore une génération et ce en ordre chronologique en commençant par le bilan historique des pionnières francophones en Saskatchewan. Ce chapitre a été rédigé grâce à l'emploi de la méthode historique. La méthode d'enquête a été privilégiée pour rédiger les trois chapitres suivants. Au sixième chapitre, il s'agira d'une comparaison et d'une analyse inter-générationnelle. Après la bibliographie, le lecteur retrouvera en annexes, les instruments de collecte utilisés pour obtenir les données de trois des quatre générations de femmes.

Premier chapitre

Méthodologie

L'intérêt que je porte au sujet de cette étude découle du désir de vouloir comparer la situation des femmes francophones en Saskatchewan d'une génération à l'autre afin d'expliquer les phénomènes qui ont suscité des changements à leur état et à leurs responsabilités. Cette étude qualitative a nécessité l'emploi de deux méthodes types. La méthode historique était de mise afin de rédiger un bilan historique des femmes francophones en Saskatchewan. Des études publiées au sujet de la Saskatchewan et des francophones de la Saskatchewan, des livres d'histoires locales, des témoignages personnels, des archives sonores et écrites ont été consultés pour cette partie du travail. Étant donné l'absence des femmes dans les récits historiques, les archives ont été la principale source d'informations car c'est ce que les femmes ont raconté elles-mêmes lors d'entrevues ou par écrit qui a permis de rédiger des propos au sujet de l'état et des responsabilités des femmes pionnières. Pour connaître le vécu de trois générations de femmes issues des pionnières, c'est la méthode d'enquête qu'il fallait utiliser et plus précisément l'entrevue de recherche individuelle. Des sources secondaires ont servi à rédiger le contexte historique et socioculturel de chaque génération.

Puisque ce mémoire sera principalement fondé sur des sources orales, il semblait opportun d'étudier ce que d'autres chercheuses avaient découverte sur l'utilisation de cette source non-traditionnelle afin de valider son emploi. Selon Monique Hébert (1994), «l'histoire orale constitue une méthode valable pour pallier au manque d'archives sur les

femmes et leurs expériences.» (p. 28) Du dire de Sylvie Van de Castele-Schweitzer et Danièle Voldman, «[l]'histoire du temps présent ne s'écrit pas sans les sources orales [...] Pour l'histoire des femmes, leur usage s'impose d'autant plus que les femmes ont eu plus de façons de dire que de façons d'écrire.»⁷ Même écho de Denyse Baillargeon qui stipule que cette approche «vise à rendre compte de l'expérience de groupes absents de la sphère publique et des documents écrits et apparaît donc comme un outil privilégié, sinon indispensable, pour réintroduire les femmes dans l'histoire.» (p. 31)

Anne Gagnon a examiné la fiabilité de l'information révélée dans le contexte d'une entrevue:

[...] Parce que les entrevues orales traitent de situations qui ont été communiquées plusieurs années après les faits, la mémoire joue un rôle crucial dans la fiabilité de l'information révélée. Cela est certainement vrai, mais les études ont montré que les plus importantes pertes de mémoire se produisent dans les 48 heures après avoir vécu ou avoir été témoin d'un événement.⁸

Denyse Baillargeon a elle aussi constaté que:

[...] celle [la mémoire] des personnes âgées, lorsqu'elles sont en bonne santé, n'est pas moins fiable que celle d'un jeune adulte et que les pertes de mémoire reliées au vieillissement affectent en premier lieu la mémoire récente laissant intacts les souvenirs d'enfance et de jeunesse qui intéressent plus particulièrement l'historien/ne. (p. 32)

Cependant, la mémoire est conditionnée par le présent donc il est important de confronter la documentation orale à d'autres données connues pour en assurer la véracité comme le ferait tout historien avec ses sources d'information. Selon Denise Lemieux et Lucie

⁷ Cité dans PERROT, Michelle (dir.), p. 60.

⁸ Cité dans HÉBERT, Monique, KERMOAL, Natalie, LEBLANC, Phyllis (dir.), p. 78.

Mercier, «de plus en plus d'historiens reconnaissent que l'histoire est aussi un récit, qu'elle s'appuie souvent en dernier ressort sur la mémoire et sur des témoignages subjectifs.» (p. 358)

L'opérationnalisation des concepts

Une analyse conceptuelle sous-tend la rédaction du bilan historique des femmes francophones en Saskatchewan et du schéma d'entrevue. Deux concepts ont été dégagés de l'objectif de recherche. Les dimensions à considérer ont ressorti de ces concepts et chaque dimension a été traduite en indicateurs ou phénomènes observables. Le premier concept est l'état des femmes francophones. Leur manière d'être physique, intellectuelle et morale forme les trois dimensions que j'ai choisies pour apprécier convenablement cet état. Des indicateurs ont été dégagés de chacune des dimensions: maternité et santé pour la manière d'être physique; scolarité pour la manière d'être intellectuelle; religion et mariage pour la manière d'être morale. Le deuxième concept est les responsabilités des femmes francophones au sein de la famille et de la communauté. Trois dimensions sont ressorties de ce concept, soit les responsabilités domestiques, économiques et communautaires. La dimension des responsabilités domestiques s'est traduite dans les indicateurs suivants: préparation des repas, lessive, ménage, couture, soin des enfants, boucherie, train (soin des animaux), soin de la cour et du jardin. Provenance et gérance des revenus de l'entreprise familiale, emplois, prise de décisions pour achats majeurs sont les indicateurs de la dimension économique. Les indicateurs qui sont ressortis de la dimension des activités communautaires sont les adhésions et les sorties.

On pourra me reprocher d'avoir concentré mes études uniquement sur ce qui touche la sphère domestique et d'avoir négligé ou omis les événements qui se sont déroulés dans la sphère publique tels que la politique. Cependant, pour pouvoir comparer les quatre générations de femmes francophones en Saskatchewan, il fallait recueillir des données sur les mêmes sujets pour chacune des générations. En préparant le bilan historique, il est devenu évident que la documentation au sujet des pionnières traitait essentiellement de la sphère domestique. De plus, les recherches de Denyse Baillargeon présageait que les filles des pionnières auraient peu de souvenirs au sujet des événements publics: «Il est toutefois devenu très vite évident que les femmes de cette génération s'étaient fort peu préoccupées de ce qui survenait en dehors de la sphère domestique.» (p. 32)

L'instrumentation

Le bilan historique situe dans le temps l'ère des pionnières francophones de la Saskatchewan c'est-à-dire la période qui a précédé la grande sécheresse des années trente. Ce bilan n'est certainement pas exhaustif puisque seulement les éléments contenus dans l'analyse conceptuelle ont été explorés. Cette reconstitution du passé a été faite à partir d'une analyse du contenu de livres d'histoire mais surtout d'archives. Les Archives de la Saskatchewan possèdent du matériel sonore provenant des postes de Radio-Gravelbourg (CFRG) et de Radio-Prairies-Nord (CFNS) qui inclut quelques entrevues avec des pionnières. Des pionnières francophones à travers la province ont été interviewées en 1973 lors d'un projet entrepris par le ministère de la Culture et de la Jeunesse. Puis, en 1980, Claudette Gendron a interviewé des femmes francophones à travers la province dans le cadre d'un projet de la Société historique de la Saskatchewan. Les entrevues de

1973 et de 1980 ont été conservées aux Archives de la Saskatchewan. Il y a plus de cent entrevues aux Archives dont la qualité sonore est excellente. J'ai écouté environ quinze entrevues .

Après la rédaction de l'historique, les outils nécessaires pour le deuxième volet de l'étude ont été préparés: le questionnaire – pré-entrevue, la lettre d'entente et le schéma d'entrevue. Le but du questionnaire était de recueillir quelques données démographiques auprès des participantes principalement au niveau de leur éducation et de l'éducation de leur famille. Il semblait qu'il serait difficile d'obtenir cette information dans le contexte de l'entrevue sans avis préalable surtout chez les femmes qui ont eu de nombreux enfants.

La lettre d'entente a explicité les conditions entourant la participation des femmes à la recherche et leur a demandé la permission d'employer leur nom réel lorsque leurs propos seraient cités dans le rapport de recherche. Selon le ministère des Affaires culturelles du Québec, les chercheurs devraient encourager cette pratique car elle ajoute à la valeur scientifique de l'information et elle augmente la crédibilité des sources.⁹ Ainsi:

[...] révéler l'identité d'un informateur, c'est bien souvent une forme de reconnaissance pour les informations obtenues. Le fait de recourir aux services d'un informateur, c'est reconnaître qu'il est détenteur d'un savoir et, la plupart du temps, il est souhaitable de rendre tous les crédits à la personne interrogée. [...] comme le chercheur cite ses sources quand il s'agit de documents écrits, il devrait encourager cette attitude même lorsqu'il est question des sources orales.¹⁰

Étant donné que nous souhaitons contribuer à nos connaissances historiques en comblant

⁹ ROBERGE, Martine et GENEST, Bernard (dir.), p. 76.

¹⁰ Ibid., p. 77.

une lacune par rapport à l'histoire des femmes en Saskatchewan, il paraissait que les propos des femmes seraient d'autant plus précieux historiquement si nous pouvions les nommer et les situer géographiquement. Il était entendu que les noms réels seraient utilisés seulement si toutes les femmes accordaient cette permission. Autrement, des pseudonymes seraient utilisés. Toutes les femmes ont donné leur consentement.

Le schéma d'entrevue a été préparé afin de pouvoir recueillir de l'information au sujet de chacune des dimensions qui avait été exploitée dans le bilan historique. Le domaine de l'éducation a été abordé en premier pour faire le lien avec le questionnaire pré-entrevue que les femmes avaient complété avant la rencontre. Les questions au sujet des responsabilités des femmes au sein de leur famille et de leur communauté ont ensuite été exploitées. Les questions concernant les fréquentations, le mariage, la religion, la maternité et la santé ont été posées en dernier. Il semblait important d'établir un niveau de confiance avant de poser des questions sur la sexualité, la contraception, l'influence du clergé, etc. Le questionnaire, la lettre d'entente et le schéma d'entrevue se trouvent en annexe.

Les sections du plan de rédaction du mémoire ont suivi un ordre semblable au schéma d'entrevue. On pourra se demander, entre autres, pourquoi la question de religion n'est pas exploitée plus tôt dans le bilan historique étant donné le rôle de la foi et des curés dans la vie des pionnières. L'ordre des sections est basé sur le schéma conceptuel et cet ordre se répète dans chacun des chapitres pour faciliter une comparaison au dernier chapitre. Si l'ordre des sections était basé sur l'importance que les femmes ont attribué à

l'une ou l'autre, chaque chapitre pourrait avoir un ordre différent et cela ne serait pas utile au moment de comparer les quatre générations.

Caractéristiques de la population et de l'échantillon

Puisque le but de cette recherche est d'analyser les phénomènes qui ont modifié l'état et les responsabilités des femmes francophones en Saskatchewan depuis l'ère de la colonisation, il fallait délimiter les générations de femmes afin d'interviewer le même nombre de femmes pour chacune des époques. Une génération est définie comme étant un «ensemble d'individus ayant approximativement le même âge en même temps».¹¹ Tel que précisé dans le chapitre de l'introduction, les quatre générations exploitées dans cette étude ont été encadrées par des événements historiques susceptibles d'avoir modifié l'état et les responsabilités des femmes. Les générations historiques sont les suivantes : la période que la loi sur les *homesteads* est en vigueur; la période de la Grande Dépression et de la Seconde Guerre mondiale; la période entre la Seconde Guerre mondiale et la réforme scolaire de 1968; la période depuis 1968 avec la génération X. Les femmes interviewées devaient être des femmes qui sont nées et qui ont été élevées en Saskatchewan, qui ont vécu avec un conjoint et qui peuvent encore communiquer en français.

Pour les entrevues à réaliser, un échantillonnage de type non probabiliste a été effectué. La probabilité qu'une femme soit choisie pour faire partie de l'échantillon n'était pas connue puisqu'il n'existe pas une base de population c'est-à-dire une liste de toutes les

¹¹ ROUSSEAU, André (éd.), *Dictionnaire du français plus*, Montréal : Centre éducatif et culturel inc., 1988.

femmes francophones en Saskatchewan. Il n'était pas utile d'élaborer cette liste puisque l'on voulait mieux connaître la condition des femmes francophones de la Saskatchewan et étudier les facteurs qui ont suscité des changements à leur état et à leurs responsabilités, mais on ne s'intéressait pas à leur poids relatif dans la population. L'échantillonnage de type non probabiliste permet qu'on s'entretienne avec le nombre voulu de femmes, car on peut substituer ou remplacer par d'autres les femmes impossibles à joindre ou qui refusent de répondre.

Deux sortes d'échantillonnage de type non probabiliste ont été combinées dans cette recherche. D'abord, l'échantillonnage typique basé sur la date et l'endroit de naissance a permis de choisir quatre femmes de chacune des trois générations. Une partie de l'échantillonnage a été accidentel puisque certaines femmes se sont portées volontaires.

Deux procédés non probabiliste ont permis de choisir le nombre voulu de personnes pour constituer l'échantillon: le tri orienté et le tri boule de neige. Le tri orienté a été utilisé pour choisir des femmes qui semblaient faire partie de la population visée. Le nombre de francophones en Saskatchewan n'est pas élevé et ayant oeuvré au sein d'associations fransaskoises par le passé, j'avais une bonne idée au départ des femmes qui répondraient aux critères de sélection et qui représenteraient les expériences de la population générale visée par l'étude. Le tri boule de neige a permis à des candidates du tri orienté qui ne voulaient pas y participer d'en suggérer d'autres.

Collecte de données

Avant de procéder à la collecte des données, la lettre d'entente, le questionnaire pré-entrevue et le schéma d'entrevue ont été soumis au comité d'éthique du Collège universitaire de Saint-Boniface afin d'obtenir la permission de procéder. Lorsque la permission de procéder a été reçue, une entrevue a été menée auprès d'une femme qui ne fait pas partie de l'étude pour vérifier la clarté des questions. Quelques révisions ont été apportées au questionnaire pré-entrevue après cette étape. Les règles de conduite préconisées par le ministère des Affaires culturelles du Québec (souplesse, respect, diplomatie, écoute attentive, humble et patiente, ouverture d'esprit, sensibilité, curiosité, discrétion, sens de l'humour) ont été suivies lors de la collecte des données.¹²

Les candidates choisies pour l'étude ont été contactées par téléphone afin de vérifier si elles voulaient toujours participer à l'étude et afin d'expliquer qu'elles recevraient une lettre d'entente et un questionnaire pré-entrevue par la poste. La date, l'endroit et l'heure de l'entrevue ont été déterminés lors du même appel quoi que certaines femmes aient demandé d'effectuer des changements aux dates par la suite. Quatre femmes habitaient le sud de la province, six provenaient de la région centrale et deux autres étaient installées dans d'autres provinces.

Douze entrevues ont été menées entre le 16 juillet 2003 et le 14 septembre 2003, dont quatre pour chacune des trois générations établies. Dix entrevues ont eu lieu chez les répondantes. Les deux femmes établies hors province ont été interviewées au domicile de

¹² ROBERGE, Martine et GENEST, Bernard (dir.), p. 48-49.

leurs parents lors d'une visite. Une femme a été interviewée en présence de sa fille avec qui elle habitait. Lors de six entrevues, des membres de la famille sont entrés pour chercher quelque chose ou pour poser une question à la répondante. En général, l'entrevue se poursuivait malgré la présence d'autres. Deux femmes ont demandé une petite pause pour faire sortir les enfants et les confier à quelqu'un. Une seule répondante n'a pas apprécié les trois interruptions de son mari. Dès qu'il entra dans la maison, elle cessait de parler et elle attendait qu'il soit ressorti avant de reprendre.

Les entrevues ont été enregistrées à l'aide d'un magnétophone digital et d'un ordinateur. Les entrevues ont toutes été transcrites. Les paroles des femmes ont été transcrites comme elles étaient entendues et non pas dans un français littéraire sans erreur. La parole des femmes est ainsi respectée et une certaine richesse historique en ressort. Les transcriptions ont été envoyées aux candidates par la poste ou par courriel afin qu'elles puissent vérifier les données. Certaines femmes ont changé, ajouté ou éliminé quelques propos. Une seule n'a pas retourné la transcription. Plusieurs ont commenté la qualité de leur français puisque c'était la première fois qu'elles voyaient leurs paroles transcrites.

L'histoire orale, méthode valable de recherche, a été privilégiée pour étudier quatre générations de femmes francophones en Saskatchewan dans le but de cerner les phénomènes historiques et les changements socioculturels qui ont le plus modifié leur état et leurs responsabilités. Un bilan historique des pionnières a été rédigé en utilisant principalement des archives orales. Quatre femmes de chacune des trois autres générations ont été interviewées et leurs paroles ont été transcrites de façon non

conventionnelle. Ainsi, les propos de quatre générations ont pu être comparés et analysés.

Deuxième chapitre

Bilan historique des femmes francophones en Saskatchewan

Les femmes ont aidé à bâtir notre pays. Leur travail et leur présence étaient essentiels pour développer le pays et pour assurer la survie de la société. Ce chapitre explore la contribution des pionnières francophones de la Saskatchewan dans la colonisation de cette région du pays pendant la période qui a précédé la grande sécheresse des années trente. Les pionnières se sont données corps et âme pour la génération montante, si bien, qu'elles avaient très peu de temps pour elles-mêmes. Tout ce qu'elles faisaient était accompli en fonction des autres: les enfants, le conjoint, la paroisse, l'Église. À les écouter parler, nous devenons témoins du courage qu'elles déployaient grâce à leur grande foi, alors qu'elles travaillaient d'arrache-pied en se souciant de tous les êtres chers qui les entouraient.

Outre un bref aperçu de la période d'immigration, ce bilan historique explore seulement les éléments contenus dans l'analyse conceptuelle c'est-à-dire les tâches domestiques des femmes, le soin des enfants, les responsabilités économiques, les activités communautaires, la scolarité, les fréquentations et le mariage, le rôle de la religion, la maternité et la santé des femmes. Livres d'histoire, coupures de journaux, témoignages personnels et entrevues aux Archives de la Saskatchewan ont été consultés pour rédiger ce chapitre. Des études beaucoup plus approfondies sur les sujets que j'ai choisis et sur d'autres sujets tels que l'implication des femmes en politique, les enseignantes et les femmes journalistes pourraient se faire avec ces sources d'information. Mais ce premier

regard sur l'état et les responsabilités des premières femmes à s'établir sur le territoire de cette province fournira une toile de fond pour la comparaison inter-générationnelle qui vous est proposée dans cette étude.

Immigration

La grande vague d'immigration en Saskatchewan a eu lieu entre 1896 et 1930. Près d'un million d'immigrants sont venus s'y établir avant la grande sécheresse des années trente. Ils provenaient surtout des autres régions du Canada, de l'Europe et des États-Unis.¹³ La plus grande attraction était la disponibilité de *homesteads* offerts gratuitement aux hommes. Une femme ne pouvait obtenir un *homestead* que si elle était veuve. La plupart des femmes suivaient leur mari ou leurs parents. D'autres répondaient à une demande pour des domestiques, des enseignantes ou des épouses pour les célibataires et les veufs.

Déjà, au début de cette grande période de colonisation, c'était par train que la majorité des immigrants se rendaient en Saskatchewan. Le trajet leur prenait plusieurs jours, et ce après plusieurs jours de voyage en bateau pour les gens en provenance d'outre-mer. Les femmes apportaient très peu de choses lors de ce voyage, ce qui constituait une première épreuve de ténacité. Le gouvernement fédéral et le *Canadian Pacific Railway* offraient le passage à tarif réduit aux colonisateurs de l'Ouest. Tarif réduit correspondait à confort réduit. Les femmes devaient nourrir et laver leurs enfants en l'absence totale de commodités. Ce voyage n'était donc pas une sinécure pour celle qui voyageait avec cinq

¹³ LAPOINTE, Richard et TESSIER, Lucille, p. 76.

ou six enfants, celle qui était enceinte, celle qui venait d'accoucher ou encore, celle qui était malade.

Responsabilités domestiques

Dès leur arrivée en Saskatchewan, le sort réservé aux pionnières comprenait essentiellement des tâches domestiques en perpétuel recommencement: préparer les repas, faire du pain, baratter le beurre, faire la vaisselle, le savon, le ménage et la lessive, faire le train, coudre, repriser, semer et bêcher le jardin, s'occuper des enfants et des malades. La lessive à elle seule pouvait occuper la mère et ses filles pendant toute une journée chaque semaine. Elles devaient aller chercher l'eau du puits ou de la rivière en été puis en hiver, elles devaient faire fondre la neige ou la glace. Après la planche à laver et la cuve de rinçage, il fallait tout étendre sur des cordes dehors ou dans la maison pour faire sécher.

Nous n'avions pas les commodités qu'il y a maintenant. Ma première machine à laver à gaz, je l'ai eu [*sic*] en 1929 et j'étais une des premières à avoir cet avantage [*sic*] dans notre contrée.¹⁴

En plus de faire la lessive pour leur propre famille, il arrivait aussi que les femmes fassent celle des célibataires ou des veufs.

On avait une machine à laver avec un bras. Heureusement parce qu'on faisait le lavage. Vous savez quand les *bachelors* ont commencé à arriver, on avait toujours quelqu'un qui pouvait pas laver ses chemises, un autre qui pouvait pas laver autre chose, y'avait pas de cuve. Du pain pis du lavage pour les *bachelors*, on en a fait tant qu'on a voulu pis tant qu'on a pu.¹⁵

La totale absence des appareils de réfrigération nécessitait la mise en conserve des

¹⁴ DENIS, Justa, p. 13.

¹⁵ BEAUREGARD, Bertha.

aliments. Les méthodes de conservation comprenaient le «cannage», la salaison et le boucanage. Pour «canner», il fallait stériliser les bocaux, faire cuire la viande ou blanchir les légumes et sceller les bocaux.

En hiver, on achetait toujours cent livres de poisson du Nord ici et ce qu'on n'avait pas consommé, ben, on le cannait aussi au printemps. Et l'été, les légumes, c'était pareil. On n'avait pas de congélateur à c'temps-là.¹⁶

Les pionniers se préparaient du lard salé dans des gros pots en grès. Des rangées de lard étaient alternées avec des couches de gros sel. Placée au frais, la viande pouvait ainsi se conserver pendant plusieurs mois.

Une autre lourde tâche pour la femme du foyer consistait à vêtir toute la famille et ce dans une province où le mercure pouvait tomber à 40°C sous zéro. Les femmes n'achetaient pas des vêtements tout faits. Elles crochetaient, elles tricotaient, elles cousaient, elles transformaient de vieux vêtements en de nouveaux.

Quand j'ai eu mon premier bébé, il n'y avait pas d'argent pour acheter des petites chemises pis des gilets de laine. Ça été fait dans les vieilles chemises de ma mère [...] et des combinaisons de mon père.¹⁷

Rose Labrecque a raconté qu'elle tricotait des bas puis qu'elle mettait une semelle en feutre à l'intérieur. Les semelles provenaient de vieux manteaux. Évidemment, la laine n'arrivait pas toute prête du magasin. Il fallait tondre les moutons, laver la laine, la carder et la filer. Au fur et à mesure que les sacs de farine se vidaient, les femmes les blanchissaient et souvent les teignaient pour en faire des robes et des tabliers.¹⁸

¹⁶ MULLIE, Marie-Louise.

¹⁷ MINNE, Alice.

¹⁸ *Echo des Pionniers, Histoire de Debden et district*, p. 3.

Bien que les femmes s'acharnaient toute l'année, la période des battages était particulièrement occupée. L'arrivée des «batteurs» (les ouvriers venus de l'Est pour aider avec les moissons) augmentait la charge de travail des pionnières. En plus du travail habituel, elles devaient prévoir des repas pour tout ce monde et s'occuper de leur lessive. Les journées étaient longues et épuisantes. Voulant profiter de la clarté, les hommes commençaient leur travail tôt le matin. Les femmes devaient se lever avant eux afin de préparer le petit déjeuner qui n'avait rien de «petit».

Il fallait se lever le matin à quatre heures du matin. Ils déjeunaient à cinq heures. Pis aussitôt que le soleil se montrait, ils repartaient. Pis l'soir là, ils finissaient là des fois jusqu'à dix heures du soir. Tant que l'temps était bon vous savez, ça combinait. C'tait pas une combine, c'tait une batteuse... un moulin à battre. [...] Ils ne venaient pas souper avant onze heures. Ben, nous autres, on s'couchait pas avant une heure, deux heures après minuit pis y fallait se relever à quatre, cinq heures. Pis quand on a plusieurs petits enfants...¹⁹

Madame Fradette racontait également que les jours de pluies donnaient congé aux batteurs mais les repas devaient être préparés beau temps, mauvais temps. La météo pouvait faire durer la période des moissons plus longtemps que prévu. Du dire d'Irène Coupal-Trudeau:

Nous autres, on a eu les batteurs pour trois mois déjà. [...] La viande, un cochon par semaine, de deux cent cinquante livres, il y passait! Je boulangeais cinquante pains par jour! Une poche de fleur, dans deux jours, elle était boulangée, elle était partie! Oh! je te dis qu'on en a fait de l'ouvrage!²⁰

À une époque où l'on ne pouvait pas se procurer des aliments déjà préparés ou des vêtements, le travail des femmes était indispensable au bien-être de la famille. Sans femme au foyer, une famille se trouvait dans le besoin à moins de trouver une

¹⁹ FRADETTE, Agnès.

²⁰ Cité dans PERRON, Marie-Louise (dir.), p. 27.

remplaçante. Les femmes n'avaient aucun répit des tâches domestiques à accomplir en éternel recommencement pour subvenir aux besoins de leurs familles.

Responsabilités économiques

Puisque les lois portant sur les droits de propriété à l'époque des pionnières accordaient le droit de possession seulement aux hommes et aux veuves, la majorité des terres appartenaient aux hommes. Chez les couples mariés, le mari était seul propriétaire du terrain même si la femme aidait à défricher puis à labourer. Plusieurs pionnières aidaient leur mari avec sa besogne agricole. Elles constituaient une main-d'oeuvre à bon marché car elles n'étaient pas rémunérées comme les hommes engagés. Certaines femmes préféraient le travail extérieur. Marie-Ange Hamel a raconté qu'elle mettait au monde ses petits puis, après, elle allait travailler avec son mari:

J'ai toujours travaillé dehors, j'ai toujours travaillé comme un homme. J'ai *runné* des tracteurs pis des *trucks*. L'automne, c'était moi qui clairais les combines. [...] J'ai bien aimé ça. J'en ai joui de mon mari parce que j'ai toujours travaillé avec!

Pendant ce temps-là, c'était sa belle-soeur qui s'occupait de la maison, qui était cuisinière et qui élevait les enfants.

D'autres femmes, étant veuves, devaient exploiter leur terre par la force des choses. Le mari de Josephte Tourond était mort peu de temps après leur arrivée à Fish Creek. En 1885, deux de ses fils ont été tués lors de l'insurrection et un autre est mort de la tuberculose. Trois autres fils sont morts de la tuberculose avant 1900.

Sa ferme et ses bâtiments sont en ruines suite à la bataille de Fish Creek. Malgré ces lourdes pertes, Mme Tourond reconstruit sa ferme à Fish Creek et prend un deuxième *homestead* à Batoche. Son entreprise

d'élevage est comparable à celles d'autres éleveurs de la région.²¹

Une mauvaise récolte ou un manque total de récolte pouvait rendre critique la situation économique d'une famille. Les femmes aidaient donc à subvenir aux besoins de la famille de différentes façons. Certaines parmi elles vendaient du lait, de la crème, du beurre, du fromage, des oeufs, du pain, des bleuets. «Pendant la Crise, les oeufs étaient cinq cents la douzaine, le beurre était huit cents la livre. [...] C'était pas mal dur mais nous sommes passés là.»²² Romalie Gréffard a gagné cinq dollars en participant à un concours du plus bel enfant. Irène Coupal-Trudeau coupait les cheveux pour quinze cents.²³ D'autres femmes devenaient femmes d'affaires. Rita Beaugard-Préfontaine racontait que ses parents avaient déménagé leur famille à Saint-Victor vers 1923 afin que les enfants puissent fréquenter l'école plus régulièrement. Pendant leur séjour dans ce village, sa mère, Juliette, a pris des pensionnaires en plus de s'occuper de la salle de billards et du bureau de poste. (p. 21)

En général, les femmes de cette génération n'étaient pas propriétaires de terrain ou d'entreprises et elles n'avaient pas un emploi rémunéré à l'extérieur du foyer, mais elles contribuaient à l'économie familiale lorsqu'elles aidaient avec le travail agricole, qu'elles vendaient des produits ou qu'elles renflouaient les coffres par d'autres moyens. D'autres études seraient nécessaires pour connaître le niveau d'implication des femmes dans les

²¹ PAYMENT, Diane, p. 238.

²² MINNE, Alice.

²³ PERRON, Marie-Louise (dir.), p. 31.

prises de décisions économiques de leurs familles lorsqu'il s'agissait de faire des achats, par exemple.

Activités sociales et communautaires

Au tout début de la colonisation, la vie communautaire et sociale était quasi inexistante parce que les gens étaient tellement éloignés les uns des autres et ils étaient très occupés à s'installer sur leurs terres.

[...] il arriva souvent, [...] que l'isolement sur les *homesteads* et les difficultés de communication les aient empêchés d'assister à la messe dominicale ou même d'accomplir leur devoir pascal. [...] les familles en étaient réduites à attendre la visite du missionnaire qui venait à tous les deux ou trois mois administrer les sacrements et célébrer le saint office chez un voisin.²⁴

La majorité des familles, cependant, se sont installées dans une région qui était régulièrement desservie par un prêtre et elles n'ont pas tardé à s'établir une paroisse, «un type d'organisation religieuse, mais aussi sociale et ethnique».²⁵ Le premier pas dans l'établissement d'une paroisse était la construction d'une église et d'un presbytère. D'ailleurs, «[l]es préparatifs et les travaux de construction de l'église et du presbytère contribuaient à faire naître et à faire grandir un sentiment de solidarité au sein des groupes de langue française [...]»²⁶ Dans plusieurs communautés francophones donc, dès qu'elles ont pu, les femmes se sont regroupées en comités ou en associations à caractère charitable et paroissial. Elles effectuaient des levées de fonds pour subventionner à la construction de l'église ou du couvent ou encore, elles aidaient les malades ou autres personnes dans le besoin.

²⁴ LAPOINTE, Richard et TESSIER, Lucille, p. 235.

²⁵ Ibid., p. 235.

²⁶ Ibid., p. 248.

D'ailleurs, c'était la coutume: quelqu'un était-il malade? Vite, on s'offrait pour aller aider la famille. On faisait le travail de la maison, on permettait aux membres de la famille de se reposer. Bref, on ne laissait pas le malade seul. C'est le travail que les Dames de Sainte-Anne faisaient si bien.²⁷

Pour prélever des fonds, les femmes organisaient des parties de cartes, des concerts, des danses, des ventes de paniers, des encans de tartes, des bazars.

Or, les activités qu'organisaient les femmes avaient peut-être comme premier but de prélever des fonds mais elles étaient aussi des sorties de plaisir.

Les pique-niques étaient une affaire des plus joyeuses; une fête populaire où tout le monde se rendait, par familles entières. [...] On jouait à la balle, au saut à la perche, aux courses, etc. Ensuite, la danse durait souvent jusqu'aux petites heures du matin.²⁸

Les gens faisaient leur propre musique avec une variété d'instruments dont le violon comme le précise Béatrice Coots:

Papa jouait du violon, mon frère jouait du violon, mon oncle Gustave jouait du violon pis moi je jouais du violon! [...] On s'amusait très bien. C'était la vie de famille dans ce temps-là.

Les adhésions et les sorties des femmes avaient pour premier but d'effectuer des grands travaux qui bénéficiaient à leurs paroisses ou à des familles dans le besoin. Travailler ensemble et s'amuser en famille était un plaisir et sans doute, un répit apprécié des travaux quotidiens.

Scolarité

Au début du XX^e siècle, les pionnières étaient souvent plus instruites que leur conjoint

²⁷ GAUDET, Roland, p. 81.

²⁸ LACOURSIÈRE-STRINGER, Rachel, p. 23.

puisqu'elles avaient eu l'occasion de compléter leur cours primaire. De plus, plusieurs pionnières avaient été enseignantes au Québec avant de venir dans l'Ouest. C'est donc la mère ou sa fille aînée qui enseignait aux enfants à la maison puisqu'à leur arrivée, il n'y avait pas d'écoles.

Maman était institutrice quand était jeune. [...] Maman nous faisait la classe dans la maison. [...] Maman disait: "Tu vas commencer à neuf heures-là." Y fallait apprendre notre catéchisme. Ça c'était la première des choses. Pis après ça, à lire le français. On avait la grammaire pis on avait la composition, l'arithmétique, la géographie, l'histoire du Canada. On apprenait tout ça.²⁹

La construction d'écoles n'offrait pas une garantie de haute scolarité à toute la population. L'importance qu'on accordait à l'éducation variait d'une famille à l'autre. Certaines familles telles la famille Beaugard, ont déménagé pour pouvoir offrir une éducation de qualité en français à leurs enfants.

André avait sept ans, le plus vieux. La première école était à deux milles de chez nous, sur notre terrain, par exemple. La maîtresse qui enseignait n'avait pas son grade huit. C'était rien que des anglais. On était la seule famille catholique. [...] Mon mari a dit : "Pour les enfants, faut vendre". [...] On est venu à Gravelbourg pour nos enfants, mais j'aimerais encore mieux être au ranch.

D'autres familles ont opté pour le pensionnat afin d'offrir une éducation aux enfants. Selon Irène Coupal-Trudeau, «[c]'était rien que de l'anglais, l'école! C'est pour ça moi qu'ils m'ont envoyée à Winnipeg.»³⁰ Très souvent cependant, tout comme les garçons mettaient fin à leurs études pour aider leur père, les filles cessaient leurs études pour aider leur mère avec les tâches domestiques. Cette nécessité de contribuer à l'économie familiale interférait avec leur éducation et limitait donc leurs futurs choix, mais elles acceptaient la fin de leur scolarité avec résignation. «Il y avait une école à trois milles,

²⁹ LABERGE, Laurenza.

³⁰ Cité dans PERRON, Marie-Louise (dir.), p. 28.

mais moi j'avais quinze ans. À quinze ans, on n'allait plus à l'école. Là, on prenait l'ouvrage.»³¹ Avant 1909, l'instruction en Saskatchewan n'était obligatoire que pour les enfants âgés entre sept et douze ans. Les enfants devaient assister à l'école pendant douze semaines par année dont six semaines consécutives. En 1909, c'est de sept à treize ans qu'il fallait aller à l'école et l'année scolaire était de 100 jours en milieu rural dont 60 devaient être consécutifs. En 1917, l'âge obligatoire était de sept à quatorze ans et un autre amendement en 1922 stipulait que l'école était obligatoire pour les sept à quinze ans. Aucun autre changement à ce règlement ne surviendrait avant 1964.³²

En 1918, une crise scolaire réduisait l'enseignement du français à une heure par jour pour toutes les classes sauf la première année. Malgré cela, les gens ont réussi à transmettre la langue française à leurs enfants. Certains parents ont décidé de pourvoir aux besoins éducatifs en français au domicile, dont la famille Cayer: «Ils n'enseignaient pas le français [à l'école]. Quand mes enfants ont été en âge d'aller à l'école, j'ai engagé deux filles pendant trois ans d'temps pour leur montrer le français, à la maison.» De plus, à la maison, sur le perron de l'église et lors de soirées chez la parenté ou les amis, on parlait en français.

Deux éléments principaux sont ressortis de ce survol du domaine éducatif: le degré d'importance qu'on attribuait à l'éducation des enfants et la langue d'instruction. Les familles, chez qui l'éducation était de première importance, se sacrifiaient pour offrir une éducation de qualité en français à leurs enfants en déménageant ou en payant une

³¹ BRISEBOIS, Alma, Entrevue R-91(b).

³² RAMSEY, Alan.

pension. Si l'enseignement se faisait à domicile, c'était les femmes qui s'en occupaient ou qui se chargeaient de trouver quelqu'un d'autre. Évidemment, il n'était pas question d'études avancées pour les mères de familles de cette génération.

Fréquentations et mariage

Plusieurs femmes ont rencontré leur futur époux lors de soirées sociales chez la parenté, lors de danses, ou encore, à l'église. Les fréquentations pouvaient être d'une durée de quelques mois ou de plusieurs années. «Ça faisait neuf ans que je connaissais mon mari. Mais quand je l'ai vu la première fois, le 11 octobre 1907, j'ai dit : "Si j'pouvais avoir celui-là! [...] [rire] Non, je ne me suis pas trompée non plus.»³³ Il n'était surtout pas question de s'aventurer très loin sans surveillance:

Durant leurs fréquentations, Hildège et Lumena eurent peut-être trois tête-à-tête, vraiment où l'on pouvait se parler dans le blanc des yeux. Un de ceux-là se passa un dimanche soir d'été: il faisait excessivement chaud, tout le monde était sorti dehors pour prendre un peu de fraîche. Les amoureux s'assoyèrent dans le *buggey* [*sic*] et y passèrent quelques heures à se parler seul à seul. Les autres étaient à petite distance sans entendre ce qui se disait mais assez près pour faire la surveillance.³⁴

Le chaperon avait la tâche de surveiller les amoureux pour éviter toute relation sexuelle avant le mariage et ainsi prévenir le «mariage obligé». Les moyens de contraception étaient inconnus ou inaccessibles et une grossesse avant le mariage pouvait avoir des implications morales et sociales. Évidemment, le chaperon n'était pas toujours là puisqu'il y a eu des «mariages obligés». Parfois, on tentait de cacher la vérité en invoquant une naissance prématurée. Il arrivait aussi qu'on fausse la date de naissance de l'enfant. Une dame a découvert que sa mère avait été enceinte avant de se marier lorsqu'elle a soumis

³³ BEAUREGARD, Bertha.

³⁴ GAUDET, Roland, p. 74.

sa demande de pension de vieillesse. C'est à ce moment-là qu'elle a appris sa vraie date de naissance qui tombait six mois après la date de mariage de ses parents. Dans d'autres situations, de telles grossesses pouvaient créer des tensions au sein de la famille. Irma Privé a raconté:

Y'arrivait ben des petits accidents parmi les Canadiens français. [...] Y'avait une jeune fille de onze ans, non quatorze ans qu'elle avait et puis elle gardait les animaux. [...] Y'avait un monsieur pas mal plus âgé qu'elle et puis y'avait voulu sortir avec sa soeur qui était plus âgée que cette jeune fille-là. Et puis pour se revanger, ce monsieur-là a commencé à aller voir la jeune fille qui gardait les animaux. Et puis c'était une bonne compagnie pour elle pour commencer mais ça mal fini. Ça fini qu'elle a été obligée de le marier. À l'âge de quatorze ans, elle s'est mariée. [...] Le père était frustré, y'était scandalisé, enfin tout ce qu'on peut dire. Mais ça traîné un mois...pis ils ont été voir le prêtre. Et le prêtre leur a dit que la meilleure chose c'était qu'ils se marient. Le père voulait pas. À fin du compte, la mère, à force de ses pleurs, ses conseils à son mari – elle était très malheureuse la pauvre maman – et puis à la fin des temps, ils se sont mariés, puis ils ont eu un beau petit bébé, une belle petite fille. [...] Le père a été quatre ou cinq ans qu'il ne voulait pas voir sa fille. La mère avait des visites dans le champ, un peu n'importe où, pour pouvoir rencontrer sa fille avec le bébé. Comme de raison, le coeur d'une mère vous savez, y a rien qui arrête ça! [...] Ah, oui, ça s'est répandu comme du feu hein, mais ils ont fait un beau ménage, ils ont élevé 13 ou 14 enfants ces gens-là. Et puis ils ont eu une belle famille.

Pour des raisons économiques, la plupart des gens se mariaient. Les enfants qui allaient naître seraient une source importante de main-d'oeuvre. De plus, le mariage délivrait les hommes des tâches domestiques. La Saskatchewan est régie par la *Common Law* et jusqu'au début du XX^e siècle, avec ce système, «l'épouse n'a aucune existence légale séparée du mari, à qui passe, lors du mariage, le contrôle absolu de sa personne et de ses biens.»³⁵ L'âge auquel la femme se mariait variait d'une personne à l'autre. Justa Denis était mariée à quinze ans, veuve à dix-sept ans et remariée à vingt ans. Par contre, selon Lucienne Roberge: «J'avais 25 ans pis ils [ses parents] m'ont dit que j'étais trop jeune.»

³⁵ DUMONT, Micheline, JEAN, Michèle, LAVIGNE, Marie, STODDART, p. 168.

Dans certains cas, les parents choisissaient le futur mari de leur fille. Un élément commun était l'importance qu'on attribuait au consentement des parents.

L'Église catholique et la saison agricole régissaient très souvent l'heure et la date du mariage. Il était préférable d'éviter le Carême, l'Avent, les semailles et les moissons. Donc, la plupart des mariages avaient lieu pendant l'hiver. D'autre part, la plupart des mariages étaient célébrés le matin puisqu'il fallait être à jeun depuis minuit pour communier. Un repas était servi après la cérémonie du mariage. Le voyage de noces n'était pas à la mode, faute de temps et d'argent. Les cadeaux comprenaient des choses utiles telles des draps, de la vaisselle, des nappes, des serviettes ou encore: «Il n'y avait pas beaucoup de récolte, mais on s'est marié pareil. Nous n'avions pas de poules, pas de vaches... Nous avons eu deux petits cochons pis un petit veau pour cadeaux de noces [...] et un chien aussi.»³⁶

L'Église s'imposait également dans la question des mariages mixtes. «La même nationalité, pis la même religion! On aurait été mal reçu avoir arrivé chez nous avec un Anglais.»³⁷ Selon certaines femmes, au tout début de la colonisation, on ne côtoyait pas d'anglophones puisque les familles s'étaient établies de façon à être entourée par d'autres familles francophones.³⁸ De plus, les moyens de transports primitifs les retenaient près de leur foyer. À cette époque, cinq ou six milles c'était loin. Les moyens de communication n'étaient pas très développés non plus; les gens n'avaient pas de radio et les journaux

³⁶ MINNE, Alice.

³⁷ ROBERGE, Lucienne.

³⁸ PRIVÉ, Irma et ROBERGE, Lucienne.

étaient rares. Ils vivaient donc surtout en isolement. Mais deux décennies plus tard, en 1930, l'article suivant a été publié dans *Le Patriote de l'Ouest*:

L'Église n'encourage pas les mariages mixtes. Elle fait tout son possible pour en détourner ses fidèles. C'est parce qu'elle connaît les dangers qu'y court la foi de ses ouailles et des enfants qui naîtront de ces mariages. Elle a toujours regardé cette sorte d'unions comme une porte de sortie de ses cadres.³⁹

La suite de l'article indiquait très clairement que c'était aux parents que revenait la tâche d'interdire à leurs enfants des relations avec les protestants. Pas surprenant donc, dans l'exemple suivant, que la femme ait été heureuse de voir repartir l'anglophone:

Ma voisine s'était amourachée de cet homme-là [un anglophone du Québec] et pis sa mère voulait pas qu'elle le marie. Elle était bien fière quand elle l'a vu repartir pour s'en retourner pis elle a marié son cousin ici à Bellevue. Pis elle aurait été bien avec ce gars-là, c'était un bon garçon.⁴⁰

Lorsqu'il y avait un mariage mixte, «c'était une épreuve pour les parents parce que les Canadiens français étaient tellement conscients de leur devoir, et puis pas rien que leur devoir, leur langue».⁴¹ Voilà ce qui explique sûrement le fait que bon nombre de femmes dont Marie-Ange Hamel, aient épousé leur cousin.

J'ai été élevée avec. On était voisin, c'était mon cousin. On sortait tous ensemble. [...] Ça été un problème. Nous autres on était marié entre parents, ça fait qu'on n'avait pas de parenté en-dehors. [...] Si on avait sorti, on ne se serait pas tant marié entre parents!

Les évêques accordaient des dispenses pour permettre aux gens parents de se marier.

La plupart des femmes de cette société, qui était dominée par l'Église, se pliaient à une moralité très stricte lors de leurs fréquentations et pendant toute leur vie de mariage. La

³⁹ *Le Patriote de l'Ouest*, le 10 septembre 1930, p. 3.

⁴⁰ HAMEL, Marie-Ange.

⁴¹ PRIVÉ, Irma.

dépendance du couple dans le partage du travail quotidien, à cette époque, les amenait sans doute à s'apprécier mutuellement. L'homme avait besoin de quelqu'un pour tenir la maison et la femme recherchait une certaine sécurité financière. Cette dépendance et la quasi-impossibilité de rompre un mariage encourageaient sûrement les femmes à s'adapter le mieux possible dans leur mariage *ad vitam aeternam*.

Religion

L'influence du curé et, par extension, celle de l'Église était omniprésente à l'époque des pionnières et dominait presque tous les aspects de leur vie.

La formation des prêtres les plaçait dans une classe à part et ils exerçaient par conséquent un ascendant puissant sur leurs ouailles. L'autorité du curé demeurait indiscutable sur tous les points touchant la religion et, comme elles étaient étroitement reliées, l'éducation et la préservation de la langue.⁴²

Les gens faisaient preuve d'un grand respect envers leur curé et collaboraient avec lui. Ils le consultaient volontiers «avant de prendre toutes sortes de décisions personnelles importantes. [...] On accepte le fait que son éducation lui permet de mieux comprendre les problèmes humains et que sa profession lui accorde plus de temps pour y réfléchir.»⁴³ Ainsi, il arrivait qu'une maîtresse d'école puisse être rappelée à l'ordre pour s'être affichée «un peu trop ouvertement au bras d'un jeune célibataire qui danse plus souvent qu'il ne communie.»⁴⁴ Le choix de conjoint pouvait être dicté par le clergé surtout lorsque quelqu'un considérait un mariage mixte. De plus, selon l'enseignement de l'Église, la femme devait être soumise à son mari c'est-à-dire lui obéir et respecter son autorité. Il

⁴² LAPOINTE, Richard et TESSIER, Lucille, p. 206.

⁴³ Ibid., p. 251.

⁴⁴ Ibid., p. 251.

fallait aussi faire preuve d'une moralité très stricte. Le curé encourageait les femmes à s'impliquer dans le regroupement des Dames de Sainte-Anne, regroupement qu'il influençait à titre de conseiller moral.⁴⁵

Les femmes se réunissaient une fois par mois, après la messe du dimanche, pour prier et pour écouter les conseils du curé sur le rôle de la femme. Les conseils de l'abbé Lebel étaient contre la limitation des naissances, des devoirs de l'épouse dans le mariage, et de l'éducation des enfants.⁴⁶

Ainsi, l'Église aidait la femme à comprendre son rôle d'épouse et de mère, soit de se sacrifier au bien-être général de la famille.

Les pionnières ont vécu de nombreuses péripéties. Malgré leurs nombreuses occupations et inquiétudes, elles gardaient la place pour Dieu dans leur vie. Plus d'une a évoqué que sa force et son courage étaient des grâces de Dieu telle cette mère de famille de Debden:

Nous faisons confiance à la bonne Providence. La messe du dimanche ranimait notre espérance et notre foi. Après avoir reçu la Sainte Eucharistie et avoir "jasé" avec nos amies, nous nous rendions compte que nous étions tous dans le même bateau et qu'il y en avait des pires que nous. Nous retournions chez-nous décidées à vivre plus charitablement la vie quotidienne.⁴⁷

Alma Brisebois est convaincue que c'est la foi de ses parents qui les poussait à poursuivre leur dur labeur:

Toute les deux étaient fervents. Le chapelet pis la prière, vous savez. Je n'crois pas qu'ils auraient passé en travers s'ils avaient pas eu leur foi pour leur aider. Savez, le Bon Dieu était bien près d'eux. Comme Maman, j'crois qu'elle était mystique. Quand à priait, on dirait qu'elle nous entendait pas. On a eu des ben bons parents. [...] Papa, y voyait ça prospère pis y'avait espérance que tout était pour bien marcher. Maman, ben c'était une personne que... pourvu qu'elle ait ses enfants autour d'elle,

⁴⁵ Ibid., p. 254.

⁴⁶ *Souvenirs 1902-2002, St-Isidore de Bellevue*, p. 57.

⁴⁷ *Echo des Pionniers Histoire de Debden et district*, p.3.

c'est tout ce qu'elle demandait.⁴⁸

Les pionnières étaient très fidèles à l'Église catholique romaine et elles appréciaient la présence consolante d'un prêtre qui parlait leur langue. Leur foi leur aidait à faire face à la dure réalité de la vie lors de la colonisation.

Maternité et santé

Au début du siècle, les francophones abordaient le mariage avec le sens du devoir. Le besoin d'épanouissement personnel et le bonheur conjugal étaient secondaires. Les jeunes femmes ne se faisaient pas une idée trop romantique du mariage. Elles savaient qu'elles auraient plusieurs enfants et beaucoup de travail... comme leur mère. Dès le début de la Première Guerre mondiale, la natalité devenait la principale source de peuplement en Saskatchewan.⁴⁹ Par ailleurs, la plupart des naissances avaient lieu au domicile de la mère. Dans bien des cas, l'hôpital le plus proche était passablement loin et les déplacements étaient encore difficiles, surtout en hiver. Certaines mères refusaient de s'aliter dans les chambres des hôpitaux par pudeur ou par crainte des maladies contagieuses. Un autre facteur décisif reposait sur le coût du lit d'hôpital.

Certes, la plupart des femmes accouchaient chez elles avec l'aide d'un médecin ou d'une sage-femme. Il arrivait parfois que ni médecin, ni sage-femme ne puisse venir et qu'une voisine offrait son aide ou tout au moins son encouragement. Cet événement des plus naturels, qui pouvait être source de joie, a causé bien du chagrin à beaucoup de

⁴⁸ BRISEBOIS, Alma, Entrevue R-5170.

⁴⁹ LAPOINTE, Richard, 1988, p. 70.

personnes. Parfois, c'était le bébé qui naissait mort ou qui mourait peu de temps après la naissance. Parfois, c'était la mère qui succombait d'une hémorragie ou d'un autre malaise. Marie-Louise Gaudet est décédée quatre jours après avoir mis au monde son septième enfant:

La petite Marie était née le quatre juillet; après la naissance, les "suites" [placenta] ne vinrent pas. Ce fut un vrai marture [*sic*] pour Marie-Louise : elle mourait empoisonnée. Elle vit venir la mort, cette mort qu'elle subissait pour donner la vie à son enfant, en vrai [*sic*] mère chrétienne.⁵⁰

Plusieurs femmes sont décédées suite à des maternités trop nombreuses ou trop rapprochées.

De toute évidence, et surtout si l'on considère le nombre de grossesses, la plupart des femmes étaient fortes et en bonne santé. Cependant, forte ou non, elles n'échappaient pas toutes aux maladies ou aux épidémies. La population était dispersée et les services médicaux étaient souvent primitifs ou inexistantes. La fièvre typhoïde s'est montrée vers 1906 et a continué à tuer pendant plusieurs années. En 1910, dans la région de Ponteix, une jeune mère qui avait aidé à combattre un feu de prairie avait bu d'un puits à son retour. «[E]lle contracta la fièvre typhoïde et en mourut quelque temps après, laissant une famille de sept enfants dont le plus vieux n'avait que onze ans.»⁵¹ D'autres maladies fatales de l'époque comprenaient la petite vérole, la tuberculose et la diphtérie sans oublier les ravages de la grippe espagnole de 1918. La plupart de ces maladies ont persisté jusqu'à l'avènement des antibiotiques. Les trois enfants de Eugénie et Louis Savidan ont été placés au couvent Saint-Louis lorsque Eugénie est décédée de la grippe

⁵⁰ GAUDET, Roland, p. 28.

⁵¹ LACOURSIÈRE-STRINGER, Rachel, p. 100.

espagnole en 1918.⁵² Bon nombre de femmes ont survécu le passage de ces maladies mais non sans peine, car très souvent, une partie ou toute leur progéniture y succombait. En 1920, trois des quatre enfants de Claudia et Tancrede Larocque sont morts de diphtérie en cinq jours.⁵³

Que dire de l'état physique des pionnières? Elles étaient fortes et en bonne santé et elles ont donné naissance à de nombreux enfants. Hélas, elles n'ont pas toutes échappé aux malheurs qui peuvent subvenir lors de grossesses et de maladies.

Conclusion

En 1991, Claire Lanteigne offrait les propos suivants à titre de présidente de la Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises:

Les femmes du passé n'ont pas hésité à s'attaquer à tous les problèmes qui les concernaient, elles et leur communauté: la langue, l'éducation, la religion, la culture, la quête d'une patrie, la reconnaissance de leur droit à être des "personnes", leur situation économique, leur situation sociale, leur situation juridique et légale.⁵⁴

Ne sachant pas si Madame Lanteigne parle uniquement ou non des femmes canadiennes-françaises, une précision s'impose par rapport à ses propos. Les femmes canadiennes-françaises ne se sont pas attaquées à la reconnaissance de leur droit à être des «personnes» et à leur situation juridique et légale. En effet, elles étaient quasi absentes du débat sur le suffrage féminin au début du siècle dernier; cette lutte ayant été menée surtout par les Anglo-protestantes.⁵⁵ D'ailleurs, les femmes du Québec ont été les

⁵² *Souvenirs 1902-2002, St-Isidore de Bellevue*, p. 495.

⁵³ LACOURSIÈRE-STRINGER, Rachel, p. 133.

⁵⁴ DESJARDINS, Micheline, p. II.

⁵⁵ Voir à ce sujet, POLIQUIN, Éric, p. 53-62.

dernières à obtenir le droit de vote. Deux Québécoises féministes, Thérèse Casgrain et Idola Saint-Jean, ont milité à partir de 1927 pour enfin obtenir le droit de vote pour les Québécoises en 1940.⁵⁶ En Saskatchewan, les femmes francophones partageaient l'avis du clergé, c'est-à-dire que la place de la femme n'était pas dans l'arène politique mais bel et bien dans le foyer. L'article suivant avait paru dans le journal de l'époque:

Une ligne vient de se former à Régina, pour obtenir le suffrage féminin dans la Saskatchewan. Le mouvement gagne malheureusement de l'ampleur tous les jours. Pour l'honneur de notre Province il est à souhaiter que notre administration législative ne soit pas infestée de sitôt par cette dangereuse loi du vote des femmes.

Tous les esprits sensés admettront comme nous l'absurdité de ce mouvement du suffrage féminin qui renverse le rôle de la femme de l'épouse, de la mère de famille, pour la ravalier aux rangs des politiciens de parti, des faiseurs d'élections et des cabaleurs politiques. Quelle ignominie!⁵⁷

Dans tous les autres domaines qui ont été mentionnés par Madame Lanteigne, les femmes francophones rurales en Saskatchewan n'ont pas manqué à l'appel car elles aussi, se sont attaquées aux problèmes qui les concernaient. En écoutant leurs témoignages, nous avons pu découvrir que ces femmes oeuvraient fréquemment en situation d'isolement dans cette province au climat souvent rigoureux, et en se souciant toujours des autres. Elles ont travaillé avec acharnement, sans commodités, et avec des ressources matérielles et financières très limitées, contribuant ainsi à la survie économique de leurs familles. Femmes charitables, elles n'hésitaient pas à aider les gens dans le besoin. Elles acceptaient de mettre au monde de nombreux enfants et de pourvoir à tous leurs besoins et à leur éducation. Ces femmes fortes, fidèles à leur Dieu, se dévouaient pour servir les membres de leurs familles nombreuses et de leurs paroisses, en se sacrifiant elles-mêmes.

⁵⁶ COLLECTIF CLIO, p. 363 ou LAVIGNE, Marie et PINARD, Yolande, p. 97-102.

⁵⁷ *Le Patriote de l'Ouest*, le 25 mars 1915, p. 4.

Ce bilan des femmes pionnières francophones de la Saskatchewan nous permet de découvrir le mode de vie et le contexte historique de cette génération. Mais, malgré les témoignages de ces femmes, il semble que nous connaissons peu de choses à propos de leur manière d'être physique, intellectuelle et morale. Les femmes pionnières n'ont pas révélé leurs plus profonds sentiments. Cette étude ne sera donc pas une étude définitive de l'état des femmes francophones rurales en Saskatchewan mais elle permettra sûrement de déceler des changements dans la vie, dans les attitudes et dans les croyances des femmes d'une génération à l'autre afin de constater les principales modifications à leur état et à leurs responsabilités.

Troisième chapitre

Filles des pionnières nées en Saskatchewan avant la fin de la Seconde Guerre mondiale

Bien que la première génération ait vécu dans la pauvreté lors de son arrivée dans l'Ouest, quelques bonnes années avaient permis de croire en un temps meilleur. Durant la deuxième moitié des années vingt, la Saskatchewan avait connu une grande prospérité. Le climat était favorable à des récoltes records et le rendement des produits de la ferme était élevé. Les Saskatchewanais ont pleinement bénéficié des années de *boom*⁵⁸. Dans bien des cas, les gens ont délaissé leur première habitation pour aménager de belles, grandes maisons nouvellement construites. Ils ont acheté des voitures, des tracteurs à vapeur et à gaz, des batteuses. Bref, ils jouissaient d'une belle vie et n'avaient pas peur de s'endetter. Souvent, ils hypothéquaient la terre familiale pour se permettre des luxes qu'ils n'avaient pas connus depuis leur arrivée comme colon en Saskatchewan.

Hélas, le «krach» de la Bourse de New York le 29 octobre 1929 a précipité une crise économique mondiale. Dans l'Ouest canadien, surtout dans la région du triangle de Palliser, la situation était davantage critique car c'était également le début de plusieurs années de sécheresse et d'invasions de sauterelles qui détruisaient les champs.

Les femmes de la deuxième génération ont donc grandi durant la période qu'on connaît

⁵⁸ Voir à ce sujet, *The Roar of the Twenties* de James H. Gray.

comme «la grande dépression» des années trente⁵⁹, période de crise qui a été immédiatement suivi par la Deuxième Guerre mondiale de 1939 à 1945. Les deux événements ont eu un impact majeur sur les femmes de cette génération.

Les années de 1929 à 1939 représentent une période de grande pauvreté partout dans le monde. Alors que des milliers d'hommes se retrouvaient dans des camps de chemineaux, la vie n'était guère plus facile pour les femmes. Barry Broadfoot, dans son livre *Ten Lost Years 1929-1939*, présente plusieurs histoires d'horreur racontées par des femmes. Il y a, par exemple, l'histoire de la femme d'Edmonton qui a accepté d'être violée par le propriétaire du restaurant où elle travaillait et qui a choisi de ne rien dire pour éviter d'être congédiée. (p. 120).

Pour de nombreuses femmes francophones rurales de la Saskatchewan de cette génération, la vie durant cette période était une continuation de ce qu'avaient vécu leurs mères... la pauvreté. Nombreuses sont les familles francophones du sud de la Saskatchewan qui ont dû abandonner la ferme, à cause de la sécheresse, pour aller recommencer ailleurs. Irène Coupal-Trudeau et sa famille ont abandonné un *homestead* dans le sud pour se rétablir au nord de Prince Albert. Ses enfants, comme bien d'autres de cette génération, ont été élevés dans la pauvreté et ils ont sans doute été marqués pour le reste de leur vie. Dans le nord de la province, la sécheresse n'était pas aussi grave mais le marché souffrait parce que les gens n'avaient pas d'argent. Par conséquent, tous vivaient dans la pauvreté.

⁵⁹ Voir à ce sujet, *The Winter Years* de James H. Gray.

La crise des années trente a donc influencé la façon de penser des gens qui ont passé leur enfance en Saskatchewan à cette époque. Qu'ils soient nés dans la décennie avant la crise ou durant les années trente, les gens de cette génération ont connu la misère et, invariablement, ont accepté le message qu'il ne fallait pas faire de folles dépenses, qu'il ne fallait pas s'endetter mais qu'il fallait plutôt vivre selon ses moyens.

D'autre part, cette génération a été appelée à se mobiliser pour les efforts de la Seconde Guerre mondiale. Les jeunes hommes ont quitté parents et amis pour s'enrôler dans l'armée canadienne et aller se battre en Europe. Les femmes ont donc quitté leur foyer pour remplacer les hommes dans les usines de fabrication d'armes ou encore pour travailler à gages comme enseignantes, par exemple. Après 1943, certains couples se mariaient et s'établissaient à la ferme pour éviter que l'homme soit conscrit dans l'armée.

La guerre de 1939 à 1945 a aussi transformé la vie des Saskatchewanais. Puisque les «batteurs», la traditionnelle main-d'oeuvre agricole nécessaire pour les battages, étaient maintenant occupés sur les champs de bataille en Europe, il fallait simplifier les travaux des moissons. C'est durant la guerre que sont apparues en Saskatchewan les premières moissonneuses-batteuses qui permettaient à un fermier de faire, à lui seul, le travail qui jusqu'alors avait nécessité une équipe de 8 à 15 hommes. À cette même époque, les tracteurs à gaz et à diesel ont remplacé les chevaux pour les travaux de la ferme.

De nouvelles inventions, telles que la machine à laver à gaz et le réfrigérateur à gaz, ont également simplifié le travail des femmes dans la maison. Les jeunes filles, qui étaient

nées avant la crise, ont pu quitter le foyer pour prendre des emplois traditionnellement réservés aux hommes: dans les banques, comme enseignantes ou comme secrétaires. Donc, en Saskatchewan, comme ailleurs dans le monde, la vie des femmes a été transformée par la guerre. Toutefois, la plupart des femmes francophones de la Saskatchewan de cette génération ne se sont pas trop éloignées de leur foyer, préférant rester près de leur famille et de leurs traditions.

Pour rédiger ce chapitre, les propos de quatre femmes qui sont nées avant la fin de la Seconde Guerre mondiale ont été recueillies entre le 16 et le 28 juillet 2003. Ces femmes étaient jeunes filles pendant la sécheresse des années trente et elles étaient jeunes femmes lorsque la Seconde Guerre mondiale a éclaté. Au début de leur mariage, les femmes de cette génération ont vécu comme leurs mères avaient vécues presque toute leur vie. Elles avaient peu de commodités et leurs ressources matérielles et financières étaient très limitées. Peu de temps après la guerre, cependant, leur sort s'est amélioré avec l'arrivée des inventions qui ont facilité certaines tâches. Leur charge de travail est, tout de même, demeurée immense parce qu'elles avaient de grandes familles et les commodités n'étaient pas automatiques.

Hubertine Denis est née le 22 juin 1922 d'une mère belge et d'un père hollandais. Elle était la deuxième à naître dans une famille de quatre enfants. Elle a donné naissance à huit enfants. Julie Gareau est née le 21 octobre 1916 de parents canadiens-français. Elle était la sixième à naître dans une famille de treize enfants dont trois sont morts en enfance. Elle a eu huit enfants. Thérèse Hamon est née le 27 novembre 1923 de parents

canadiens-français. Elle était l'aînée d'une famille de huit filles. Elle a eu huit enfants. Marcelle Verville est née le 4 juillet 1924 de parents canadiens-français. Elle était la cinquième à naître dans une famille de dix enfants. Elle a eu douze enfants.

Responsabilités domestiques

Les tâches domestiques en perpétuel recommencement sont demeurées la responsabilité des femmes de cette génération. Plusieurs tâches étaient tout aussi onéreuses pour ces femmes qu'elles l'étaient pour les pionnières jusqu'à ce qu'elles aient accès à l'électricité, à l'eau courante et à des appareils ménagers. Après la guerre, le pouvoir d'achat a libéré les femmes de certaines tâches dont la couture. Les femmes pouvaient acheter des vêtements aux magasins de leur village ou en commander d'un catalogue. La période des moissons était moins exigeante également parce que les femmes n'avaient pas à s'occuper d'une équipe de «batteurs» avec l'arrivée des moissonneuses-batteuses pendant la guerre.

Les quatre femmes ont évoqué des souvenirs d'avoir eu des responsabilités domestiques au sein de leur famille lorsqu'elles étaient jeunes filles. Puisque Marcelle a grandi dans un village, ses tâches étaient limitées au travail dans la maison, dont le ménage et le lavage des fenêtres. Les trois autres femmes se souviennent d'avoir aidé à entretenir la maison mais aussi à faire le train, le jardin, les foins, etc. Thérèse racontait qu'elle n'aimait pas tellement travailler dehors. Alors, dans la mesure du possible, elle s'arrangeait pour travailler dans la maison.

Entre l'âge de vingt et vingt-cinq ans, elles ont toutes épousé des fermiers. Julie et

Hubertine ont indiqué avoir continué à faire le même genre de travail une fois mariées parce qu'elles et leurs maris élevaient des animaux. Cependant, Hubertine faisait du beurre tandis que Julie vendait la crème. Marcelle racontait qu'au début de son mariage, elle ne savait pas faire le pain:

[...] quand mon mari s'est rendu au village pour faire des courses, j'ai pensé que c'était ma chance de faire des brioches. J'ai tellement peu réussi les brioches que j'ai décidé des jeter à notre chien et le chien a été très malade.

Thérèse n'a jamais eu à s'occuper du soin des animaux après avoir quitté la ferme paternelle puisqu'elle a travaillé à gages pendant quelques années avant de se marier et, étant donné que son mari travaillait à gages en plus de cultiver son terrain, ils n'ont jamais élevé d'animaux. Les premières années sur la ferme, Marcelle ne faisait pas beaucoup de choses dehors sauf le jardin l'été mais cela a changé au cours des années.

Mes responsabilités domestiques ont augmenté au fur et à mesure que j'en ai pris l'habitude et puis je suis venue finalement à assumer beaucoup de responsabilités et dans la maison et au dehors de la maison.

Pour la lessive, les femmes ont utilisé différentes machines au fil des ans avant d'en arriver à une machine électrique. D'ailleurs, c'est seulement durant les années cinquante que le gouvernement provincial a procédé à l'électrification du milieu rural. Julie et Marcelle se souviennent d'avoir utilisé une planche à laver au tout début de leur mariage. Hubertine a utilisé une machine à bras et une machine à trente-deux volts actionnée par un moulin à vent, avant d'avoir une machine électrique avec l'arrivée de l'électricité en 1954. Julie, Marcelle et Thérèse ont fait un cheminement semblable sauf qu'après la machine à bras, elles ont eu une machine à gaz. Julie a eu droit à une machine électrique en 1956, Thérèse en 1958 tandis que Marcelle a dû patienter jusqu'en 1965. Toutes les

femmes se souviennent d'avoir transporté de l'eau d'un puits l'été et d'avoir fait fondre de la neige l'hiver. Plus tard, elles ont eu une citerne sous la maison et l'eau était transportée par camion. Par la suite, elles ont eu l'eau courante. Marcelle et Thérèse ont raconté comment elles s'organisaient pour faire sécher le linge, l'hiver. Elles commençaient par le mettre dehors pour le faire geler. Marcelle l'étendait ensuite sur des cordes étendues à la longueur du salon puis, après qu'il était sec, elle devait presque tout repasser. Thérèse l'accrochait en haut, elle ouvrait la fenêtre et faisait chauffer la fournaise pour faire sécher plus vite.

Avant d'avoir l'électricité, les femmes ont toutes «canné» des aliments. Hubertine préparait seulement des conserves de fruits et de légumes parce que la viande ne réussissait pas tellement bien. De plus, elle avait accès à un congélateur au village de Saint-Denis. Ils y entreposaient leur viande quand ils faisaient boucherie et ils allaient en chercher au besoin. Marcelle a eu un réfrigérateur à la kérosène vers 1950. En 1957, ils ont acheté un congélateur qui était au village chez les beaux-parents parce qu'ils n'auraient pas d'électricité en campagne avant 1965. La famille de Marcelle prenait de la viande quand ils allaient au village. Avant 1957, Marcelle conservait la viande l'hiver au froid et au dégel, elle la mettait en conserve. Chez Julie, on faisait geler la viande dehors et on la gardait dans des barils tout l'hiver. Au printemps, juste avant le dégel, on mettait la viande dans le blé gelé et elle se conservait là pour un certain temps. Thérèse mettait en conserves les légumes de son jardin mais leur viande était achetée. Seulement Julie et Marcelle ont aidé à préparer et ont utilisé du lard salé après s'être mariée. Un autre moyen de conserver certains aliments dont les pommes de terre et les carottes, et ce même après

l'arrivée de l'électricité, était le caveau dans la cave. Chez Thérèse, on enterrait les légumes du caveau dans du sable pour diminuer le niveau d'humidité. Trois des femmes ont également parlé d'une glacière qu'elles utilisaient l'été. Hubertine a précisé comment son époux préparait la glacière: «C'était comme un puits qu'il remplissait d'eau en hiver, qui gelait. Il le recouvrait avec de la paille puis ça durait une partie de l'été. C'était un grand trou dans la terre, cimenté.»

Trois des femmes ont fait de la couture. Julie a beaucoup cousu pour sa famille et pour des gens de sa communauté. Elle aimait beaucoup ce travail et s'était mérité une certaine réputation dans sa région parce qu'elle faisait du beau travail. Elle a continué à coudre des robes pour ses filles même après qu'elles étaient adultes. Elle a aussi beaucoup tricoté et croché. Julie tissait aussi avec un métier. Puisque sa famille élevait des moutons, elle cardait et elle filait sa propre laine pour tisser des couvertures. Hubertine cousait surtout des vêtements pour les enfants mais elle cousait aussi des chemises pour son mari. Elle tricotaient également des bas, des mitaines, des foulards. Elle n'était pas très encouragée à confectionner beaucoup de vêtements parce qu'elle n'avait pas accès à des tissus et des laines de toutes sortes de couleurs; elle avait surtout du gris et du noir. Elle commandait donc des prêts-à-porter du catalogue Eaton. Marcelle n'a pas beaucoup cousu parce qu'elle n'aimait pas tellement ça et elle avait toujours peur de ne pas bien réussir. Cependant, sa mère et ses soeurs et, plus tard, ses filles aînées ont beaucoup cousu pour la famille. Elles cousaient surtout des vêtements pour les filles et les vêtements de ferme. Les autres vêtements étaient achetés. Marcelle a également tricoté des vêtements pour sa famille. Thérèse, elle, achetait tous les vêtements aux magasins à Gravelbourg.

Vêtir la famille était une tâche plus simple pour cette génération puisque les femmes pouvaient acheter des prêts-à-porter dans leur village ou les commander d'un catalogue. Les femmes qui n'avaient pas de talent pour la couture ou qui n'aimaient pas coudre pouvaient se prévaloir de ce choix pourvu d'en avoir les moyens financiers.

Les femmes avaient beaucoup de travail et la vie n'a pas toujours été rose mais elles étaient heureuses de travailler, d'élever leurs enfants. Thérèse résumait ainsi ses pensées:

J'ai des beaux souvenirs de ça quand même. [...] Même que c'était la misère qu'on pense astheure. Moi j'pense pas comme ça. J'pense pas que c'était d'la misère. J'sais que c'est ben plus moderne aujourd'hui pis tout ça. Pis on faisait presqu'autant... Quand j'pense l'ouvrage qu'on faisait avec les p'tites commodités qu'on avait, on était en santé pis j'sais pas, on était heureux. Oh, y'avait des méchants moments. J'dis pas que c'était toute bon.

Thérèse parle des petites commodités qu'avaient les femmes. L'électricité, les laveuses électriques ou à gaz, les réfrigérateurs, les congélateurs, etc., ont peu à peu simplifié les tâches des femmes, mais il est à noter que les femmes francophones rurales de cette génération n'avaient pas toutes ces commodités au début de leurs mariages. Marcelle, par exemple, était mariée depuis dix-neuf ans avant d'avoir l'électricité. De plus, malgré l'accès aux appareils ménagers, la charge de travail était encore immense. Les laveuses n'étaient pas automatiques. Donc, la lessive pouvait prendre toute une journée pour se faire. Les légumes du jardin devaient encore être mis en conserve ou congelés afin d'assurer un approvisionnement pendant l'hiver pour leur famille nombreuse.

Responsabilités économiques

Même si les femmes avaient gagné le droit de vote en 1916 et qu'elles étaient reconnues comme étant des «personnes» depuis 1929, la situation des femmes en Saskatchewan

avait peu évolué pour les femmes de cette génération par rapport à la génération des pionnières. La mentalité de l'époque faisait en sorte que le terrain et les biens des gens de cette génération étaient inscrits au nom des hommes. C'est d'ailleurs aux fils que seraient éventuellement légué ou vendu le terrain. Comme leurs mères, les femmes aidaient souvent avec le travail agricole. Bien que les femmes de cette génération aient connu leur situation financière familiale et qu'elles aient discuté des achats prévus, les décisions finales étaient prises par leur époux.

Chez Thérèse, tout était inscrit au nom de son mari puisqu'il était établi sur la ferme une dizaine d'années avant leur mariage. Son mari y était demeurée avec sa mère après le décès de son père et de son frère aîné. Quand son mari a acheté le garage où il avait travaillé à gages pendant toute leur vie de couple, Thérèse s'est occupée de la tenue de livres pendant trois ans mais elle ne recevait pas un salaire. Bien que le revenu du garage ait été nécessaire à l'économie familiale, Thérèse n'a pas du tout apprécié l'effet que l'entreprise a eu sur leur vie familiale.

Quand on a pris ce sapré garage-là! Pis j'l'haïssais c'garage-là. Au bout de que'ques années, ç'avait tout défait notre vie familiale là hein. Parce que là quand on l'a pris, Émile était là, les garçons étaient trop jeunes pour rester seuls au garage. Émile s'en allait à huit heures pis y r'venait vers onze heures du soir. Trois ans que Émile a mangé au garage! Les seuls temps qu'on mangeait ensemble c'tait l'soir de Noël. On amenait les repas là. Émile r'venait pas en campagne. Moi, j'm'en allais; j'ai faite les livres par exemple trois ans. Pis là, Annette était assez vieille pour prendre. Quand Michel est venu au monde, Annette a commencé à faire les livres pis les filles ont toutes faites les livres. Là, les garçons aidaient à pomper du gaz. Pis on apportait le dîner, y déjeunait, on apportait juste un lunch le midi, des sandwiches. Pis l'soir, moi j'allais pis j'avais une poêlonne électrique. J'faisais un souper. On soupait plus de bonne heure à maison. On apportait le souper au garage pis lui soupait quand y'avait l'temps.

Thérèse et son mari discutaient toujours des achats majeurs sauf quand il s'agissait de

changer de voiture. Son mari aimait changer de voiture très souvent et ça, elle l'apprenait une fois le marché conclu. Après s'être mariée, la seule fois que Thérèse a gagné un revenu salarial ce fut pendant quelques années avant le décès de son mari. Elle avait aidé une autre femme à fonder une pré-maternelle à Gravelbourg. C'était une expérience valorisante.

Pis j'étais-tu fière. La première fois de ma vie que j'travaillais pour un salaire moi-même et pis j'pouvais faire qu'est-ce que j'voulais avec. J'm'étais achetée la table pis les huit chaises. C'était mon premier morceau ça que j'me suis achetée avec l'argent que j'avais faite moi-même.

Thérèse disait avoir fait ce travail pour avoir quelque chose à faire; ce n'était pas nécessaire du point de vue économique.

Le terrain et les véhicules chez Hubertine étaient tous inscrits au nom de son mari au début de leur mariage. En 1958, seize ans après leur mariage, il y a eu du terrain inscrit au nom d'Hubertine. Maintenant, le terrain a été vendu à leurs garçons et les autres biens, dont la maison et la voiture, sont inscrits sous les deux noms afin d'éviter de payer des frais de successions si l'un ou l'autre décède. «Bien, l'auto et la maison ça fait pas plus que trois, quatre ans. On a pensé si un meurt, bien il faudrait faire des papiers puis des enquêtes et tout ça.» Hubertine et son mari discutaient toujours des achats majeurs qu'ils allaient entreprendre. La naissance de garçons faisait croître leur terroir car «chaque fois qu'y avait un autre petit garçon, y'achetait un autre carreau.» Au niveau des machines agricoles, elle était toujours au courant des achats prévus mais elle ne s'y connaissait pas assez pour en discuter. Elle acceptait que les achats étaient nécessaires. Hubertine n'a jamais gagné un revenu salarial. Elle a vendu des oeufs et de la crème et l'argent de ces ventes était utilisé pour acheter des épiceries et des vêtements.

Peu de temps avant le mariage de Marcelle, ses beaux-parents ont quitté le *homestead* pour aller louer une autre maison à une distance d'environ quatorze milles. Ils ont continué à partager une voiture pendant quelques années, avant de pouvoir se permettre un peu plus d'indépendance.

Alors si la voiture était à une place, les autres n'en n'avaient pas. Le dimanche qui était la journée importante pour sortir, on venait nous chercher ou nous, nous allions chercher mes beaux-parents. Pour faire les courses de magasin... à ce moment-là, y'avait un magasin à un mille et demi d'où nous demeurions. Alors ça c'était facile. Si nous n'avions pas la voiture, c'était mon mari qui allait avec un cheval, puis c'est lui qui allait faire les courses.

Le terrain était inscrit sous le nom de son mari. Après s'être mariée, Marcelle a enseigné jusqu'à la fin de l'année scolaire, puis elle a quitté son emploi. Elle aurait enseigné à l'école rurale pendant un autre mois pour remplacer une institutrice qui quittait pour un accouchement.⁶⁰ Beaucoup plus tard, après le décès de son mari, Marcelle a fait de la suppléance aux trois écoles de Gravelbourg. Elle était heureuse d'avoir ce petit revenu, mais c'était surtout pour sa satisfaction personnelle qu'elle avait accepté le défi. Pendant plusieurs années, Marcelle a vendu des oeufs, de la crème et du lait et, c'est elle qui gérait les revenus de ça. C'était son argent personnel qu'elle utilisait pour elle-même, pour les enfants ou pour des cadeaux. Selon Marcelle, la gestion de l'économie familiale n'a pas vraiment été partagée:

J'avais évidemment le droit de donner mon opinion, de dire ce que j'en pensais mais les décisions étaient faites par mon mari. Je savais, l'état des finances, tout ça. J'faisais la comptabilité alors j'connais l'état des finances mais c'tait pas laissé à moi de faire les décisions, non. [...] Bien moi, j'm'y connais pas dans les machines agricoles alors mon mari était très bon pour trouver les achats qui convenaient puis c'est le... il n'achetait pas de choses nouvelles alors il savait comment économiser puis il savait comment réparer alors, non, c'était lui qui s'occupait de ça. J'savais ce qui

⁶⁰ Dans la génération précédente, on n'aurait pas permis à une femme visiblement enceinte d'enseigner. On décourageait même les femmes mariées de garder leur emploi d'enseignante.

s'passait mais c'est pas moi qui avait vraiment quelque chose à dire. Ça ne m'intéressait pas non plus parce que j'm'y connaissais pas.

Au début de son mariage, le mari de Julie travaillait en partenariat avec son frère et son père. Le terrain était inscrit au nom du père pendant de nombreuses années. Les achats se faisaient au nom de la compagnie. Quand les frères ont décidé de dissoudre la compagnie, chaque homme a inscrit sa part de terrain en son propre nom. À deux reprises, la maison de Julie a brûlé et, les deux fois qu'ils ont rebâti, la maison était inscrite au nom de son mari. Julie n'a jamais gagné un revenu salarial après s'être mariée, et elle a très peu gagné, même avant. Elle vendait de la crème mais le paiement arrivait au nom de son mari et était utilisé pour les épiceries. Bien qu'elle ait fait de la couture pour plusieurs personnes, elle ne se souvient pas d'avoir été rémunérée ni en argent ni en produits pour son travail. Julie était impliquée dans les décisions d'achats lorsqu'il s'agissait de vêtements pour la famille, de nourriture ou de choses pour la maison. L'automne, elle commandait les vêtements nécessaires de Eaton ou Simpson et son mari payait. Au niveau des épiceries, elle préparait une liste puis son mari allait faire les achats. Pour les meubles et les appareils ménagers, ils allaient magasiner ensemble.

On a besoin de ça, pis on allait voir pour pis qu'est-ce qu'on choisissait ben, mettons Paul disait celui-là est trop cher, on va prendre l'autre qui est moins cher. On en parlait pas avant. On avait pas l'temps.

Elle n'était pas consultée pour les achats agricoles. «Les machines, par exemple, j'm'occupais pas de ça. Il s'arrangeait. D'un coup, y'revenait pis y disait ben on a acheté une combine ou... une machine.»

Comme ce fut le cas pour les femmes pionnières, les femmes de cette génération

n'avaient pas un emploi rémunéré à l'extérieur de leur foyer. En général, le terrain et les autres biens n'étaient pas inscrits au nom des femmes. Bien que Hubertine soit la seule parmi les quatre femmes à avoir été pleinement impliquée dans les décisions économiques, Thérèse et Marcelle étaient au courant de l'état des choses parce que ce sont elles qui s'occupaient de la tenue des livres. Les femmes savaient également que le terrain serait éventuellement vendu, légué ou donné à leurs fils.

Activités sociales et communautaires

Les femmes de cette génération avaient-elles le temps de s'impliquer dans les affaires de la communauté? Tout comme les femmes pionnières, les femmes de cette deuxième génération ont limité leur implication communautaire à des organisations autour de la paroisse. Dans la communauté francophone de la Saskatchewan, un événement marquant de la période qui touche la deuxième génération est la campagne qui a été menée pour obtenir les postes de radio à Saskatoon et à Gravelbourg en 1952. Les femmes sont absentes des campagnes de prélèvement de fonds, en 1944 et en 1951. Lorsque les postes CFRG et CFNS sont ouverts en 1952, on ne retrouve que deux femmes de la deuxième génération qui se distinguent par leur implication au niveau de l'administration. Il s'agit de Lucienne Gravel de Gravelbourg qui était membre du directorat de CFRG et Marie-Antoinette Papen qui a été animatrice d'émissions à CFNS pendant vingt ans. L'implication des femmes variait selon leurs intérêts et le temps libre dont elles disposaient. De plus, cette génération commence à voyager pour le plaisir, chose que leurs mères n'ont pas eu l'occasion de faire.

Julie a été Dame de Sainte-Anne à partir du moment où elle s'est mariée. Les Dames de Sainte-Anne se rencontraient une fois par mois, le dimanche après la messe. À chaque réunion, le prêtre leur parlait sur des sujets tels le tabou de la contraception. Julie était présidente durant les années soixante lorsque le regroupement a cessé d'exister à Bellevue pour devenir le *Catholic Women's League* (CWL). Quand c'est devenu le CWL, elle ne voulait plus être impliquée puisque c'était tout en anglais.

Marcelle n'était pas impliquée dans des associations communautaires pendant qu'elle élevait sa famille. Quand le dernier de ses enfants était adolescent, elle s'est impliquée dans des activités de la paroisse telles qu'aider à préparer les goûters de funérailles. Elle n'a jamais été Dame de Sainte-Anne.

Les Dames de Sainte-Anne c'était au temps de ma mère. Ma mère a été et les gens, les dames de son âge étaient Dame de Sainte-Anne, oui. Mais je crois que par le temps que j'aurais été d'âge de devenir Dame de Sainte-Anne que ça n'existait plus. Ou c'était seulement des Dames plus âgées qui étaient là-dedans puis au fur et à mesure qu'elles sont décédées, ça tombé.

Cependant, depuis sa retraite, Marcelle est membre du CWL. Elle expliquait que le but de l'organisme c'est de promouvoir la religion catholique et de faire pression auprès du gouvernement pour certaines causes.

Thérèse a été Dame de Sainte-Anne et membre de la Fédération des femmes canadiennes-françaises. Elle est encore membre de cette Fédération. Elle a pu maintenir son adhésion même quand ses enfants étaient jeunes parce que son mari gardait les enfants.

Pis j'aimais ça parce que ça faisait une sortie sociale aussi. [...] Une fois

par année, les Dames de Sainte-Anne y préparaient toujours un r'pas pour faire des fonds pour l'Église. Pis des r'pas aussi quand y r'cevaient des fois les grand's fêtes de Monseigneur, de quoi qui concernait l'Église.

Selon elle, le regroupement a maintenant un mandat culturel plutôt que spirituel comme c'était au début.

Hubertine a été secrétaire du Club culturel de Saint-Denis à un moment donné mais elle préférait prêter main-forte quand on avait besoin d'elle plutôt que d'aller s'asseoir à des réunions. Au cours des années, elle a participé au travail de préparation des pique-niques, des fêtes de Noël avec les enfants, des dîners à la fortune du pot pour l'Action de Grâce, etc. Du dire d'Hubertine, ces activités-là avaient pour but de prélever des fonds, de s'amuser et de maintenir un esprit communautaire.

Julie racontait qu'elle faisait beaucoup de sorties avec son mari pendant l'hiver. Chaque famille de la parenté prenait son tour à inviter les autres pour une soirée dansante qui commençait parfois par un souper. Après avoir mis au monde tous ses enfants et que la plus vieille était capable de garder les autres, elle a fait plusieurs voyages avec son mari. Ils allaient visiter de la parenté ailleurs en province et hors province. Après leur retraite, ils partaient pendant quelques semaines chaque été pour faire de plus grands voyages. Entre autres, ils sont allés au Mexique et à Hawaii.

Tout au long de sa vie mariée, les sorties sociales de Marcelle comprenaient des visites chez la parenté, les amis, les voisins et des banquets lors d'occasions spéciales.

J'me souviens quand Monseigneur Piché qui était un natif de Gravelbourg, un fils de Gravelbourg sinon natif, a été sacré évêque. La

famille de mon mari avait été élevée près d'eux alors nous étions des invités. Nous étions allés. Fallait que ça soit quelque chose d'un peu spécial.

Thérèse faisait des sorties avec des amies. Là encore, son mari gardait les enfants parce qu'il ne s'intéressait pas à l'activité en question. De plus, Thérèse racontait qu'elles étaient cinq femmes à se rencontrer pour leur anniversaire de naissance respectif, et ce pendant plusieurs années lorsqu'elles élevaient leur famille. Elles avaient travaillé ensemble à l'hôpital de Gravelbourg avant de se marier et elles sont demeurées de bonnes amies. Elles se rendaient toutes chez celle qui fêtait, avec leurs marmailles. Quand les enfants ont atteint un certain âge, elles se rencontraient moins régulièrement. Maintenant, le cercle d'amies s'est élargi. Elles sont un groupe d'environ vingt femmes qui sortent manger au restaurant pour fêter les anniversaires.⁶¹

En plus des activités locales, Hubertine a eu l'occasion de suivre son mari lorsqu'il était impliqué dans les associations francophones. Elle a aussi eu l'occasion de faire des voyages pour le plaisir pur. En 1960, alors qu'elle attendait son dernier enfant, elle a fait un voyage au Québec et au Nouveau-Brunswick avec son mari. En 1973, ils sont allés en France pour six semaines et depuis, ils sont allés à Jérusalem.

Du côté des amitiés avec d'autres femmes, Julie a été la seule parmi les quatre femmes à s'être confiée à ses bonnes amies. «J'allais passer quelques minutes là y confier [...] qu'est-ce qui m'bâdrait, qu'est-ce qui m'inquiétait.» Lorsque Marcelle traversait des moments

⁶¹ Ce détail a été fourni par Marcelle Verville qui fait également partie de ce groupe de femmes.

difficiles dans sa vie, elle racontait que la plupart du temps elle gardait ça pour elle-même quoiqu'il lui soit arrivée de se confier à un de ses frères qui était prêtre et de qui elle était proche.

Les femmes de cette génération ont pu se permettre quelques sorties tout au long de leur vie. La majorité a fait des voyages hors province et hors pays, mais c'était généralement lorsque les enfants aînés pouvaient s'occuper du soin des plus jeunes. Les femmes ont toutes appuyé leur communauté en s'impliquant dans un regroupement quelconque à différents stades de leur vie. Leur implication communautaire avait soit un aspect spirituel ou un aspect social.

Scolarité

En 1918, le gouvernement libéral de l'époque a adopté une nouvelle Loi des écoles qui abolissait l'enseignement de toutes langues étrangères dans les écoles de la Saskatchewan, y inclus le français. Les *leaders* francophones de l'époque, menés par Monseigneur O.-E. Mathieu, ont réussi à gagner certaines concessions dans la nouvelle loi, principalement le droit d'enseigner la première année en français et le droit à une heure de français par jour pour tous les autres niveaux. Puisque le Gouvernement de la Saskatchewan ne s'occupait pas du tout de la préparation d'un cours de français, l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan (ACFC) avait prise la chose en main en 1925 en adoptant un programme d'enseignement du français et en initiant des «Concours de français» (ou examens) qui seraient donnés jusqu'en 1968 aux

élèves qui étudiaient le français de l'ACFC⁶². Dans les petites écoles de campagne où les francophones étaient majoritaires (environ 300 écoles), les jeunes Franco-Canadiens recevaient une bonne formation en français. Toutefois, leur éducation cessait souvent après la huitième année. Ceci a commencé à changer après 1944 lorsque le nouveau gouvernement CCF de Tommy Douglas a adopté une nouvelle loi créant de grandes unités scolaires. Au cours des dix années suivantes, la communauté francophone de la Saskatchewan a vécu la fermeture de ses petites écoles de campagne en faveur de plus grandes écoles centralisées. Malheureusement, l'heure de français dans ces grandes écoles n'était plus suffisante pour garantir la survivance de la langue et les nouveaux *leaders* de la francophonie ont demandé plus de français à l'école. Les changements ont commencé à se produire en 1967 et 1968 avec l'adoption d'une nouvelle Loi de l'éducation qui permettait la création d'écoles désignées où on pouvait enseigner jusqu'à 80 pour cent en français. Plus tard, il y a eu les écoles Type «A» et Type «B» et finalement la création des écoles fransaskoises et, en 1995, la gestion des écoles avec la création de la Division scolaire francophone #310. Les femmes qui ont été interviewées pour ce chapitre ont vécu l'évolution éducative qui a précédé la création des écoles fransaskoises. Elles étaient soit élèves, soit mamans des élèves aux différents stades de cette histoire⁶³.

Rappelons qu'entre 1922 et 1964, l'école était obligatoire pour les enfants âgés de sept à quinze ans. Julie a étudié jusqu'à la huitième année et elle avait quatorze ans lorsqu'elle a

⁶² Tous ceux qui ont étudié le français de l'ACFC entre 1925 et 1968 se souviennent de s'être rendus à l'école par un samedi de juin pour écrire les examens. Notons que l'ACFC était l'Association catholique franco-canadienne devenue l'Association culturelle franco-canadienne en 1964 jusqu'à ce qu'elle cesse d'exister en 1999.

⁶³ Cette histoire de l'éducation a été tirée de *La Saskatchewan française*, Volume 4, p. 1-11.

été obligée de mettre fin à ses études pour cause de maladie. Elle était contente de rester à la maison. Ses études étaient en anglais sauf pour une heure de français par jour. Elle n'a jamais voulu retourner aux études. Elle voulait cependant que ses enfants étudient «tant qu'ils pouvaient.» Elle voulait absolument que ses enfants apprennent le français mais elle savait également que c'était très important qu'ils maîtrisent l'anglais.

À quatorze ans, Hubertine a mis fin à ses études parce que pour poursuivre après la huitième année, il lui aurait fallu aller au couvent de Prud'homme ou suivre des cours par correspondance. Elle était contente de mettre fin aux études car elle aimait être dans la ferme. Toutes ses études ont été faites en anglais. C'est à la maison, avec sa mère, qu'elle a appris le français. Hubertine n'a jamais songé faire d'autres études. «Je n'ai pas eu le temps. On était très occupés sur la ferme pis après ça j'ai trouvé l'homme pour ma vie. On s'est marié et pis on a continué la même besogne, la ferme.» Hubertine était contente que ses enfants puissent étudier en français. Une seule n'a pas appris la langue parce qu'elle a suivi un programme scolaire spécialisé et, par conséquent, ses trois enfants non plus ne connaissent pas le français. Elle était fière de pouvoir dire que vingt-trois sur les vingt-six petits-enfants parlent français.

Marcelle a complété sa douzième année quelques jours avant d'avoir dix-huit ans. Ensuite, cet automne-là, elle est allée à l'école Normale pour quelques mois et a obtenu un certificat d'enseignement «*Permanent 1st class*».

J'ai même pas fait toute mon année à l'école Normale parce que c'était durant la guerre. Les institutrices résignaient leur poste et nombre d'écoles étaient sans maîtresses. On nous demandait, avec grande insistance, d'aller enseigner, prendre la relève et c'est c'que j'ai fait au mois de février. J'avais

commencé l'école Normale en septembre et au mois de février, j'me suis rendue à une école rurale! Pour la première fois dans ma vie que j'suis entrée dans une école rurale; j'ai fait face à trente et un élèves de la première à la neuvième année.

Marcelle a toujours aimé les études. L'éducation est donc de première importance pour elle. Elle est de l'avis que tout le monde devrait faire autant d'études que possible selon leurs intérêts et leur capacité. Elle a grandement encouragé ses enfants à poursuivre leurs études post-secondaires si tel était leur choix. Questionnée au sujet des enfants qui ont préféré ne pas poursuivre leurs études, elle a précisé que ça aussi c'est très bien et que «la chose importante dans la vie c'est de faire ce qu'on aime.» Outre le français de l'ACFC, Marcelle a toujours étudié en anglais. C'est important pour elle de connaître le français et l'anglais.

Ça nous ouvre les portes pour bien des choses. J'ai, par exemple, ma fille aînée qui a pu faire des études médicales [en France] auxquelles elle tenait beaucoup parce qu'elle connaissait le français. Elle est en France. Elle n'aurait pas pu le faire si elle n'avait pas connu le français. Elle n'obtenait pas d'être acceptée aux universités ici au Canada.»

Quand Marcelle avait trois ou quatre enfants, elle s'était dit qu'elle irait à l'université lorsqu'ils seraient élevés. Hélas, quand le dernier de ses douze enfants avait grandi, elle en avait perdu l'ambition.

À dix-huit ans, Thérèse complétait sa onzième année. L'enseignement se faisait en anglais. D'ailleurs, elle expliquait qu'il y avait eu très peu d'enseignantes francophones à l'école qu'elle fréquentait. Puisqu'il y avait très peu de familles francophones dans la région, les commissaires ne se préoccupaient pas tellement d'embaucher des francophones. C'est sa mère qui lui enseignait le français à la maison et qui surveillait à l'école lorsque venait le temps d'écrire les examens de français de l'ACFC. À partir de la

neuvième année, ses études se faisaient par correspondance. Elle a ensuite complété un cours commercial au Couvent Notre-Dame de Ponteix pendant un an. Thérèse n'aimait pas tellement étudier. Quand elle a su qu'elle pouvait suivre son cours commercial après la onzième, elle a profité de l'occasion. Son but était d'étudier juste assez pour pouvoir avoir un emploi. Elle n'a jamais songé à entreprendre d'autres études par la suite. C'était important, cependant, que ses enfants finissent leur douzième année et qu'ils suivent un cours dans un domaine de leur choix. Elle est heureuse que tous ses enfants connaissent l'anglais mais c'est important pour elle de transmettre et de conserver la langue française.

Les femmes de cette génération ont étudié principalement en anglais à l'école. Trois d'entre elles étaient bien contentes de mettre fin à leurs études, le moment venu. Il est à noter que ces trois femmes ont étudié dans une école de campagne et que deux d'entre elles (Hubertine et Thérèse) étudiaient pendant la crise des années trente. Nous savons qu'il était difficile de recruter et de maintenir des enseignants ou des enseignantes parce que les communautés n'avaient pas les moyens financiers pour les payer. Par contre, Marcelle, qui était passionnée par les études, a été éduquée dans un village. Elle a bénéficié de la stabilité dans l'enseignement des religieuses Jésus-Marie à Gravelbourg. Malgré cela, elle a interrompu son école Normale pour aller travailler. Toutes les femmes souhaitaient que leurs enfants atteignent leur potentiel académique et qu'ils soient bilingues.

Fréquentations et mariage

Deux facteurs jouaient un rôle très important dans le choix de conjoint des femmes francophones de la Saskatchewan de cette deuxième génération: la langue et la religion. L'Église catholique continuait d'influencer les francophones de la Saskatchewan à cette époque. Le clergé ne se gênait pas de s'opposer aux mariages avec des protestants et aux mariages exogames. La langue et la foi allaient de pair. De plus, puisque la plupart des gens, à cette époque, n'avaient ni les moyens financiers ni les occasions pour s'aventurer très loin de leur communauté, la plupart des femmes épousaient un homme qui vivait dans leur arrondissement. Donc, il n'est pas surprenant qu'il y ait eu de nombreux mariages entre cousins. Tout comme pour la génération des pionnières, la plupart des femmes de cette génération choisissaient de se marier ou devenir religieuse. L'Église catholique et la saison agricole continuaient à régir l'heure et la date du mariage, et parfois, les parents exerçaient certaines pressions.

Marcelle a rencontré son futur mari, Louis, lorsqu'elle est allée enseigner à l'école Piché, une école de campagne qui était tout près de la ferme des Verville. Leurs fréquentations consistaient surtout à aller voir des films. Un repas le dimanche chez les parents de Marcelle était aussi chose courante. Les fréquentations ont duré un peu plus d'un an. Le mariage a été célébré le 16 novembre 1946, un peu plus tôt que prévu.

Nous, nous étions proposés de nous marier durant les vacances de Noël. Mes beaux-parents sont partis de leur ferme et sont déménagés plus loin et ils ont mis beaucoup de pression sur mon mari parce qu'ils disaient: "Ça pas de sens. Vous vivez voisins. Y'a personne d'autre alentour." [...] Et puis, j'pense que ça été voulu de Dieu ou quelque chose parce que le sept décembre, nous avons eu une tempête de neige qui a immobilisé presque toutes les sorties pour le reste de l'hiver. [...] Alors, j'pense que ça peut-être été providentiel.

Marcelle racontait que son mariage était typique de l'époque.

On s'mariait l'avant-midi parce qu'il fallait être à jeun pour communier, à ce moment-là. [...] Nous avons une réception à midi, après le mariage. Là où on servait des sandwiches, des pâtisseries, des gâteaux de toutes sortes tant que vous voulez. Et puis, ça, nous avons eu ça à la salle paroissiale. Y'en a beaucoup... chez beaucoup de gens dans c'temps-là, c'était à domicile par exemple. Mais nous autres, c'était à la salle paroissiale. Les amis de la famille, de la parenté étaient invités et dans l'après-midi, nous sommes partis pour Regina.

Une nuit à Regina, une journée à Lebret pour rendre visite au frère de Marcelle qui était scolastique et qui n'avait pas pu se rendre au mariage, puis c'était le retour à la maison pour reprendre l'enseignement.

À quatorze ans, Julie a rencontré Paul, son futur mari, sur le chemin alors qu'elle se dirigeait vers l'école et que lui s'en allait aider le père de Julie. Julie fréquentait d'autres gars pendant environ quatre ans. Ce n'est qu'à l'âge de dix-huit ans que Paul a commencé à venir la voir chez elle. Quand elle avait vingt ans et que les visites étaient de plus en plus fréquentes, les parents de Julie et le prêtre de la paroisse ont dit que Julie et Paul étaient trop parents et qu'ils devraient rompre leur relation. Julie a quitté la région pendant huit mois pour aller travailler à Gravelbourg. Julie et Paul n'ont pas eu de contact pendant ce temps-là. Après huit mois, Julie est retournée à Bellevue et les fréquentations ont repris. Paul se promenait à bicyclette parce qu'il n'avait pas de voiture. Les fréquentations se limitaient donc à des visites chez Julie et de petites randonnées à pied dans les alentours. Trois ans plus tard, ils ont obtenu une dispense et ils se sont mariés. Julie avait vingt-trois ans. C'est le 25 mars 1940, le lundi de Pâques, qu'ils se sont mariés à huit heures du matin.

Ben, on avait décidé de se marier au mois de mai parce que il fait beau au mois de mai. Mais après Paul y'a dit, ben c'est l'temps des ouvrages, le temps des semences ça le mois de mai. Pourquoi qu'on s'marie pas à Pâques? Le lundi de Pâques. Ça fait qu'on a décidé de se marier à Pâques.

Julie a précisé qu'ils ont choisi de se marier tôt le matin parce qu'ils étaient gênés et ils ne voulaient pas qu'il y ait trop de monde. Julie portait un tailleur bleu marin avec blouse blanche. Sa mère n'a pas assisté à la cérémonie du mariage parce qu'elle préparait le dîner. Les gens se sont amusés à chanter et à jouer du violon pendant l'après-midi et ensuite, ils se sont rendus chez les parents de l'époux pour le souper. Ils ont joué aux cartes en soirée. Vers vingt-trois heures, Julie et Paul se sont rendus à leur maison.

Vers onze heures là, y'a été attelé son team de chevaux pis, en caboose, on s'en été, pis y'avait un bout de chemin qu'était pas ouvert, c'tait mauvais mais on est venu à bout d'se rendre. Pis là ben, la maison était gelée. Fallu faire du feu. Pis on pouvait pas s'coucher parce que les couvertes étaient frêtes.

Hubertine était de la même paroisse que son mari, Clotaire. Ils se rencontraient à des jeux de balles, lors de soirées dansantes chez des voisins ou encore à l'église ou au presbytère lorsqu'ils allaient nettoyer. Ils sortaient presque toujours avec d'autres couples du même âge. Ces fréquentations ont duré un an. Elle s'est mariée à l'âge de vingt ans et demi, le 25 novembre 1942, après les moissons. La messe de mariage a été célébrée à dix heures du matin. «Il fallait que ça soit l'avant-midi. [...] C'était la coutume comme ça.» Le repas de midi a été chez les parents Denis. Une soirée a suivi chez les parents d'Hubertine. Il s'agissait d'une petite noce avec la parenté.

Thérèse a été élevée à Mankota et après ses études, elle a travaillé trois ans à Gravelbourg avant de déménager à Saint-Vital avec sa mère et cinq de ses soeurs quand son père est

décédé. Thérèse a rencontré Émile à Saint-Vital au Manitoba. Émile habitait à Gravelbourg mais il était venu rendre visite à sa soeur à Winnipeg. Thérèse connaissait le nom mais elle ne l'avait jamais rencontré. C'était au mois de mai qu'ils se sont rencontrés. Quand Émile était de retour à Gravelbourg, ils ont correspondu par la poste parce qu'il n'y avait pas de téléphone chez Thérèse. Après les moissons, Émile a déménagé à Saint-Boniface pour l'hiver. Il travaillait dans un garage puis il rendait visite à Thérèse chaque jour.

Y'avait une p'tite motel, une p'tite hôtel, Tourist Motel. Pis tout près du garage. Y'avait juste la rue qui séparait. Y restait là lui. Pis toutes les soirs, y venait faire son goûter à maison. Y venait à maison, j'y faisais son lunch pis y travaillait à minuit lui. Y travaillait de nuit jusqu'au matin.

Le samedi soir, ils sortaient régulièrement avec un autre couple. À Noël, ils se sont fiancés. Au printemps, Émile a dû retourner à Gravelbourg pour les semences. Il est retourné à Saint-Boniface après les battages, environ une semaine avant le mariage. Ils avaient décidé de se marier le 27 novembre 1948. C'était l'anniversaire de naissance à Thérèse. Elle avait vingt-cinq ans. Le mariage a été célébré à Saint-Vital, un samedi avant-midi à dix heures et demie. Un dîner et une danse ont suivi chez la mère de Thérèse. Après un souper froid, Thérèse et Émile se sont rendus à un petit motel en route vers Saint-Boniface. Le dimanche, ils ont fait visite à la soeur d'Émile et, le lundi, ils se sont rendus à Regina. Ils ont fait visite à des amis et de la parenté pendant quelques jours avant de se rendre à Gravelbourg. Ils ont été accueillis par des amis qui leur avaient préparé un souper et une veillée. Ils ont loué une maison à Gravelbourg le premier hiver puis, au printemps, ils ont déménagé en campagne.

Les femmes n'étaient pas parties à la recherche d'un époux. Lorsqu'elles ont rencontré un

homme qu'elles aimaient, elles ont accepté volontiers de se marier. Hubertine a précisé: «Mais j'avais vraiment pas dit: "il faut que je me marie", non. J'ai rencontré le jeune homme dans le bon temps. J'ai pas eu besoin de le mettre de côté et essayer de trouver un autre. Non, j'en avais pas d'autres en vue.» C'est donc l'amour qui a uni ces couples. Étant donné leur jeune âge, il est peu probable que ces femmes étaient préoccupées par les péripéties de la vie à cette période de leur vie. Elles se lançaient tout simplement dans une belle aventure avec un conjoint qu'elles aimaient.

Julie n'aime pas l'idée des mariages mixtes. Elle n'aurait pas songé à épouser quelqu'un qui n'était pas francophone et catholique.

Il me semble qu'y ont des risques de pas être heureux, de pas... s'entendre...de pas pouvoir... se parler pis s'comprendre, peuvent avoir des opinions différentes pis qui tiennent à leurs idées pis toutes sortes d'affaires.

Hubertine ne voit pas d'inconvénient aux mariages entre francophone et anglophone pourvu qu'ils ne soient pas déterminés que tout doit se passer en anglais. Thérèse accepte volontiers les mariages mixtes: «J'ferais pas d'chicane pour ça.» Marcelle ne s'y oppose pas non plus:

J'essaie de juger les gens à leur valeur, pas à cause de leur couleur, pas à cause de leurs croyances. Si ce sont de bonnes gens et si les gens sont heureux, c'est ça qui est important pour moi.

Julie ne trouve pas raisonnable les séparations et les divorces. Selon elle, c'est peut-être nécessaire des fois, mais plus souvent qu'autrement le couple devrait pouvoir s'arranger. Pour Hubertine, les séparations et divorces ce sont le résultat d'égoïsme et d'un manque de sacrifices. Elle a précisé que dans le temps, le mariage c'était une journée heureuse

alors qu'aujourd'hui, on va à un mariage en se demandant si cela va durer longtemps.

Questionnée sur les séparations et divorces, Thérèse confiait:

Ben ça, c'est ben d'valeur mais, j'en ai. [...] Des fois c'est mieux avoir la paix que d'chicaner continuellement. Mais c'est très triste quand même. Ça c'est aussi pire qu'un deuil dans une famille.

Marcelle trouve ça malheureux que ça arrive mais elle soupçonne que dans certaines situations, le fait de rester ensemble serait plus pénible.

L'Église catholique et la saison agricole influençaient la date de mariage des femmes de cette génération comme dans la génération précédente. Également, elles étaient soumises à l'approbation des parents et à la moralité. La plupart des femmes épousaient un homme de leur paroisse. La majorité des femmes ne s'opposent pas aux mariages mixtes. D'ailleurs, les quatre femmes interviewées ont des enfants qui ont épousé des anglophones, mais elles-mêmes ont toutes épousé des hommes canadiens-français et catholiques. Dans la prochaine section, nous découvrirons à quel point l'Église influençait les femmes de cette génération. Il est fort probable qu'elles n'auraient pas songé épouser un anglophone protestant.

Religion

Comme c'était le cas pour leurs mères, leurs grands-mères et leurs arrière-grands-mères, l'Église a eu une grande influence sur les femmes de cette génération. Elles allaient à la messe, à moins d'avoir une raison valable pour ne pas y être.

La première hiver là que j'tais enceinte pour Léonette, j'avais pas de manteau. J'pouvais pas m'acheter un manteau. On n'avait pas d'argent. J'ai mis le manteau à Paul toute l'hiver. Lui mettait un jacket là qu'y avait... moi j'ai mis son manteau. J'pouvais pas aller à messe avec le manteau à

Paul. Ça fait que j'y allais pas. [...] Ben j'pouvais pas y aller avec le manteau à Paul pas attaché. Paul était tout petit. [...] J'aurais pu prendre une couverture. J'avais des couvertes tissées. J'aurais pu m'envelopper dedans mais on vas-tu à messe envelopper d'une couverture?⁶⁴

De plus, les femmes se dévouaient au bien-être de leur famille, famille qui se voulait nombreuse tel que prêchée par le clergé et leur paroisse. En vieillissant, ces femmes ont constaté certaines exagérations au niveau des attentes de l'Église, mais elles n'ont jamais questionné ouvertement le rôle de l'Église. Elles sont demeurées très pieuses.

Quand Hubertine était jeune fille et que sa famille allait à Prud'homme pour la messe du dimanche, le premier novembre était leur dernière sortie jusqu'à Pâques, à cause de l'état des routes. Pendant l'hiver, ils lisaient la messe et faisaient des chapelets.⁶⁵ Cette façon de faire a changé quand les routes ont été améliorées. C'est à peu près à la même époque qu'ils ont commencé à se rendre à Saint-Denis pour la messe. D'ailleurs, c'était beaucoup plus près. Hubertine se dit plus pieuse maintenant qu'elle l'était dans sa jeunesse: «J'ai plus le temps. Et j'aime ça aller faire une heure d'adoration. Avant ça, j'y pensais pas. J'étais occupée avec les jeunes.» Hubertine dit ne pas avoir été tellement influencée par l'Église dans son rôle d'épouse et de mère ni dans son choix de mari quoiqu'elle ait précisé qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de fréquenter ou de rencontrer des hommes qui n'étaient pas catholiques.

L'Église et, plus précisément, le curé de Bellevue à l'époque, a essayé d'influencer le choix de vocation de Julie:

Ben moi quand j'étais allée à Gravelbourg pis qu'y fallait que j'oublie Paul

⁶⁴ GAREAU, Julie.

⁶⁵ Dans certaines familles, on écoutait la messe qui était diffusée à la radio.

là, ben j'avais dans l'idée de rentrer chez les Soeurs Grises. Pis j'ai dit ben si j'travaille avec eux autres à l'hôpital, j'vas savoir plus leurs règlements pis tout ça. Pis j'avais écrit à l'abbé à Bellevue et pis y m'avait répondu: "Soyez religieuse, voilà mon dernier mot." Pis c'est sa dernière phrase ça pis ça m'avait assez... ah, j'voulais pas pantoute. J'voulais pu pantoute!

Elle s'était résignée à ne pas se marier plutôt que de suivre le conseil du curé. Si elle n'avait pas obtenu une dispense, elle ne se serait pas mariée. Malgré cela, la religion a été le fondement de toute sa vie. Lorsqu'elle passait des moments difficiles, elle se confiait à la Sainte Vierge.

La religion a toujours occupé une place très importante dans la vie de Thérèse. Elle est de l'avis que l'influence de l'Église était exagérée quand elle était jeune femme. Il fallait obéir sans questionner. Elle est déçue que plusieurs de ses enfants ne pratiquent pas leur religion comme ils ont été encouragés à le faire pendant leur enfance.

Ça me fait surtout de la peine pour mes petits-enfants car il me semble qu'ils manquent de beaucoup. Dans des temps difficiles, moi, si j'avais pas la foi, je ne sais pas ce que je ferais.

Malgré sa déception, elle ne juge pas les gens et elle précise que c'est tout aussi important, si pas plus important, d'être charitable que d'aller à la messe. Thérèse a songé devenir religieuse pendant quelques mois mais la vocation s'est effondrée rapidement. L'Église n'a pas influencé son choix de mari mais son rôle d'épouse a été influencé. Elle donnait, à titre d'exemple, le fait que l'empêchement de la famille était péché et qu'une femme qui confessait avoir empêché la famille se voyait refuser l'absolution et le droit de communier.

L'Église, la religion, la foi ont toujours été et sont encore importantes pour Marcelle

même si elle considère qu'il y avait des choses qui étaient exagérées, dont le contrôle sur les naissances et toute la question de soumission au mari.

J'étais une femme de mon époque. La religion m'influçait. Dans c'temps-là... beaucoup de mes actions ont sans doute été... décidées à cause de certaines choses de l'Église. J'ai été influçée par les religieuses qui nous enseignaient, sûrement. Dans ma famille, mes parents invitaient souvent des prêtres et puis sûrement que tout ça, ça m'a influçée.

Les femmes ont été influçées par l'Église catholique, mais elles ont tout de même osé prendre certaines décisions qui allaient à l'encontre de leur religion. Julie a osé ne pas suivre les conseils de son curé qui lui conseillait de devenir religieuse. Et comme nous le découvrirons dans la prochaine section, Marcelle a choisi d'avoir recours à la contraception.

Maternité et santé

Comme le prêçait l'Église, les femmes de cette génération se mariaient dans le but d'avoir des enfants. Elles s'attendaient à avoir plusieurs enfants et beaucoup de travail comme les générations avant elles. Elles ont donné naissance à la plupart de leurs enfants pendant un temps où la population devait payer pour les services médicaux. Ce n'est qu'en 1962 que le gouvernement a initié le *Medicare* en Saskatchewan et, à partir de cette année-là, certaines interventions étaient gratuites. Il a été impossible de découvrir si les accouchements étaient gratuits dès les débuts du *Medicare*⁶⁶. De plus, presque tous les enfants de nos intervenantes sont nés dans un hôpital, contrairement aux enfants des

⁶⁶ Beaucoup a été écrit à ce sujet, mais c'est surtout ce qui a rapport à l'état de crise que ce dossier a provoqué avant d'être inauguré ainsi que la grève des médecins qui a eu lieu peu de temps après l'arrivée du *Medicare*.

pionnières qui étaient nés à domicile.

Les douze enfants de Marcelle sont nés à l'hôpital de Gravelbourg. Ces accouchements n'étaient pas très difficiles. Elle a eu une fausse-couche. Elle avait quarante et un ans quand son dernier est né.

De ses huit accouchements, Julie a vécu les trois premiers à domicile et les cinq autres à l'hôpital de Prince Albert ou de Wakaw. Pour les naissances à domicile, sa mère, sa belle-mère ou une tante l'assistait. Lors du deuxième accouchement, le bébé était né avant que le médecin arrive. Son dernier enfant était mort-né. Elle avait quarante-trois ans à ce moment-là. Julie a eu des fausses-couches et elle a vécu des grossesses plutôt difficiles après les deux premières. Elle était alitée pendant les premiers mois et, à partir de la cinquième grossesse, elle souffrait de diabète.

Hubertine a mis huit enfants au monde. Tous sont nés à l'hôpital à Saskatoon. Outre une fausse-couche à la maison et une hémorragie à l'hôpital, elle dit ne pas avoir eu de problèmes avec ses grossesses. Hubertine se souvient qu'il fallait payer vingt-cinq dollars au médecin lorsqu'elle accouchait d'une fille et trente dollars pour un garçon. Pour les garçons, on ajoutait les frais de circoncision. Hubertine avait trente-huit ans quand son plus jeune est né. À l'âge de vingt-six ans, elle a dû faire arracher toutes ses dents. Elle racontait que c'était à cause d'une déficience de calcium qui est survenue parce qu'elle allaitait ses enfants.

Les huit enfants de Thérèse sont tous nés à l'hôpital. Elle dit ne pas avoir eu de grossesses difficiles. Sa seule préoccupation c'était de se rendre à l'hôpital à temps pour les accouchements parce que les bébés venaient vite. Huit ans se sont écoulés entre la naissance des deux derniers enfants. Lors de la naissance de son dernier, Thérèse avait quarante-quatre ans. À cause de maux de dos après ce dernier accouchement, son médecin lui a fait subir une hystérectomie environ un an plus tard.

Toutes les femmes ont accepté les grossesses comme elles venaient malgré qu'elles trouvent qu'elles venaient vite parfois. Julie, Hubertine et Thérèse étaient hospitalisées pendant dix jours après un accouchement et ce, couchées sans se lever. Pour Marcelle, le séjour à l'hôpital variait de sept à dix jours selon le médecin. Elle se souvient d'avoir demandé, au moins une fois, à son médecin de prolonger son séjour d'une journée parce qu'elle savait qu'elle retournait à beaucoup de travail lorsqu'elle rentrait chez elle. Aucune des femmes n'a eu recours aux services d'une sage-femme et elles-mêmes n'ont jamais été sage-femme. D'ailleurs, Hubertine disait, en riant, qu'elle n'aurait pas su quoi faire et Julie avait peur de ça. Deux femmes ont parlé de méthodes contraceptives naturelles qui réussissaient seulement si les hommes acceptaient de faire des "carêmes". Le consensus c'est qu'on n'en parlait pas. Julie a raconté que les femmes se faisaient dire, par le prêtre, qu'il leur était défendu d'avoir recours à des moyens de contraception. Si elles voulaient prévenir une grossesse, on leur disait que la seule chose acceptable c'était de ne pas coucher ensemble pour un certain temps. Marcelle a choisi de prendre la pilule contraceptive après avoir eu douze enfants. Questionnée sur comment elle avait vécu cette décision, elle a répondu:

[...] j'me dis que quand notre conscience nous dicte quelque chose, même si les règlements [de l'Église] sont contraires à la conscience, c'est la conscience qui prend le dessus. [...] C'était plus important de conserver ma santé pour... enfin, douze enfants, c'est pas trop mal alors... j'ai pensé que j'étais mieux de pouvoir me dévouer à eux plutôt que d'en avoir d'autres.

D'ailleurs, la pilule contraceptive n'était pas accessible avant 1961⁶⁷ et ce n'est qu'en 1969 que le code criminel a été amendé et que la promotion et la vente de la pilule sont devenues légales⁶⁸. Les médecins la prescrivaient à leurs patientes avant 1969 et c'est la raison que le taux de natalité a chuté vers 1965.

La réaction des femmes au sujet du nombre d'enfants qu'elles ont eu:

Y'avait des fois on avait d'la misère. On était pas riches, hein. Et pis c'est certain qu'on aurait pu avoir plus de facilité, ça aurait été plus plaisant ben des fois mais j'le regrette pas. J'ai jamais souffert de ça pour dire j'étais malheureuse, non.⁶⁹

Moi, j'ai été heureuse de travailler, élever mes enfants. Ça pas toujours été facile, quand même. [...] Y'a rien que j'aurais fait différemment. J'aimais travailler. C'tait ça mon bal.⁷⁰

[N]ous en avons eu douze. Et je veux absolument ajouter que je ne le regrette pas. [...] J'avais la chance inouïe d'avoir une bonne santé. J'étais fatiguée souvent mais j'étais capable de l'faire.⁷¹

Aucune des femmes n'a été affligée par des maladies fatales dans leur famille mais deux d'entre elles ont perdu un fils par mort accidentelle. Un fils d'Hubertine a succombé à une cartouche au coeur à l'âge de quatorze ans et un fils de Marcelle s'est noyé à l'âge de deux ans. Hubertine a également confié qu'il y avait beaucoup de cancer dans sa famille. Sa

⁶⁷ ARMOUR, Moira and STATON, Pat, p. 77.

⁶⁸ Ibid., p. 87.

⁶⁹ HAMON, Thérèse.

⁷⁰ DENIS, Hubertine.

⁷¹ VERVILLE, Marcelle.

mère, son père, deux soeurs et des nièces ont tous été atteints. D'ailleurs, sa mère est décédée très jeune parce que deux jours après qu'elle eut été opérée pour un cancer, elle est morte d'un caillot de sang. Thérèse avait subi une mastectomie quelques mois avant son entrevue.

Conclusion

«La vie a été dure parfois mais je garde de bien précieux souvenirs qui nous font oublier les mauvais moments.»⁷² Cette pensée résume bien ce que toutes les femmes ont raconté. Elles ont toutes évoqué qu'elles ont eu la vie moins dure que leur mère. Pour appuyer ce fait, les femmes ont donné les exemples suivants. La mère de Julie n'avait pas un plancher dans sa maison. Elle est décédée à l'âge de cinquante ans. La mère de Marcelle avait moins de commodités et elle avait à s'occuper de plusieurs hommes chaque année pour les battages. La mère de Thérèse a durement vécu la sécheresse des années trente parce que son mari était malade et il n'y avait pas de garçons pour aider avec les travaux. La mère d'Hubertine est arrivée au pays en 1920 et elle est décédée en 1948 sans jamais avoir eu accès à des commodités.

Les femmes francophones rurales de cette génération ont vécu des périodes de grandes transitions à différents stades de leur vie. La prospérité des années vingt, que ces femmes n'ont pas connu parce qu'elles étaient trop jeunes, a été suivie par la crise des années trente. La Deuxième Guerre mondiale a suivi la crise et a transformé la vie agricole. Ces femmes ont donc passé le début de leur vie adulte à travailler sans commodités et avec

⁷² HAMON, Thérèse.

des ressources financières très limitées. Peu à peu, elles ont vu apparaître les machines agricoles, l'électricité, les appareils ménagers, l'eau courante. Pendant cette période de transition d'environ vingt ans, elles ont accepté de mettre au monde de nombreux enfants et de leur transmettre leur langue et leur foi. Dans la mesure du possible, elles appuyaient aussi leur communauté lors d'activités sociales et de prélèvements de fonds. À partir des années cinquante, période prospère, les femmes ont pu se permettre certains luxes dont des voyages.

Quatrième chapitre

Femmes nées en Saskatchewan entre 1945 et 1968

Les femmes de la troisième génération, nées entre 1945 et 1968 font partie du groupe des *baby boomers*. C'est durant cette génération que ce sont produits les plus grands changements dans la société nord-américaine. Les *baby boomers* sont nés approximativement entre 1946 et 1965⁷³. Ils n'ont pas connu la Deuxième Guerre mondiale, mais ont été touchés par la Guerre du Viêt-nam. Ce fut l'ère des *Beatles*, des mouvements de paix et des grandes manifestations. Et, c'est la génération qui a connu le mouvement de libération de la femme.

L'époque des *baby boomers* c'était aussi la période des mouvements noirs aux États-Unis, de la déségrégation des écoles et de l'assassinat de Martin Luther King. Si les Noirs pouvaient commencer à prendre leur place aux États-Unis, pourquoi les «Nègres Blancs d'Amérique»⁷⁴, les Canadiens français du Québec, n'en feraient-ils pas autant? De grands changements se sont produits au Québec pendant les années soixante. Une révolution a eu lieu dans la Belle Province — la révolution tranquille. On a complètement transformé le système d'éducation, mettant de côté l'ancien cours classique axé sur la langue et la littérature pour développer davantage les sciences et la technologie. C'est également à cette époque que le gouvernement de Jean Lesage a introduit l'assurance maladie dans la

⁷³ Le début et la fin du *baby boom* varie selon les auteurs. Dans cet ouvrage, nous utilisons les dates fournies par Statistique Canada telles que citées dans GALARNEAU, Diane, p. 5.

⁷⁴ Dans l'ouvrage du même titre publié en 1968, l'auteur Pierre Vallières compare la condition des Canadiens français du Québec à celle des Noirs américains.

province. Dans le domaine de l'économie, la plupart des industries étaient contrôlées par des compagnies américaines. Il fallait devenir «maîtres chez-nous»⁷⁵. Le ministre libéral, René Lévesque, a nationalisé l'industrie de l'électricité, permettant ainsi aux Québécois de commencer à prendre le contrôle de l'économie de leur province. Enfin, les artistes ont pris leur place sur les scènes du Québec, et même de la France. La Révolution tranquille a donc été une révolution économique, sociale, culturelle et politique qui a permis au Québec de quitter le XIX^e siècle pour intégrer l'ère moderne. Les «Canayens français» sont devenus les Québécois, peuple fier, nationaliste et indépendant de l'influence de l'Église catholique.⁷⁶

L'augmentation substantielle de la population durant cette période du *baby boom* a créé un essor économique au niveau mondial. Puisqu'il fallait plus de nourriture pour ces enfants, le coût des produits de la ferme a augmenté. De nouvelles industries ont vu le jour durant les années cinquante pour produire mille et une choses pour les jeunes *boomers*. Le chômage était donc presque inexistant.

La mécanisation de l'agriculture et l'avènement de nouveaux produits électroménagers a simplifié la vie de tout le monde, surtout celle des femmes. Durant les années cinquante, la mère restait souvent à la maison avec ses enfants. Cette génération de femmes, qui avait quitté le foyer durant la guerre pour intégrer le marché du travail, semblait

⁷⁵ C'était le slogan de Jean Lesage lors des élections de 1960 au Québec. Les principaux objectifs de Lesage étaient de voir le gouvernement québécois prendre le contrôle des institutions sociales telles les écoles et les hôpitaux et d'encourager le développement économique de la province.

Source: <http://www.republiquelibre.org/cousture/LESAGE.HTM>.

⁷⁶ COLLECTIF CLIO, p. 455-456.

maintenant heureuse de revenir au foyer et de reprendre son rôle traditionnel de ménagère et mère de famille. Son époux devenait le seul gagne-pain de la famille.

Le mode de vie des gens de cette période a subi une transformation. Dans les grandes villes, on a délaissé les appartements du centre-ville pour déménager en banlieue. L'amélioration des routes et des voitures a permis aux habitants des milieux ruraux d'accéder plus facilement aux grandes villes. Les parents des *baby boomers* allaient couramment faire leurs achats dans la grande ville plutôt que de soutenir les petites entreprises locales. Ceci a mené à la fermeture de plusieurs petits commerces et à un exode vers la grande ville.

La centralisation scolaire et l'amélioration des routes a permis aux enfants en milieu rural d'avoir accès à une meilleure éducation et à une plus grande variété de divertissements. Alors que de nombreux parents des *boomers* avaient cessé leurs études après la huitième année, leurs enfants ont poursuivi jusqu'à la douzième année. Et dans bien des cas, ils ont entrepris des études post-secondaires. Ils sont devenus la génération des *drive-in*, du *fast food* et de la musique rock.

S'il y avait eu une certaine stabilité dans la vie de leurs parents après la guerre, les *boomers*, eux, cherchaient à apporter de grands changements sociaux dans le monde. L'arrivée de nouvelles méthodes de contraception a mené à la fameuse période de *free love*, de la cohabitation et à une plus grande acceptation du divorce. De plus, Vatican II a complètement bouleversé l'Église catholique et son emprise sur des groupes entiers

comme les Franco-Catholiques de la Saskatchewan. Selon Herbert Moller, lorsque la proportion de jeunes gens est élevée, on peut s'attendre à de plus en plus de changements culturels et politiques.⁷⁷

Il est à noter que les modes n'avaient pas un impact immédiat dans les Prairies de l'Ouest canadien durant les années soixante. Six, douze ou dix-huit mois pouvaient s'écouler avant qu'une mode populaire à Paris soit connue dans les villages ruraux de la Saskatchewan. Ainsi, les grands changements qui sont survenus à cette époque n'ont peut-être pas eu le même effet sur les femmes francophones de la Saskatchewan que chez celles des grandes villes comme Toronto, Montréal et New York.

Quatre femmes fransaskoises de cette génération ont été interviewées entre le 19 juillet et le 19 août 2003. Thérèse Denis est née le 9 juin 1948 de parents canadiens-français. Elle était la cinquième à naître dans une famille de quinze enfants dont deux sont morts en enfance, l'un accidentellement et l'autre du cancer. Elle a mis au monde cinq filles. Alyce Hamon est née le 21 août 1956 de parents canadiens-français. Elle était la cinquième à naître dans une famille de huit enfants. Elle a eu deux enfants. Marie Paule King est née le 3 mai 1945 de parents canadiens-français. Elle était la troisième à naître dans une famille de neuf enfants dont deux sont morts en enfance. Elle a eu deux enfants. Nicole Knaus est née le 24 décembre 1956 de parents canadiens-français. Elle était la septième à naître dans une famille de douze enfants dont un est mort accidentellement en enfance. Elle a eu quatre enfants.

⁷⁷ Cité dans OWRAM, Doug, p. ix.

Responsabilités domestiques

Pour cette troisième génération de femmes, les tâches domestiques demeuraient principalement l'affaire des femmes. Dans certaines familles, les hommes et les garçons aidaient un peu avec la vaisselle l'hiver. Les femmes qui sont nées peu de temps après la guerre ont aidé leur mère à faire les travaux, sans avoir recours aux commodités qui seraient peu à peu introduites dans les foyers pendant les deux décennies suivantes. Celles qui sont nées une dizaine d'années après la guerre n'ont pas connu la vie sans électricité et tous les confort qui y étaient rattachés.

Dès l'âge de douze ou treize ans, Thérèse est devenue la principale cuisinière pour sa famille. Elle préparait les repas pour quinze personnes. Donc elle passait presque tout son temps dans la cuisine et elle aimait beaucoup ça. Les autres membres de la famille s'occupaient du ménage, de la cour et du jardin. Alyce se souvient qu'il fallait collaborer au ménage de la maison le samedi. Puisqu'elle n'aimait pas tellement ça, dès qu'elle pouvait aller faire des travaux dehors, tels que couper l'herbe, c'est ce qu'elle faisait. Étant la plus vieille des filles dans sa famille, Marie Paule devait souvent prêter main-forte après l'école et les fins de semaine. Elle collaborait au ménage, la vaisselle, les repas, le train. Nicole aidait avec le ménage, le jardin et le train. À compter de quinze ou seize ans, elle participait aussi aux moissons en conduisant un camion.

Lorsque Nicole a quitté sa famille pour poursuivre des études universitaires, elle a dû s'occuper de sa lessive, ses repas, son ménage, ses épiceries, etc. Lorsqu'elle a épousé un agriculteur, elle a continué à s'occuper de toutes ces tâches. Elle a également la charge de

la cour et du jardin. Elle n'avait pas à faire de train puisqu'ils n'élevaient pas d'animaux et elle n'a jamais participé aux tâches agricoles depuis son mariage. Elle a précisé, cependant, que son mari l'assiste dans la préparation des repas et la vaisselle autant que possible pendant l'hiver. Nicole a toujours fait son pain, depuis qu'elle est mariée. La mise en conserve est limitée aux tomates, confitures et gelées. Les légumes du jardin tels les pois et les haricots sont gelés. D'autres légumes dont les pommes de terre, les betteraves, les navets, les choux, etc. sont mangés frais et les surplus sont donnés.

Marie Paule a commencé à faire du pain lorsqu'elle avait environ douze ans et elle le fait encore. Ayant toujours aimé travailler dehors, elle sème et entretient un jardin chaque année et elle a toujours fait des mises en conserve quoique la quantité s'en soit réduite au fil des ans. Elle a épousé un homme qui a toujours travaillé à gages mais ils ont toujours vécu en milieu rural. Son mari collabore au lavage et à la vaisselle.

Alyce a vécu seule pendant plusieurs années avant de se marier, période pendant laquelle elle a beaucoup voyagé. La naissance de ses enfants lui a permis de redécouvrir l'importance des traditions culinaires:

...les recettes, bon c'est aussi que'qu'chose qui nous unit comme femme et qui s'passe de génération à génération... que j'me suis peut-être révoltée un peu au début mais là qu'j'ai ma fille, je reprends l'importance du pain, d'la nourriture.

Les mises en conserves comprennent les tomates et les cerises. D'ailleurs, la cueillette des cerises c'est une activité qui se fait en famille et qu'Alyce trouve très spéciale. Leur sirop est souvent offert comme cadeau aux gens. Alyce fait aussi un peu de train mais seulement quand son mari n'est pas là pour le faire. Ils ont une quarantaine de poules, une

dizaine de chats, deux chiens et quatre chevaux.

En plus d'entreprendre les tâches domestiques traditionnelles telles le ménage, le lavage, etc., Thérèse a continué à cuisiner lorsqu'elle s'est mariée, bien qu'elle avoue qu'elle ne réussissait pas toujours. Elle avait fait du pain chez ses parents mais ils achetaient aussi souvent du pain puisque la famille était grande. Elle avait aussi l'habitude de préparer les choses en grandes quantités et au début de son mariage, elle ne pensait pas toujours à réduire la quantité de ce qu'elle préparait. Elle racontait avoir préparé une quinzaine de pains d'un coup. Elle avait manqué de force pour le pétrir et le pain n'avait pas réussi:

J'voulais pas qu'Arthur voie ça. J'tais toute gênée hein. J'tais toute jeune. Ç'fait qu'c'était l'hiver. Ç'fait qu'j'ai été enterrer ça dans la neige. [rires] Qu'était très bien. Y'avait pas d'problème. Il l'a jamais su. Au printemps, par exemple, la neige a fondu mais mon pain a pas fondu. [rires]

Thérèse a également fait du beurre pendant quelques années, au début de son mariage, parce qu'ils avaient une vache qu'ils trayaient. Elle mettait des betteraves en conserves lorsqu'elle faisait un jardin. Depuis 1990, ils exploitent une ferme champêtre et ils ne sèment donc plus de jardin. D'ailleurs, lorsqu'ils ont lancé leur entreprise, Thérèse tenait une boulangerie dans sa maison. «J'm'avais acheté une machine à pain puis... Y'a des journées là où c'que cé j'faisais quatre-vingt-dix pains par jour. J'faisais des danish. J'faisais des tartes... Pis après ça, je l'livrais.» Avec l'entreprise est également venu l'achat de chèvres, moutons, lapins, poules. Thérèse a engagé quelqu'un pour s'en occuper parce qu'elle n'aime pas s'occuper des animaux.

Alyce est la seule parmi les quatre femmes à avoir un lave-vaisselle. Thérèse est la seule qui n'a pas toujours utilisé un lave-linge et un sèche-linge automatique. Pendant les cinq

ou six premières années de son mariage, elle utilisait une machine électrique avec essoreuse mais qui n'était pas automatique: «Ah, qu'j'haïssais ça. C'était ti mal planifié.» Alyce fait la lessive par nécessité: «Mais quand j'ai acheté les machines là, y fallait que ça soit la plus grosse possible parce que j'aime pas vraiment faire ça.»

Le ménage de la maison est une tâche dont les quatre femmes s'occupent. D'habitude, elles font le gros du travail elles-mêmes. Alyce a une femme de ménage qui vient prêter main-forte pendant une demi-journée par semaine.

Nicole a cousu des vêtements pour ses enfants lorsqu'ils étaient jeunes mais plusieurs vêtements étaient achetés prêts à porter. Elle fait de moins en moins de couture parce que les enfants préfèrent porter des vêtements provenant de compagnies spécifiques. Récemment, Nicole a cousu plusieurs costumes de danses. Il lui arrive de confectionner douze ou treize exemplaires d'un même costume pour le groupe de jeunes avec lequel danse sa fille cadette. Nicole a également tricoté des couvertures. À part les costumes de danse, la couture et le tricot se faisaient pour le plaisir et non pas par nécessité. Marie Paule faisait de la couture, du tricot et du crochet lorsqu'elle était jeune mariée. Maintenant, elle ne fait que repriser des vêtements. Thérèse a cousu des couches et des robes lorsque ses filles étaient très jeunes. À part un foulard qu'elle a crocheté, Alyce a toujours acheté les vêtements pour elle-même et ses enfants.

Un point commun entre les quatre femmes c'est qu'elles mettent toutes beaucoup d'heures à s'occuper de leur cour. Bien que ce soit une tâche qui doit être faite, elles ressentent un

certain plaisir à le faire. Alyce racontait:

J'aime la cuisine. J'adore cuisiner, recevoir les gens. Mais le ménage comme tel, j'aime pas ça. Mais, tu m'donnes le choix entre à l'intérieur et à l'extérieur, j'm'en vais dehors. [...] Pis le jardin, j'aime ça mais pas... pas plus que ça. J'aime mes fleurs, j'aime mes vivaces, les arbres, le gazon.

Tel n'a pas toujours été le cas, cependant, pour Thérèse. Quand tout était à faire pour établir la cour au début de son mariage, elle dit en avoir trop fait:

Et puis, j'pense que j'm'ai donné beaucoup à embellir ou ben faire plaisir à Arthur mais j'ai mis d'côté prendre soin des jeunes. Pas pour dire qu'j'les négligeais mais j'aurais pu prendre plus de temps mais... J'avais trop d'énergie. Fallait qu'j'la brûle pis juste m'assir à regarder les choses qu'étaient pas belles, ça m'énervait alors j'ai mis un peu les enfants d'côté. Mea culpa...

Les tâches domestiques sont devenues de plus en plus simples pour les femmes de cette génération. Appareils électriques, micro-ondes et machines automatiques se retrouvent maintenant dans tous les foyers. L'élevage d'animaux se fait dans moins de fermes et dans les grandes entreprises d'élevage, ces travaux-là également sont mécanisés. Les familles qui n'élèvent que quelques animaux et qui ensemencent un jardin le font pour le plaisir et non par nécessité. De plus, les femmes n'ont aucune raison de coudre à moins d'aimer faire ce travail car c'est souvent plus dispendieux de confectionner des vêtements que d'acheter des prêts-à-porter.

Responsabilités économiques

Avec cette génération, les biens ne sont plus systématiquement inscrits uniquement au nom des hommes. D'ailleurs, au niveau légal, il est avantageux d'inscrire les biens au nom des deux conjoints, car si l'un ou l'autre décède, ils épargnent ainsi des taxes. D'habitude,

la gestion financière est partagée et parfois, ce sont les femmes qui gèrent. Plusieurs femmes de cette génération ont un emploi rémunéré à l'extérieur du foyer ou au sein de l'entreprise familiale. Ce revenu supplémentaire leur permet de faire de nombreuses sorties et des voyages, en plus de subventionner les activités de loisir de leurs enfants.

Chez Marie Paule, la maison est inscrite sous les deux noms mais les voitures ont toujours été inscrites au nom de son mari. Marie Paule a un emploi salarié depuis presque vingt ans. «[Q]uand j'suis r'tournée au travail après que les enfants étaient tous les deux à l'école, c'tait par nécessité.» Maintenant que leurs enfants sont partis, ils pourraient s'arranger avec un seul salaire, mais Marie Paule préfère travailler tant qu'elle le pourra. Étant donné que c'est Marie Paule qui a toujours géré leurs finances, elle a toujours été impliquée dans toute décision d'achat:

C'est pas mal moi qui vois à ce que les *bills* soient payés pis, uh, ou si on a les moyens d'acheter ci ou ça... Mon mari est pas ben intéressé là-dedans. Il travaille pis il me donne son chèque. [...] Lui, y'a vraiment pas d'idée si y'a d'argent à banque ou pas. Y'a toujours été comme ça. Sa mère avait soin de son argent avant qu'il se marisse pis après ça c'est moi qu'y'a repris.

Tout est inscrit au nom des deux conjoints chez Nicole. Depuis 1997, leur ferme est incorporée et ils sont co-proprétaires de tout ce qui appartient à la compagnie. Nicole a travaillé à temps plein, comme infirmière, pendant deux ans après leur mariage. Elle a quitté son emploi pendant un an après la naissance de son premier enfant et, ensuite, c'était un retour à temps partiel c'est-à-dire neuf heures par semaine. Au moment de l'entrevue, elle venait d'entreprendre un deuxième emploi à temps partiel. Selon Nicole, son revenu n'est pas nécessaire mais très apprécié pour aider à défrayer le coût des

épiceries, des vêtements, des loisirs, etc. Nicole est toujours au courant des achats prévus. L'incorporation a simplifié la tenue de livres et c'est elle qui s'en occupe maintenant. Elle doit donc être au courant des affaires pour pouvoir s'occuper des transactions bancaires nécessaires.

Chez Alyce, tout est inscrit aux noms des deux conjoints. Il n'a jamais été question que ce soit autrement. Ils décident toujours ensemble des achats qu'ils veulent faire mais ils n'ont jamais à faire de concessions car, ils sont très à l'aise financièrement. Alyce n'a pas beaucoup travaillé à gages depuis la naissance de ses enfants. Elle est fière de se dédier à être une maman à temps plein et à développer sa petite ferme. Avant les enfants, elle a goûté à différentes choses telles que l'enseignement du français aux adultes, un contrat pour les Jeux du Canada, un emploi à Radio-Canada et agente d'immeubles. Maintenant, elle s'implique autant que possible dans les activités scolaires de ses enfants.

Au début du mariage à Thérèse, la propriété était inscrite au nom de son mari. Éventuellement, tout a été inscrit au nom des deux sauf leur entreprise qui est uniquement au nom de Thérèse en ce moment. Thérèse a très peu travaillé à gages après son mariage. D'ailleurs, elle n'aimait pas du tout son emploi. Cependant, la ferme lui payait un salaire. Thérèse ne se mêlait pas tellement aux décisions reliées à l'achat de machines agricoles parce que son mari travaillait en partenariat avec ses frères et son père. Elle se souvient d'avoir discuté chaudement pour plaider la nécessité d'acheter des meubles pour la maison. Elle devenait frustrée du fait qu'il fallait toujours acheter de nouvelles machines pour éviter de payer des taxes alors qu'elle voulait des choses pour la maison. Avec

l'entreprise, elle est très impliquée. Elle racontait qu'elle avait tout récemment marchandé et acheté une camionnette pour l'entreprise lorsque la transmission de la vieille camionnette avait fait défaut.

Chez cette génération, la gestion est partagée par le couple. Bon nombre de femmes ont un emploi rémunéré à l'extérieur du foyer. De plus, pour la première fois dans l'histoire des femmes rurales de la Saskatchewan, il arrive que ce sont les femmes qui choisissent de marchander et d'acheter des objets d'une certaine valeur.

Activités sociales et communautaires

Ayant moins de tâches domestiques à faire et ayant des appareils automatiques facilitant ces tâches, les femmes de cette génération ont eu plus de temps à consacrer aux adhésions et aux loisirs. La plupart des femmes ont tenté l'expérience des réunions en siégeant à un comité quelconque. Cependant, elles ont davantage investi temps et énergie à appuyer leurs enfants dans leurs activités de loisirs.

Nicole a été présidente d'un conseil paroissial pendant environ deux ans. Le conseil régissait les finances de l'Église. Les autres sorties étaient presque toujours reliées aux activités culturelles ou sportives des enfants, à l'exception des films qu'ils aimaient aller voir à Humboldt ou à Saskatoon.

Thérèse a siégé au bureau de direction du club culturel de sa région, mais elle n'aimait pas ça. Elle est bien contente d'aider avec les activités, mais elle n'aime pas participer aux

réunions:

J'haïs les réunions. J'sais qu'y a une raison pour des réunions mais j'pas une personne pour ça. [...] Y'a du monde que j'aime travailler avec mais quand qu't'es dans un comité, tu ne choisis pas le monde qu't'es avec. Pis y'en a toujours un qu'y est plus lourd que l'autre. [...] La politique là... ça m'énerve. C'est toute la *bullshit anyway*. Pas besoin d'ça.

Questionnée sur les sorties sociales, Thérèse a expliqué qu'elle sort surtout avec son mari ou ses filles. Les sorties sont plus fréquentes maintenant que la famille est élevée.

Au fil des ans, Alyce s'est impliquée dans des associations francophones, surtout pendant les années passées à Saskatoon. Depuis qu'elle a des enfants, elle s'est impliquée avec la garderie et la pré-maternelle. Les sorties sociales, avec et sans les enfants, sont fréquentes. Son mari étant artiste professionnel, ils font partie d'un cercle d'artistes associés à la Galerie Susan Whitney à Regina. Ils font aussi deux ou trois grands voyages par année, avec ou sans les enfants. Alyce a tout un réseau de gens à qui elle peut faire appel, au besoin, pour garder les enfants. Il s'agit surtout de la parenté.

Marie Paule ne s'est pas beaucoup impliquée dans les associations communautaires quoiqu'elle ait travaillé pour l'Association culturelle de Bellevue: «J'suis pas vraiment intéressée dans ces choses-là. [...] Ça m'intéresse vraiment pas alors j'me tiens loin de ça.» Les sorties sociales ne sont pas fréquentes mais Marie Paule essaie d'aller aux banquets, aux noces, aux soirées de théâtre surtout lorsque quelqu'un de la famille est impliqué dans l'événement.

Nicole dit ne jamais avoir ressenti le besoin d'avoir un gros cercle d'amies ou de se

confier à l'une ou l'autre: «Jusqu'à c'point-ci j'dirais que j'ai traversé rien d'extrêmement difficile alors...» Sans vouloir évoquer des situations précises, Marie Paule a dit avoir vécu des moments difficiles qu'elle a pu confier à de bonnes amies. Thérèse est redevable à deux femmes qui l'ont fait grandir dans sa spiritualité. Toutefois, c'est vers son époux qu'elle se tourne lorsqu'elle traverse des moments difficiles. Alyce dit aussi avoir de très bonnes amies mais son meilleur ami, et la personne à qui elle va d'abord se confier, c'est son époux. Viennent ensuite sa famille, ses soeurs, sa mère, bref, les gens qu'elle connaît depuis toujours et avec qui la confiance est établie.

En général, les sorties sont beaucoup plus fréquentes chez cette génération qu'auparavant. Très souvent, ce sont des sorties de plaisir pour toute la famille ou pour assister aux activités de loisirs des enfants. Bien que les femmes interviewées aient siégé à des comités, c'était plus par obligation que par passion. Elles préfèrent aider à organiser des activités communautaires plutôt que de participer à l'aspect politique des associations.

Scolarité

Nous sommes à l'époque de la centralisation scolaire. Seulement les femmes qui sont nées avant 1954 ont fréquenté les écoles de campagnes pendant une partie de leur scolarité. D'autre part, dans certaines communautés, celles qui sont nées à partir de 1962 ont pu bénéficier des écoles désignées. Jusqu'en 1964, les enfants étaient tenus de fréquenter l'école jusqu'à l'âge de quinze ans. En 1964, l'âge obligatoire était de sept à dix-sept ans. En 1978, un dernier changement a porté l'âge obligatoire de sept à seize ans. De nombreuses femmes de cette génération ont poursuivi des études post-secondaires,

même si elles n'étaient pas tellement passionnées par les études, afin de pouvoir se placer sur le marché du travail.

À dix-huit ans, Thérèse a complété sa douzième année. Toutes ses études étaient en anglais sauf pour une heure de français par jour. Elle a ensuite suivi un cours du soir en sténo à Saskatoon parce que «c'était à l'étape où ç'que fallait que t'aies une carrière». Elle dit qu'elle ne retournerait pas à l'école pour rien au monde. Thérèse est fière d'avoir transmis la langue française à ses cinq filles. Pour elle, l'important c'est de vivre sa langue et sa culture: «C'est pas quelque chose qui est sur une tablette. Faut le vivre. [...] J'veux pas dire que j'vais aller m'vanter que mes enfants parlent français! C'est pas ça que j'veux dire. C'est pas ça la fierté pour moi. C'est de voir que c'est vécu.»

Alyce a complété sa douzième année quelques semaines avant d'avoir dix-huit ans. Elle aussi, ses études étaient en anglais, sauf pour une heure de français par jour. D'ailleurs, elle trouve que c'était ridicule que ce soit en anglais:

Alors toute l'éducation se faisait en anglais... sauf évidemment cette heure et la religion, une demi-heure de religion par jour. C'était ridicule, évidemment, parce qu'on était toutes des p'tits francophones pis on connaissait les soeurs qui étaient premières enseignantes et les gens, toutes les personnes qui enseignaient à l'école étaient des francophones, mais... on s'fait instruire en anglais parce que c'était la norme pis on avait pas contrôle évidemment de nos écoles à c'moment-là. Fait qu'j'ai suivi vraiment toutes mes études en anglais sauf pour cette heure de français et hum... à l'école secondaire, j'avais l'choix à c'moment-là d'aller au Collège Mathieu qui venait d'ouvrir les portes aux filles mais ça m'intéressait pas. Fait que j'ai continué mon école secondaire en anglais également.

À l'exception d'une année d'études en français au Collège universitaire de Saint-Boniface, ses études post-secondaires ont également été effectuées en anglais. Elle a obtenu son

Baccalauréat en Éducation après avoir fait une année d'études au Collège universitaire de Saint-Boniface, une année à l'Université du Manitoba et trois années à l'Université de la Saskatchewan. Elle était la première dans sa famille à fréquenter l'université, et c'est l'étape de son éducation qu'elle a le plus appréciée. Elle espère que ses enfants auront l'ambition de faire des études post-secondaires. Alyce a toujours parlé français au foyer. Elle dit avoir développé une vraie passion pour la langue lorsqu'elle était à l'université puis qu'elle s'est impliquée avec les mouvements féministes:

La langue française pour moi, c'est une passion. Et c'est quelque chose qui m'identifie comme femme, mais aussi comme féministe parce que ça vient de loin. Pis quand tu penses à ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, déjà la difficulté que ces femmes ont eue, c't'un miracle qu'on parle encore français aujourd'hui. Et j'voulais donner ça à mes enfants. Et je pense que j'réussis assez bien.

Lorsqu'elle et son mari ont choisi l'emplacement pour leur ferme, il fallait absolument qu'il s'agisse d'un endroit qui leur donnerait accès à une école francophone pour leurs enfants. Alyce avait pensé poursuivre des études au niveau de la maîtrise mais maintenant, elle pense plutôt miser ses efforts à maîtriser une troisième langue soit l'espagnol.

Marie Paule a étudié jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Elle a complété sa dixième année. Elle avait une heure de français par jour. Elle a obtenu sa onzième année de français. Elle a également étudié le domaine d'économie domestique à l'Institut de Notre-Dame de la Providence pendant un an. De plus, elle a suivi un cours d'été de six semaines afin de pouvoir travailler comme aide-enseignante. Par la suite, Marie Paule n'a jamais voulu faire d'autres études parce qu'elle avait eu beaucoup de difficultés à l'école. Elle voulait, cependant, que ses enfants obtiennent au moins leur douzième année et davantage si

possible parce que «ça prend ça maintenant». Son mari étant anglophone, ils parlaient les deux langues au foyer. Elle est heureuse que ses enfants aient pu étudier en français et qu'ils puissent s'exprimer en français.

À dix-sept ans, Nicole a obtenu son diplôme de douzième année. De la première à la neuvième année, ses études étaient en anglais avec une heure de français par jour. Elle a ensuite fait trois années en français au Collège Mathieu. Elle a poursuivi en anglais à l'Université du Manitoba pendant quatre ans pour devenir infirmière. Elle a songé à la maîtrise mais maintenant, elle ne s'intéresse plus à poursuivre ses études. Elle expliquait qu'elle n'aimait pas tellement les études:

[L]a raison que j'ai pris les quatre années plutôt que les deux pour devenir infirmière, c'est pas que j'aimais tant aller à l'école, c'est juste que j'avais dans mon but d'être infirmière de santé publique et puis même à c'temps-là, il fallait avoir un degré plutôt que juste un diplôme [...]

Nicole a épousé un anglophone et ils habitent dans une région où ils n'ont pas accès à l'éducation en français. Ses enfants n'ont donc pas appris la langue française. Elle n'aurait pas voulu faire parcourir de longues distances à ses enfants ni les mettre en pensionnat afin de leur donner l'éducation en français. Si le français avait été offert dans la région, elle en aurait profité. Pour Nicole, l'important c'est que ses enfants atteignent leur potentiel voire l'excellence. La langue d'instruction c'est secondaire.

Comme leurs mères, les femmes de cette génération ont étudié principalement en anglais. Bien qu'aucune des femmes interviewées n'ait été passionnée par les études, celles qui sont nées dans la deuxième moitié de cette génération ont choisi de faire davantage d'études post-secondaires voire universitaires. D'ailleurs se sont ces études-là qu'elles

considèrent les plus importantes car elles leur ont permis d'obtenir un emploi dans un domaine qui les intéressait.

Fréquentations et mariage

L'influence que l'Église catholique a exercé chez les femmes francophones de la Saskatchewan de cette génération a été moins puissante que chez les générations précédentes. Bien que certaines femmes aient choisi d'épouser un homme francophone et catholique de leur région, plusieurs autres sont parties à l'aventure et ont osé se laisser séduire par un homme anglophone ou non catholique ou encore, non pratiquant. La saison agricole a influencé la date de mariage des femmes qui ont épousé un agriculteur mais les autres choisissaient n'importe quelle date qui leur convenait. Certaines femmes ont cohabité avant de se marier et elles ne se sont pas toutes mariées dans l'Église.

Lorsque Nicole a rencontré son futur mari, c'était une rencontre arrangée. Le frère de son futur mari et son épouse, qui était infirmière et copine de Nicole les ont invités à venir passer la fin de semaine chez eux, la même fin de semaine. Ce fut le coup de foudre. Après sept mois de fréquentations, durant lesquelles Dale se rendait de Lanigan à Gravelbourg pour passer les fins de semaine avec Nicole qui habitait la ferme de ses parents, ils se sont fiancés. Le mariage a été célébré dix mois après les fiançailles, au mois de juillet, entre les semailles et les moissons. Nicole avait vingt-quatre ans. Son mariage a été célébré en soirée comme c'était devenu la coutume dans sa région. Après la soirée, vers les cinq heures du matin, ils sont partis pour Maple Creek. Ils ont passé quelques jours dans la région de Cypress Hills puis c'était un retour à Gravelbourg pour la

fin de semaine avant de repartir pour rentrer chez eux à Lanigan.

Ayant épousé un anglophone, Nicole ne voit aucun inconvénient aux mariages entre anglophone et francophone. Elle ne s'objecte pas non plus aux mariages entre personnes de religions ou de races différentes mais elle est de l'avis que:

[C]'est encore plus important d'avoir discuté avant... pas nécessairement avant le mariage mais avant d'avoir les enfants... pour décider quelle route la famille va prendre en terme de quelle religion est-ce que les enfants vont suivre, qui va s'occuper de leur instruction religieuse, etc. Juste pour éviter d'avoir des arguments dans l'avenir.

Nicole a un frère et une soeur qui ont divorcé mais cela n'a pas eu d'impact sur elle personnellement. Elle soupçonne que certains couples ne se donnent pas suffisamment de temps pour résoudre leurs problèmes avant d'opter pour la séparation ou le divorce mais, «par contre, si vraiment y'a pas d'accord, j'trouve que c'est mieux d'avoir un divorce que d'essayer de continuer que'chose qui fonctionne pas».

Marie Paule et son mari avaient fréquenté l'école ensemble, mais ce n'est qu'environ sept années après avoir quitté l'école qu'ils se sont rencontrés à nouveau à une danse, et, qu'ils ont commencé à se fréquenter. Un an plus tard, lorsqu'elle avait vingt-six ans, ils se sont mariés même si la mère de Marie Paule s'y opposait un peu parce que Stuart «n'était pas catholique pis y buvait». Le mariage a été célébré dans l'Église catholique, au mois de mai, le mois préféré de Marie Paule et le mois qu'elle est née. La célébration a eu lieu en après-midi et a été suivie d'un souper. Ils ont passé la fin de semaine au lac puis, c'était le retour au travail. Quelques années après le mariage, son mari s'est converti au catholicisme.

Quand Marie Paule a décidé de se marier avec un anglophone qui n'était pas catholique, «le curé a dit que ça durait pas deux ans mais ça marche encore [rires].» Marie Paule ne pense pas qu'elle aurait pu marier quelqu'un d'une autre race c'est-à-dire avec une différente couleur de la peau. «C'est tellement différent les différentes races mais on en voit de plus en plus maintenant. À ce temps-là, de mon mariage, on voyait pas de ça par ici. Maintenant, on en voit ben plus ça fait que je l'sais pas. J'ai un peu peur de ça, mais...» Il est à noter que dans le contexte de cette étude, on parlait de mariage mixte s'il s'agissait d'un mariage entre personnes de différentes langues et/ou religions et d'un mariage interracial si les époux n'avaient pas la même couleur de peau. Marie Paule trouve très triste le fait qu'il y ait maintenant un taux élevé de séparations et de divorces. Elle est de l'opinion que les gens ne font pas suffisamment d'efforts avant d'opter pour la séparation ou le divorce. Il y a eu un divorce dans la famille de son mari et elle dit que cela a été difficile pour toute la famille.

Thérèse était de la même paroisse que son mari. Elle n'avait que quinze ans la première fois qu'ils sont allés à une danse ensemble:

Y'est venu chez nous. Y'avait une danse à Vonda pis y'est venu chez nous. Pis y'a d'mandé à mon père s'y pouvait sortir une de ses filles. *Didn't matter which one.* [rires] Mon autre soeur était sortie. Était pas là ç'fait qu'c'est moi qu'y a sorti avec lui.

Ce dont Thérèse se souvient le plus de leurs fréquentations c'est qu'ils allaient à des réunions pour les jeunes libéraux ou encore, des réunions de l'ACFC. Lorsque Thérèse avait vingt ans, ils se sont fiancés et, deux mois plus tard, ils se sont mariés. C'était un vendredi, le premier novembre, jour de la Toussaint. «Pis c'tait faite exprès ça parce qu'on voulait pas aller à messe le lendemain.» Le mariage a été célébré l'après-midi, plus tard

que prévu parce qu'Arthur est arrivé en retard. Un souper a suivi mais ils n'ont pas eu de danse parce qu'Arthur ne savait pas danser. Vers vingt et une heures, ils sont partis pour Humboldt. Ils ont fait une petite lune de miel: «[M]on gars y'avait cent piastres dans l'poches. [...] Ç'fait qu'on a faite Hudson's Bay, Nipawin... on a faite pas mal le nord. On prenait des p'tits chalets. Pas réservé ou rien mais on arrivait comme un cheveu su'l soupe.»

Sur la question des mariages mixtes, Thérèse a répondu:

[C]'t'un vécu d'aujourd'hui. Ça s'passe tout partout. Hum... des mariages entre franç... des jeunes qui sont francophones pis le couple... le conjoint est anglophone, c'est déjà différent. Mais quand qu'ça devient qu'c'est aussi un mariage mixte en fait de religion, il faut avoir un respect pis y faut que... faut qu'quelqu'un soit fort. J'dis pas qu'y faut qu'ça soit la femme mais faut quelqu'un soit fort. Pis faut qu'y s'entendent. Parce que ces choses-là... j'me, j'me mets dans leurs bottes pis moi je suis... j'étais... j'venais d'une famille très protégée. J'tais pas mélangée avec du monde. Si j'aurais été dans un mariage mixte, j'aurais voulu être catholique à cause de mes parents mais si mon partenaire aurait pas voulu participer, ça aurait fait une friction. J'aurais pas aimé ça. Ç'aurait fait d'la friction j'suis certaine. Pis après ça t'as les enfants qui veulent... pourquoi qu'papa vient pas? Da, da, da... Y'a toutes sortes de choses qui surviennent.

Thérèse a expliqué qu'une de ses filles a épousé un homme qui ne pratiquait pas de religion et dont les parents étaient divorcés mais qui a témoigné qu'il respecterait sa femme dans sa foi. Il va à la messe avec elle. Une autre de ses filles a épousé un divorcé qui était luthérien et qui s'est converti au catholicisme après leur mariage. Encore une autre fille a épousé un Chilien non pratiquant. Cette fille est maîtresse du chœur de chant à son Église et Thérèse pense que si elle réussit à sauver sa foi, c'est cette expérience-là qui va lui avoir permis de le faire. Thérèse espère que ses filles n'abandonneront jamais l'Église catholique mais, si cela arrive un jour, elle souhaite qu'elles tenteront de

remplacer leur religion par une autre croyance. Pour ce qui est de séparations et de divorces, selon Thérèse, dans bien des cas, ce n'est pas la réponse. En reconnaissant qu'il y a des exceptions et sans vouloir juger qui que ce soit, elle prétend que c'est le résultat d'une société changeante où les gens choisissent souvent la porte de sortie la plus facile à franchir. Elle éprouve beaucoup de peine à voir les gens se séparer ou divorcer.

Alyce était amie avec Joe depuis longtemps. Ils s'étaient rencontrés lorsqu'ils habitaient tous les deux à Regina. C'est à Saskatoon qu'ils ont repris contact, après que Joe s'est séparé de sa première femme. Environ deux ans plus tard, ils ont décidé de cohabiter. Après la naissance de leurs deux enfants et, après s'être construit une maison, ils ont voulu se marier pour que les familles puissent se rencontrer. Alyce avait alors quarante-quatre ans. Au départ, la mère d'Alyce n'acceptait pas que sa fille cohabite, qu'elle ne se marie pas dans l'Église catholique et qu'elle épouse un homme qui a quatorze ans de plus qu'elle. Un officier de paix les a mariés dehors, près de leur maison, un dimanche après-midi. La cérémonie a duré environ vingt minutes. Alyce avait demandé à sa mère de participer à la cérémonie en choisissant et en lisant quelques lectures. Ils ont ensuite servi à souper à une centaine d'invités dans l'atelier de Joe qui venait d'être construit. D'autres invités sont venus pour la soirée et un orchestre a joué jusqu'à minuit et demi. Vers vingt-trois heures, ils ont fait un grand feu et ils ont servi un goûter vers minuit. La foule s'est dispersée vers les deux heures et demie. Ils ont choisi le mois d'août pour se marier parce que c'est à ce moment-là que leur ferme est en pleine croissance et ils voulaient aussi que leurs invités puissent installer leur tente pour la nuit. Le surlendemain de leur mariage, Joe et Alyce sont partis pour Guadalajara afin d'y passer une semaine en voyage de

noces. Alyce et Joe avaient demandé aux gens de ne pas leur offrir de cadeaux de noces. Eux, en faisant une fête, voulaient offrir un cadeau à leurs familles qui les avaient toujours appuyés.

Au fil des ans, Alyce en est arrivée à comprendre que pour être complètement heureuse, il faudrait que son partenaire soit francophone. Cependant, elle croit que les gens doivent faire ce qui les rendra heureux quand il est question de langue, de religion et de race:

[C]atholique, anglophone j'm'en foute. Si t'es heureux là pis t'es bien là-dedans, fais-le. Pis t'sais, moi j'ai des amis qui sont gais, j'ai des amies qui sont lesbiennes... j'm'en fous. Si t'es heureuse là-dedans, c'est tout c'qui compte. C'pas à moi de te juger.

Elle est aussi de l'avis que si les gens ne sont pas heureux, ils devraient se séparer mais seulement après avoir fait bien des efforts pour s'entendre.

L'Église catholique et la saison agricole n'ont pas joué un rôle prépondérant dans le choix de la date de mariage des femmes de cette troisième génération. Chez les quatre femmes interviewées, une seule a suivi la tradition d'épouser un francophone qui était catholique pratiquant. Mariages mixtes, cohabitation, cérémonies à l'extérieur de l'Église sont devenus des choix pour de plus en plus de femmes francophones de la province.

Religion

Les femmes de cette génération ont été élevées pendant une période de temps où l'Église catholique a vécu de grands changements avec l'avènement de Vatican II entre 1962 et 1965. Celles qui sont nées dans la première moitié de cette génération étaient adolescentes à l'époque du concile oecuménique. Elles avaient donc vécu la dominance

de l'Église et ses règlements sévères au sujet de la vie. De leur plus tendre enfance, ses femmes avaient appris à obéir à leur curé. Voilà maintenant que le curé perdait de son influence à cause de Vatican II. De plus, de nombreux prêtres et religieuses quittaient la vie religieuse pour se marier et avoir des enfants.

Les plus jeunes femmes de cette génération n'ont pas connu cette intrusion du clergé dans la vie des gens. La religion pour ces dernières était plutôt une question de routine, c'est-à-dire une visite hebdomadaire à l'Église pour assister à la messe dominicale. Si les plus vieilles de la génération ont eu à faire face à l'écart entre les leçons apprises comme jeunes femmes et la nouvelle liberté dans l'Église, tel n'a pas été le cas pour celles nées dix ans plus tard. Ces dernières ne se feront pas de remords lorsqu'elles choisiront d'aller à l'encontre de certaines lois de l'Église.

La religion a toujours joué un rôle dans la vie de Thérèse mais le rôle a évolué au fil des ans. Au début de son mariage, l'Église lui fournissait un encadrement dont elle avait besoin parce que «j'tais innocente, j'tais naïve. [...] Moi, j'avais une foi que ma mère m'avait donnée. Mon père aussi mais ma mère surtout. Mais c'était une religion sans question.» Selon Thérèse, la génération de ses parents ressentaient le besoin de se tourner vers l'Église, de se laisser encadrer par elle parce qu'ils n'étaient pas tellement éduqués et ils avaient besoin de quelque chose. Elle ne pense pas que cette soumission à l'Église était toujours bien: «D'avoir besoin d'leur dire qu'y aient besoin des enfants à toutes les années, moi j'pas d'accord avec ça.» L'avènement de Vatican II, de la pilule et de la libération de la femme ont chambardé la société, selon Thérèse. Le manque d'éducation

des gens et leur attitude de ne pas questionner ont créé un état de crise. Thérèse allait à l'école quand la pilule est entrée en jeu:

Et puis ma mère, qui avait pas de connaissances de rien, était pas d'accord. [...] À disait que c'était mal pis à... mais à savait pas pourquoi! À l'avait eu treize jeunes. À savait ben qu'trop que c'tait pas facile! Elle aurait ben mieux avoir d'autres réponses mais la chose est c'est que elle avait pas assez d'éducation. Puis aujourd'hui, on a l'éducation. On sait comment qu'on est capable de l'faire naturellement le contrôle des naissances.

Thérèse ne croit pas que la libération de la femme c'est une mauvaise chose mais elle a précisé:

Que cé qu'y est mal c'est de se... de se laisser aller au point que on prend la pilule, on fait toutes sortes de choses. C'est pas la libération ça. La libération c'est où ç'qu'on est capable de se tiendre debout pis faire des bonnes décisions qui sont en ligne avec notre Créateur.

La religion de Thérèse est devenue un cheminement spirituel, une richesse. Elle croit qu'on devient meilleur aux yeux de Dieu quand on se donne aux autres. Elle croit également qu'il faut continuer de prier:

Pis la prière c'est pas juste à genoux, c'est ta vie, c'est ton quotidien. C'est qu'est-ce que tu... comment que tu parles de ton voisin... comment que tu es là pour y'aider. T'sais la vie d'un Samaritain au lieu d'un Pharisien t'sais. Pis on est tellement pharisien tellement des fois.

Autrefois, selon Alyce, l'Église essayait de contrôler beaucoup trop les gens et c'est la raison pour laquelle plusieurs gens ont cessé d'être pratiquants dont son grand-père paternel et son père. Alyce était anti-religion à un moment donné mais lorsqu'elle a eu ses enfants, elle a commencé à se questionner un peu à ce sujet. Elle va rarement à l'Église mais elle croit «beaucoup dans les spiritualités».

J'crois dans un esprit, une déesse, un dieu, certainement un pouvoir, grand manitou, appelle-le c'que tu veux. [...] J'veux donner ça à mes enfants. C't'important. On fait une prière chaque soir, une prière que j'ai appris d'ma mère... que ma mère me disait. Ça c't'important.»

Quand elle était jeune femme, Alyce s'est révoltée contre cette religion catholique où la femme avait un rôle limité et où l'homme était le grand supérieur. Elle explique dans le passage suivant pourquoi et comment elle espère cheminer avec ses enfants:

J'veux pas que Solenne se révolte comme j'ai fait. Moi, ça prit longtemps t'sais de dire c'est d'la merde, c'est ridicule, on est égal, y faut l'être. [...] J'veux pas donner ça à mes enfants. [...] J'veux leur donner de l'espoir parce que pour moi, la religion c'est ça qu'est. C'est d'l'espoir qu'y a quelque chose autre que toi et pis que tu fais partie d'une plus grande entité qui est l'esprit total qui nous unit tous comme humains. Fait qu'ça j'veux développer. Je le développe à ma façon avec mes enfants. Mais une religion organisée, j'peux pas honnêtement leur donner ça... j'veux pas non plus.

La religion est bien importante pour Marie Paule. Bien que l'influence de l'Église ait peut-être été exagérée dans le passé, elle est convaincue que les gens ont besoin d'un certain niveau d'influence dans leur vie.

[J]'veux aller, faut encore que j'aïlle à messe le dimanche. J'crois encore que, comme dans l'temps que c'est nécessaire. C'est ben important pis c'tait important pour mes enfants.

Elle pense que la foi catholique l'aide à traverser les moments difficiles. Elle racontait que sa foi, le Bon Dieu, l'a aidée à accepter la mort... de sa mère, entre autres.

Nicole pratique sa religion mais elle ose questionner certains enseignements de l'Église. Elle n'accepte pas que la religion ou le prêtre lui dicte toute sa vie. Elle a voulu enseigner à ses enfants à être de bons êtres humains qui peuvent penser pour eux-mêmes. Ayant épousé un catholique, elle n'a jamais hésité de poursuivre le rituel d'aller à la messe le dimanche mais elle ne pense pas que c'est le fait d'aller à la messe qui rend une personne bonne.

Y'a beaucoup de gens qui sont à messe chaque dimanche pis durant la semaine, y passent leur semaine à tricher tout le monde qui peuvent. Alors, j'dirais pas qu'c'est à cause d'aller à la messe. J'trouve que c'est important d'avoir quelque chose dans la vie... de spirituel.

Elle souhaite avoir établi une fondation que ses enfants voudront bien transmettre à la prochaine génération.

Toutes les femmes de cette génération ont évoqué l'importance de la spiritualité dans leur vie. Elles n'ont pas toutes fait le même cheminement mais elles sont de l'avis que tout le monde a besoin de croire à une spiritualité quelconque pour faire face à certaines difficultés de la vie. Pour les unes, le rituel de la messe est encore très important tandis que pour les autres la religion organisée n'a aucun sens dans leur vie.

Maternité et santé

Même si plusieurs femmes de cette génération souhaitaient avoir des enfants après, ou avant, leur mariage, elles n'avaient pas l'intention d'en avoir une dizaine ou plus comme leur mère. La plupart ont pris les moyens nécessaires pour empêcher les grossesses, le moment venu. Alors que pour les plus vieilles de cette génération, c'était rare que l'homme soit présent dans la salle d'accouchement, c'est devenue chose courante pour les plus jeunes ou pour celles qui ont attendu d'être plus âgées avant d'avoir leurs enfants. Le recours aux sages-femmes n'était pas légal à cette époque en Saskatchewan et les femmes accouchaient à l'hôpital.

L'arrivée de nouveaux antibiotiques et des vaccins pendant les années cinquante a réduit le niveau de maladie et de mortalité infantiles.

Nicole et son mari avaient suivi un cours de préparation au mariage. Il s'agissait d'un cours d'une fin de semaine à Lumsden et c'est à ce moment-là qu'ils avaient discuté, entre autres, du nombre d'enfants qu'ils souhaitaient avoir. Ils s'étaient dit qu'ils aimeraient en avoir quatre et leur rêve s'est réalisé. De plus, ils trouvent qu'ils ont de la chance d'avoir deux garçons et deux filles. L'accouchement à domicile n'était pas souhaité par Nicole: «J'avais pas l'intention d'avoir mes enfants à domicile, sur une ferme, à vingt-cinq milles de l'hôpital.» D'ailleurs, Nicole ne croit pas qu'il y ait eu de sage-femme dans la région lorsqu'elle était enceinte de ses enfants. Elle passait quatre ou cinq jours à l'hôpital après un accouchement. Sur la question de services médicaux, Nicole est de l'avis que les soins dans sa région de la province se sont améliorés pendant les deux dernières décennies. De plus en plus de médecins spécialistes se déplacent de Saskatoon à Humboldt, une ou deux fois par mois, pour voir les patients sur place. Il y a aussi des médecins de Humboldt qui opèrent des cliniques dans les petits villages environnants: «Deux après-midi par semaine, le médecin est à Leroy pour voir des patients.»

Avant de se marier, Thérèse et son mari avaient décidé qu'ils auraient huit enfants. Après l'arrivée de leur troisième fille, elle trouvait difficile sa charge de travail. Une quatrième fille est tout de même née. Lors de la cinquième grossesse, Thérèse n'était pas contente. Ce fut la dernière: «C'était assez. Parce que j'pense que j'aurais perdu la boule.» Thérèse dit ne pas avoir eu le choix du domicile ou de l'hôpital pour les accouchements. Cependant, elle et son mari ont choisi de se rendre à l'hôpital du village de Cudworth plutôt que la ville de Saskatoon parce que son mari voulait être avec elle tout au long des accouchements et, à cette époque-là, l'homme ne pouvait pas entrer dans la salle

d'accouchement à Saskatoon. Thérèse n'aurait pas pu avoir recours aux services d'une sage-femme. Elle n'était pas prête pour ça. Elle a même trouvé difficile le fait d'avoir son mari dans la chambre avec elle lors du premier accouchement.

[C]'était pas facile hein. [...] Je l regrette pas [...] j'peux pas voir comment j'aurais pu survivre si y'aurait pas été là. Mais c'était dur d'accepter ça parce que c'était pas faite dans c'temps-là.

Thérèse n'a pas vécu des grossesses difficiles: «J'avais la machine la plus parfaite au monde. J'aurais pu n'avoir à toutes les neuf mois j'pense. Mais j'avais pas la tête pour.»

Marie-Paule et son mari n'avaient pas discuté du nombre d'enfants qu'ils auraient. Ils ont eu une fille et, environ quatre ans plus tard, ils ont décidé d'avoir un deuxième enfant. Marie-Paule ne sait pas si elle aurait eu l'option d'accoucher à la maison. Qu'importe, elle serait allée à l'hôpital: «Moi des affaires à maison là [rires], c'étaient pas dans mes goûts ça.» Elle n'aurait pas voulu avoir recours aux services d'une sage-femme. Ses grossesses n'étaient pas difficiles mais ses accouchements l'étaient; elle a dû accoucher par césariennes les deux fois. Le séjour à l'hôpital, après une césarienne, durait au moins une semaine. Autrement, les femmes y étaient de trois à cinq jours.

Alyce et son mari n'avaient pas discuté du nombre d'enfants qu'ils auraient. Ils en voulaient au moins un. Alyce s'était fait dire qu'elle ne pourrait pas en avoir d'autres après la naissance de sa fille, à cause de complications lors de l'accouchement. Elle a réussi à avoir un fils quatre ans plus tard. Elle avait une sage-femme tout au long des deux grossesses mais, à cause de son âge, elle avait décidé d'accoucher à l'hôpital. La sage-femme et son mari étaient avec elle. Elle a vécu de très belles grossesses mais elle a dû

accoucher par césarienne les deux fois.

Toutes les femmes, sauf Alyce, ont eu recours à des moyens de contraception avant leurs grossesses, entre les grossesses ou après avoir décidé de ne plus avoir d'enfants. Thérèse a utilisé des moyens de contraception dont la pilule. Selon elle, ce n'était pas la bonne solution:

[...] si on se donnerait la peine de se connaître, de savoir qui ç'qu'on est, on aurait une meilleure chance de comprendre notre corps. [...] On connaît pas notre corps pis on est poigné dans une société qui dit que ç'pas important de connaître son corps.

Nicole a eu recours à la pilule contraceptive avant de commencer sa famille mais, entre ses grossesses, elle a utilisé le diaphragme. Après la naissance de son quatrième enfant, son mari a subi une vasectomie. Marie-Paule a choisi la pilule contraceptive avant et entre ses grossesses. Après la naissance du deuxième enfant, son mari a eu une vasectomie. Alyce n'a pas eu à utiliser la contraception parce qu'après la naissance de son fils, elle a dû subir une hystérectomie. Toutes les femmes ont évoqué que ce n'était pas un sujet qui était discuté en dehors du couple. Selon Marie-Paule:

On n'en parlait pas parce que c'était encore, les vieux comme Maman, étaient encore contre ça. C'était encore contre la religion alors j'en parlais pas. C'tait mieux d'pas n'en parler plutôt que... ça la dérangeait un peu... savoir qu'on empêchait la famille parce qu'elle à l'avait pas empêchée alors j'en parlais pas.

En 1983, soixante-huit pour cent des femmes mariées au Canada avaient recours à un moyen de contraception.⁷⁸

Il n'y a eu aucune maladie fatale dans les familles des quatre femmes. Malgré un peu

⁷⁸ ARMOUR, Moira and STATON, Pat, p. 133.

d'arthrite et l'ostéoporose de Marie-Paule ainsi qu'un problème dans le dos de Nicole, elles ont toutes évoqué avoir une bonne santé.

Le nombre d'enfants à naître et la présence de l'homme dans la salle d'accouchement sont les deux éléments principaux qui différencient les femmes de cette génération de leurs mères. Également, avec cette génération, l'accouchement par césarienne devient une pratique plus courante, quoiqu'il semble encore y avoir réticence des médecins pour cette intervention.

Conclusion

Les femmes de cette génération s'entendent pour dire que leurs responsabilités domestiques s'accomplissent plus facilement et plus rapidement avec toutes les commodités qui s'offrent à elles. Cependant, elles se disent tout aussi occupées que leurs mères l'étaient parce qu'elles entreprennent toutes sortes de projets supplémentaires tels que des sorties pour accompagner leurs enfants à des activités sportives et culturelles. Elles sont très au courant de l'économie familiale et elles y participent à part entière. Toutes ont travaillé ou travaillent encore à gages mais quand leurs enfants étaient d'âge préscolaire, elles ont passé presque tout leur temps avec eux à la maison. Elles maintiennent un haut niveau de spiritualité mais l'Église n'influence plus toutes leurs décisions comme dans les générations précédentes dont, par exemple, le nombre d'enfants à naître de leur union.

On remarque facilement qu'il y a un grand écart entre les plus vieilles femmes de cette

génération et les plus jeunes. Des données du recensement canadien de 1991 ont fait remarquer le même phénomène ailleurs au pays. On a remarqué des différences entre les deux groupes de femmes (celles nées de 1946 à 1955 et celles de 1956 à 1965) au niveau de leur intégration au milieu du travail, leur niveau d'éducation, l'âge auquel elles choisissaient de se marier et de commencer leur famille, etc.⁷⁹ En Saskatchewan, les plus vieilles n'ont pas participé activement aux grands événements sociaux des années soixante. Même si elles avaient accès à l'école et à la possibilité de poursuivre des études post-secondaires, elles n'y étaient pas tellement intéressées. À l'époque où elles finissaient leur secondaire, il existait une mentalité dans les petits villages de la Saskatchewan qui voulait que les filles puissent étudier ou travailler en attendant de se marier. Ensuite, elles élèveraient leurs enfants. Au début des années soixante-dix, il est encore possible de vivre d'un seul salaire — celui du mari. Pour les plus jeunes de cette génération, une éducation post-secondaire est devenue plus importante. Les femmes nées après 1955 n'envisageaient plus le secondaire, l'université ou le marché du travail comme un tremplin pour le mariage. Il y a donc eu un changement qui s'est produit dans la façon de penser durant cette génération, mais pour les femmes francophones de la Saskatchewan, ce n'était pas la grande révolution comme au Québec ou ailleurs. Ce ne sont pas elles qui ont brûlé leur brassière! Ce ne sont pas elles qui ont rejeté tout ce que croyaient leurs mères et leurs grands-mères.

Si la révolution tranquille au Québec a eu un impact sur les femmes francophones de la Saskatchewan, c'est avec un délai d'environ quinze ans. Lorsque les Québécois se sont éveillés au besoin de devenir «maîtres chez-nous» au début des années soixante, la

⁷⁹ GALARNEAU, Diane, p. 1.

Saskatchewan française traversait une période très difficile dans son histoire. Il y avait, à cette époque, une assimilation galopante dans la province, le résultat de plusieurs facteurs dont la centralisation des écoles et l'arrivée de la télévision anglaise. Des artistes du Québec, comme Jean-Pierre Ferland et Gratien Gélinas, se sont produits en Saskatchewan dès la fin des années soixante, mais ce n'est que vers le milieu des années soixante-dix que la nouvelle fierté québécoise a commencé à avoir un impact sur la communauté fransaskoise. Durant cette décennie, on a vu apparaître des mouvements comme l'Association jeunesse fransaskoise (1973) et la Commission culturelle fransaskoise (1974) qui, par le truchement d'activités culturelles, développaient une nouvelle fierté fransaskoise qui a eu un impact sur les plus jeunes de la troisième génération et sur la quatrième génération.

Cinquième chapitre

Femmes nées en Saskatchewan après 1968

La quatrième génération est celle née après 1968. Ces femmes sont nées après la réforme scolaire de 1968. Les quatre femmes interviewées ont donc eu accès à plus d'une heure de français par jour à l'école. Et, encore jeunes femmes, ces mères de famille doivent maintenant prendre des décisions quant à l'éducation de leurs enfants.

Plusieurs facteurs ont influencé la vie de ces femmes et, dans bien des cas, ils persistent toujours. La mondialisation, l'environnement, le système de santé publique au Canada, l'éducation post-secondaire et les communications sont les cinq principaux facteurs qui influencent la vie des Canadiens et des Canadiennes du début du XXI^e siècle. Étant donné que le schéma d'entrevue pour cette étude des femmes francophones de la Saskatchewan a été développé à partir de récits et d'entrevues avec les femmes pionnières, ces facteurs d'influence contemporaine n'ont pas été abordés avec les femmes de la quatrième génération. Toutefois, il est important d'expliquer brièvement les phénomènes qui influencent cette génération pour mieux les situer dans le monde actuel.

La mondialisation est le résultat des innovations humaines et des progrès technologiques des dernières décennies. La mondialisation c'est l'intégration des économies dans le monde, mais c'est aussi la migration de gens de nombreux pays et le transfert des connaissances humaines à travers le monde. Bien sûr, quand on parle de mondialisation,

on parle aussi des effets culturels, politiques, économiques, et environnementaux dans le monde.

Les nouvelles technologies qui ont été développées, depuis le début des années quatre-vingts, ont accéléré la plupart des transactions internationales, ainsi que les transferts monétaires. Aujourd'hui, on vit vraiment dans le village global de Marshall McLuhan. Il est possible de voyager à travers le monde avec seulement une carte de débit.

Si, au début des années soixante, il y avait toujours un certain décalage avant que des modes fassent une percée en Saskatchewan, ce n'est certainement plus le cas en 2005. Nous n'avons qu'à penser à la dernière guerre dans le Golfe, ou encore aux événements de 9/11 pour comprendre comment l'information peut être rapidement transmise à travers le monde.

Quelles sont les grandes préoccupations de notre quatrième génération de femmes en Saskatchewan? Le financement du système de santé publique est certainement une préoccupation, car il y a eu de grandes découvertes dans le monde de la santé, mais il devient de plus en plus difficile de soutenir le système. Les jeunes ne sont pas encore trop concernés par les longues listes d'attentes car c'est un nombre élevé de *baby boomers* qui se prévalent du système de santé. Toutefois, les jeunes ressentent le taux élevé de taxation qui est nécessaire pour soutenir le système.

C'est aussi le cas pour l'éducation. La quatrième génération de femmes francophones est

celle qui s'est davantage prévalu de l'accès à une éducation post-secondaire. Bien sûr, une telle éducation est devenue une nécessité si elles veulent avoir de bons emplois avec de bons salaires. Toutefois, les coûts rattachés à une éducation post-secondaire ne cessent de grimper et, nombreux sont les étudiantes qui accumulent de lourdes dettes pour obtenir un diplôme universitaire. De plus, les femmes de la quatrième génération sont maintenant des mères de famille et elles doivent pourvoir à l'éducation de leurs enfants. Là, également, les coûts ne cessent de grimper et on doit compter, de plus en plus, sur les taxes sur la propriété pour maintenir le système éducatif de la maternelle à la douzième année.

Enfin, on se préoccupe beaucoup du réchauffement de la planète, de l'usage des herbicides et des pesticides et de l'introduction des produits agricoles génétiques. La crise de la vache folle et une croissance des cas et des types de cancers sont-ils le résultat de l'impact de la société sur l'environnement?

La vie de la jeune mère de famille en 2005 n'est certainement pas identique à ce que sa mère a vécu en 1970 ou ce qu'a connu sa grand-mère en 1945. Prenons, à titre d'exemple, le fait qu'en 1969, on retirait du Code criminel des articles prohibant la publicité et la vente de produits contraceptifs ou la diffusion d'informations sur la contraception. Alors que cette action avait eu un effet chez certaines femmes de la troisième génération, elle a complètement révolutionné la vie sexuelle de la quatrième génération.

De plus, cette quatrième génération est celle qui commence à s'éloigner de la

Saskatchewan, du petit village rural ou de la ferme. La femme part, dans le monde, à la recherche d'aventure, d'emploi et d'un époux. Mais, pour elle, il n'est plus question de travailler uniquement pour sortir du foyer. Pour se permettre les luxes du XXI^e siècle, il faut avoir deux salaires, donc son revenu est devenu essentiel. Certaines femmes partent pour quelques années d'études ou de travail et reviennent ensuite dans leur province natale. D'autres s'installent ailleurs en permanence. L'une de nos intervenantes a une soeur qui est allée suivre des cours de musique à Montréal. Elle y est depuis, ayant épousé un homme de cette région.

Les entrevues avec quatre femmes qui sont nées après 1968 se sont déroulées entre le 17 juillet et le 14 septembre 2003. Christiane Bouvier Rose est née le 11 septembre 1976 de parents canadiens-français. Elle est l'aînée de quatre enfants. Après avoir terminé sa douzième année, elle a travaillé à Regina et à Gravelbourg pendant quelques années avant de quitter la province pour aller s'installer à Victoria en Colombie-britannique. Christiane a un fils. Brigitte Gerwing est née le 8 avril 1970 de parents canadiens-français. Elle est l'aînée de cinq enfants. Elle a donné naissance à trois enfants. Lisa Hautcoeur est née le 24 février 1969 d'une mère canadienne-française et d'un père allemand. Elle est la cadette d'une famille de sept enfants dont cinq sont des demi-soeurs ou demi-frères. Lisa a mis au monde deux filles. Joanne Renaud est née le 6 mars 1973 d'une mère canadienne-française et d'un père anglais. Elle est l'aînée de deux enfants. Elle a un fils.

Responsabilités domestiques

Les femmes de cette génération n'ont pas vécu le même degré de responsabilités

domestiques les unes que les autres lorsqu'elles étaient jeunes filles. Leur degré d'implication dépendait de la philosophie de leur mère sur la question de faire travailler les enfants. Avec toutes les commodités électriques, les tâches se faisaient facilement et rapidement. Il était donc plutôt question de faire travailler les enfants pour leur enseigner comment faire les choses. L'âge pour commencer cet enseignement variait d'une famille à l'autre. Depuis qu'elles sont mariées, les tâches domestiques sont souvent partagées par les deux conjoints quoique le ménage de la maison demeure encore principalement la tâche d'une majorité de femmes.

Lisa n'avait aucune responsabilité à part s'occuper de sa chambre à coucher lorsqu'elle eut atteint un certain âge. Sa mère disait: «Un jour, tu vas faire ta vaisselle pis un jour tu vas faire tes repas pis un jour, tu vas balayer ton plancher mais maintenant t'es un enfant.» Joanne aidait très peu; ses tâches se limitaient à aider avec la vaisselle et à prêter main-forte pour ensemercer, sarcler et cueillir les légumes du jardin. Christiane essayait la vaisselle chaque soir dès l'âge de cinq ou six ans. Quand elle était un peu plus vieille, elle devait épousseter chaque samedi matin et passer l'aspirateur. Elle aidait à sarcler et à cueillir les légumes du jardin. Rendue adolescente, Christiane et une de ses soeurs ont occupé une chambre à coucher au sous-sol de leur maison et, à partir de ce moment-là, elles avaient également la responsabilité de nettoyer le sous-sol de la maison. Brigitte a aidé à prendre soin de la cour et des animaux. Elle dit avoir surtout assisté son père avec les tâches agricoles telles que conduire le tracteur, ramasser les roches. Elle a très peu collaboré au ménage et au jardinage.

C'était surtout les femmes qui s'occupaient des tâches domestiques dans les quatre familles. Le père de Lisa aidait un peu dans la maison pendant l'hiver. Le père de Joanne labourait le jardin le printemps. Le père de Christiane a commencé à aider dans la maison lorsque sa mère a décidé d'aller travailler à gages. Le père de Brigitte travaillait dans les champs et il amenait souvent les filles aînées avec lui, ce qui pouvait être une source de frustration pour sa mère: «J'sais que j'parle à ma mère des fois puis elle était frustrée parce qu'elle aurait aimé ça avoir eu de l'aide.»

Outre le fait d'accompagner son père lorsqu'il allait soigner les animaux, quand elle était jeune fille, Lisa n'a pas connu les autres aspects de la vie rurale. Elle n'a jamais vu faire la boucherie. Chez Joanne, il n'y avait pas d'animaux. Elle se souvient d'avoir aidé avec la boucherie de volailles à deux reprises chez de la parenté. Elle n'a pas du tout apprécié l'expérience et elle jure qu'elle n'aidera plus jamais. Christiane a des souvenirs d'avoir fait du train chez sa grand-mère quand elle était adolescente. Elle a aussi aidé avec la boucherie des volailles et elle a vu faire la boucherie de porcs et de boeufs. Jeune fille, Brigitte faisait un peu de train. Lors de la boucherie des volailles, elle avait la tâche de plumer, tâche qu'elle haïssait. Elle a également vu faire la boucherie de boeufs.

Christiane s'est toujours occupée du ménage et de la lessive depuis qu'elle habite avec son conjoint. Son mari préparait les repas du soir jusqu'à ce qu'elle soit en congé de maternité. Elle fait du pain et des conserves de temps en temps. Elle n'a jamais ensemencé son propre jardin.

Brigitte a continué à beaucoup s'impliquer dans la ferme lorsqu'elle a atteint l'âge adulte. Elle a vécu une période de transition après la naissance de son premier fils lorsqu'elle s'est rendu compte qu'elle se passionnait encore du travail agricole mais qu'elle mettait de côté son enfant. Elle a donc décidé de passer davantage de temps à la maison. Depuis, elle prépare les repas, elle fait du pain, elle commence à faire des conserves, elle s'occupe du ménage de la maison. Brigitte est de plus en plus consciente de tout ce qui a rapport à l'environnement et son but est de devenir de plus en plus autosuffisante. Elle a commencé à se faire un petit jardin parce qu'elle est consciente des préservateurs dans les aliments achetés. En ce moment, Brigitte s'occupe à elle seule du ménage de la maison mais elle veut commencer à impliquer ses enfants dans ce travail-là.

C'est le mari de Lisa qui lui a montré comment cuisiner et comment bien faire le ménage:

J'avais aucune idée. Le premier repas que Gilbert a mangé, c'était des oeufs avec du chez whiz pis... [rires] et des toasts. [...] Même laver un bain... Gilbert m'a montré de enlever les bouteilles de *shampoo* pis laver autour.

Son mari aide toujours avec la vaisselle et il s'occupe des tâches extérieures. Les enfants de Lisa aident plus qu'elle le faisait à leur âge. Elles aident à ranger les choses dans la salle de séjour et elles s'occupent de nettoyer leur chambre à coucher afin d'avoir une petite allocation. Au chalet, l'une des filles aime laver le plancher et l'autre aime passer l'aspirateur et aider avec la vaisselle malgré le fait que ces tâches ne leur sont jamais imposées. Lorsqu'elle a été adulte, la mère de Lisa lui a montré comment faire le pain et avant d'avoir les enfants, elle faisait tout leur pain. Elle a aussi appris à faire des cornichons et du sirop de cerises. Lisa n'est pas tellement intéressée à jardiner. Ils ont tenté l'expérience quelques fois mais «la plupart des affaires mouraient!»

Chez Joanne, toutes les responsabilités domestiques sont partagées entre elle et son mari quoiqu'elle dise faire une plus grande part du ménage de la maison. Elle fait du pain deux fois par année. Lorsqu'elle s'est installée dans sa première maison, elle a fait un petit jardin. «Maintenant, j'pas si intéressée dans les légumes pis tout ça. J'aime les fleurs. J'ai encore des grands jardins avec des fleurs.»

Les femmes ont toutes un lave-linge et un sèche-linge automatiques. Au début de son mariage, Brigitte n'en avait pas et elle allait donc faire sa lessive chez ses parents. Lorsqu'elle a pu se permettre un lave-linge, elle en a acheté un qui prend moins d'eau et moins de savon étant toujours consciente de l'environnement. Elle essaie également d'utiliser du savon biodégradable.

Dans les quatre familles, on achète des prêts-à-porter. Ce sont les femmes qui s'occupent en principe de ces achats. Deux d'entre elles s'occupent même du choix de vêtements pour leur mari. Christiane et Joanne ont fait quelques projets de couture avec succès mitigés. Brigitte serait ouverte à apprendre à coudre mais «tu sais quand tu vas dans des affaires deuxième main pis c'est tellement... c'est comme une piastre pour une paire de pantalon, c'est comme ça vaut même pas la peine d'essayer d'entreprendre la couture.» Christiane est la seule à savoir tricoter un peu. «J'ai tricoté deux chandails pis j'pense que c'est à peu près tout parce que j'sais pas vraiment comment tricoter.»

Lisa est la seule parmi les quatre femmes dont les enfants sont d'âge scolaire. Elle et son mari se partagent la tâche d'aider avec les devoirs, d'amener les enfants à leurs activités

de loisir et à leur rendez-vous. Christiane s'occupe des rendez-vous parce que son mari travaille pendant la journée. Elle prévoit être celle qui va aider avec les devoirs et que son mari va s'occuper des loisirs. C'est Brigitte qui fixe les rendez-vous et qui organise toute activité ou sortie des enfants. Plus souvent qu'autrement, c'est elle qui va aussi les conduire parce qu'elle n'a pas d'emploi. Joanne et son mari s'occupent ensemble des rendez-vous. Elle s'attend à ce que cela demeure un partage tout comme elle pense qu'ils aideront les deux avec les devoirs; elle avec les langues et l'histoire et son mari avec les mathématiques et les sciences.

Les responsabilités domestiques n'occupent qu'un petit pourcentage du temps des femmes de cette génération. Elles ont toutes sortes d'appareils et de produits pour les aider avec leurs tâches à domicile. De plus, plusieurs tâches d'antan, dont la couture et le jardinage, sont maintenant choses du passé. Comme le dit Brigitte, il est possible d'acheter un pantalon usagé pour un dollar. De plus en plus, il est même possible d'acheter un pantalon neuf pour trois ou quatre dollars aux grands magasins comme WalMart. Voilà donc un effet de la mondialisation.

Responsabilités économiques

Chez cette génération, la gestion financière est totalement partagée par les deux conjoints. De plus, c'est rare que les biens ne soient pas inscrits en leurs deux noms. Toutes ont travaillé à gages et la majorité d'entre elles occupent un emploi tout en élevant leur famille.

Chez Joanne, la maison et les voitures sont inscrites sous les deux noms. Elle gagne un revenu salarial et selon elle, ce revenu est très nécessaire. Lorsque la compagnie, pour laquelle elle travaille, a décidé de la muter en Ontario, son époux a quitté son emploi pour la suivre. La gestion de l'économie familiale est toujours partagée. Même son de cloche chez Lisa qui est de l'avis que son salaire est nécessaire pour maintenir leur niveau de vie actuel.

Chez Christiane, un camion est inscrit au nom de son mari et l'autre est inscrit en son nom. La maison est louée. Avant d'avoir le bébé, elle travaillait par choix et non pas par nécessité. Tous les achats majeurs font état de discussions entre elle et son mari.

La situation de Brigitte est unique parce que son mari et elle sont impliqués dans l'entreprise familiale qui est inscrite au nom de la mère à Brigitte. La maison et la voiture appartiennent à l'entreprise. Les meubles et les appareils ménagers leur appartiennent cependant et les décisions d'achat pour ces choses-là sont toujours partagées. C'est Brigitte qui fait la tenue de livres pour leurs dépenses personnelles. Elle prétend que son mari est plus du type à économiser: «Moi, j'ai pas été élevée comme ça parce qu'avec l'agriculture, on faisait toujours des prêts pis c'était *you live on what you have.*» Brigitte entreprend parfois de petits contrats de chants. Elle avait également enseigné dans une pré-maternelle pendant quelques années. Bien que ces contrats ne soient pas nécessaires à leur subsistance, c'est un revenu bien apprécié.

Comme chez la génération précédente, la gestion est partagée par le couple. La majorité

des femmes ont un emploi rémunéré à l'extérieur du foyer qu'elles considèrent comme étant nécessaire pour se permettre des luxes tels que des sorties, des loisirs, des achats de tout genre. Parfois, c'est la femme qui gagne le salaire le plus élevé au sein du couple et c'est donc en fonction de son revenu que sont prises les décisions familiales.

Activités sociales et communautaires

Une grande part de l'emploi du temps des femmes de cette génération est consacrée à leur emploi. Les tâches domestiques, les activités familiales et les activités sociales occupent l'autre part de leur temps. Trois des femmes interviewées ont dit ne pas avoir le temps ou ne pas s'intéresser à s'impliquer dans des associations communautaires. Elles semblent préférer s'amuser ou se détendre avec leurs familles ou leurs amies plutôt que de siéger à des comités.

Christiane n'était pas intéressée à s'impliquer dans des associations communautaires. Elle pense qu'une implication va s'imposer lorsque son fils aura l'âge pour participer à des activités de loisir ou sportives. Il y a toujours eu des sorties sociales pour Christiane avant et après son mariage. Les sorties sont moins fréquentes maintenant qu'elle a un bébé parce qu'elle n'a pas un réseau familial chez elle à qui elle peut confier la garde de son enfant. Christiane a une très bonne amie d'enfance qui habite encore à Gravelbourg et à qui elle peut faire confiance.

Brigitte a été membre du conseil exécutif du club culturel de son village. Présentement, elle est membre du conseil paroissial et elle s'occupe aussi d'animer le chant de la messe à

son église. Brigitte trouve de plus en plus important de choisir des occasions de sorties pour elle et son mari. Ils essaient de s'organiser une sortie mensuelle pendant les mois d'hiver; l'été ils sont très occupés avec l'entreprise. Elle commence tout juste à se créer un réseau d'amies dans sa région, réseau de femmes qui ont elles aussi de jeunes enfants. Elles aiment se rencontrer pour jaser. Outre ces amies-là, à qui elle commence à pouvoir se confier, elle demeure très proche de sa mère et de ses soeurs qui vivent dans la province.

Lisa n'a pas le temps de s'impliquer dans des associations communautaires ou être membre de comités. Elle a souvent l'occasion de faire des sorties sociales avec sa famille. C'est une priorité pour elle de pouvoir faire des choses avec toute la famille. Elle a une très bonne amie d'enfance mais elle ne croit pas qu'elle puisse lui confier des choses très difficiles. Elle parlerait davantage à sa famille, ou à son époux, à ces moments-là.

Joanne n'a pas le temps de s'impliquer dans des associations communautaires. Bien que les sorties familiales soient un peu moins fréquentes avec l'arrivée d'un bébé, elle se permet encore des sorties au cinéma et au restaurant. Elle est bien amie avec d'autres femmes et elles essaient de se rencontrer une fois par semaine. L'été, elles jouent au golf et l'hiver, c'est un repas ou une soirée de plaisir. Cette sortie hebdomadaire est très importante pour elle. Si l'une ou l'autre traverse des moments difficiles, elles se partagent ces problèmes.

Les femmes de cette génération siègent encore moins à des comités et au sein

d'associations que leurs mères. Les sorties avec, ou sans, la famille sont plus attrayantes que les réunions. Plus d'une a également évoqué l'importance d'un réseau d'amies qui se rencontrent régulièrement pour s'amuser ou pour causer.

Scolarité

C'est en 1968 que la première école désignée a vu le jour en Saskatchewan, à Gravelbourg. Lorsque le moment d'entreprendre leurs études primaires est survenu, les femmes de cette génération avaient toutes l'option d'étudier en français si tel était le choix de leurs parents. Les femmes interviewées ont toutes débuté leur vie scolaire en immersion française et toutes ont entrepris des études post-secondaires après leur douzième année, quoique l'une d'elle a attendu quelques années avant de se relancer dans des études. Elles n'ont pas toutes choisi d'étudier en français au niveau post-secondaire.

Joanne a étudié en immersion française à Bellevue au niveau élémentaire. Au secondaire, elle a fréquenté une académie pour filles à Prince Albert et ses études étaient surtout en anglais. Joanne avait dix-huit ans lorsqu'elle a complété sa douzième année. Elle a poursuivi en anglais à l'Université de la Saskatchewan où elle a obtenu un Baccalauréat en Commerce. Selon Joanne, le fait d'être bilingue lui a permis d'obtenir de bons emplois d'été lorsqu'elle était aux études et, également, après l'obtention de son baccalauréat en commerce, son bilinguisme était un atout lors de sa recherche d'un emploi. Ceci dit, Joanne est de l'avis qu'il est moins important de suivre des cours en français au niveau post-secondaire surtout lorsqu'on se dirige dans un domaine qui fonctionne principalement en anglais. Joanne ne prévoit pas faire d'autres études mais le fait demeure

que l'éducation est très importante pour elle: «On est très confortable, on a une très belle vie maintenant parce qu'on a été à l'université pis on a eu une très bonne éducation.» Joanne a épousé un anglophone et elle ne parle donc jamais le français chez elle, même quand elle est seule avec son bébé. Elle veut l'inscrire dans une école bilingue lorsqu'il aura l'âge de commencer l'école pour qu'il puisse apprendre un peu de français.

À l'exception de sa huitième année, Christiane a suivi un programme d'immersion française jusqu'en douzième année. Elle a fréquenté le Collège Mathieu, un collège francophone. Elle a complété ses études secondaires à l'âge de dix-sept ans. Lorsqu'elle a déménagé à Victoria, quelques années plus tard, elle a suivi un cours d'affaires traitant d'informatique et de pratiques de bureau. Par la suite, elle a poursuivi d'autres études dans le domaine médical. Quelques semaines après l'entrevue, elle devait suivre un dernier cours qui allait lui permettre d'être technicienne de laboratoire médical. Ses cours post-secondaires étaient en anglais. Elle offrait l'opinion suivante au sujet de la langue d'instruction:

Au niveau élémentaire et secondaire, je trouve que la langue d'instruction en français c'est important car maintenant je peux décider si j'aimerais garder mon français. Au niveau universitaire, c'est pas tellement important parce que pour moi-même, je vais probablement travailler dans un milieu anglophone.

Dans son foyer, il y a de l'anglais et du français. Avec son mari, c'est en anglais puisqu'il est anglophone mais elle parle en français à leur fils car elle veut absolument transmettre son héritage francophone à son fils.

Brigitte a étudié en immersion française jusqu'en neuvième année et a fréquenté le

Collège Mathieu de la dixième à la douzième année. Elle a complété son secondaire à dix-huit ans. Elle a ensuite complété les deux premières années d'un BA au Collège universitaire de Saint-Boniface et elle a obtenu un certificat en architecture après avoir complété une année d'études à l'Université Laval à Québec. Toutes ses études, y comprises ses études post-secondaires ont été presque entièrement en français. Elle trouve important d'obtenir une bonne base éducative en français au niveau élémentaire et secondaire. Au niveau post-secondaire, elle accepterait que les études soient en anglais ou encore en espagnol. Brigitte est de l'avis qu'il y a maintes façon d'apprendre et que fréquenter une école ou une université n'est pas l'unique modèle à suivre. L'éducation «c'est très important mais l'université, pousser pour l'université pis ça après là, j'sais pas [...] j'peut-être plus ouverte à d'autre chose.» Brigitte et son mari se proposent de s'occuper à domicile de l'instruction de leurs enfants. Brigitte a épousé un anglophone mais il a appris le français donc ils parlent surtout le français à leurs enfants bien qu'elle avoue que leur parler est souvent saupoudré d'anglais. Brigitte n'est pas tellement intéressée à poursuivre d'autres études. Elle préférerait voyager. Elle trouve que l'école c'est bien mais que, elle, personnellement, a beaucoup appris en voyageant.

Lisa a fréquenté des écoles d'immersion française à Gravelbourg d'abord, et ensuite, à Regina jusqu'en douzième année. Elle a terminé ses études secondaires à dix-huit ans. Par la suite, elle a obtenu son Baccalauréat en éducation à l'Université de Regina. Elle a toujours étudié principalement en français même au niveau universitaire. L'éducation est très importante pour elle parce qu'elle lui a offert un choix de carrière qui permet beaucoup d'opportunités à sa famille. En maternelle, la mère de Lisa lui a laissé le choix

d'étudier en français ou en anglais. Lisa est très contente d'avoir choisi le français. Elle a épousé un francophone et ils parlent français à leurs enfants mais elle parle presque toujours en anglais avec son mari. Elle s'efforce de lui parler en français mais elle a tendance à changer à l'anglais. Elle est consciente du fait qu'une langue se perd facilement si on cesse de l'utiliser. Elle veut conserver sa langue et sa culture francophones et les transmettre à ses enfants. Présentement, Lisa n'a pas le temps de poursuivre d'autres études mais elle y songera peut-être quand ses filles seront plus âgées.

Toutes les femmes de cette génération ont étudié en français pendant plusieurs années. Pour certaines, c'est la totalité de leurs études qui ont été effectuées en français. Elles sont heureuses d'avoir une bonne base en français et elles souhaitent toutes offrir cela à leurs enfants. Trois femmes ont étudié au niveau post-secondaire dans un domaine qu'elles ont poursuivi comme emploi. Celles qui s'attendaient à travailler en anglais, après leurs études, ont poursuivi cette étape de leurs études en anglais. Brigitte n'a jamais oeuvré dans le domaine qu'elle a étudié. D'ailleurs, elle questionne la validité et l'importance de fréquenter l'école et de poursuivre des études universitaires après la douzième année. Elle songe plutôt offrir l'éducation à domicile à ses enfants et à les encourager à explorer différents modèles pour s'instruire après la douzième année.

Fréquentations et mariage

La langue et la religion ne sont plus les facteurs qui déterminent le choix de conjoint chez les femmes de cette génération, quoique certaines femmes ont voulu épouser un catholique pour plaire à leurs parents. Les quatre femmes interviewées se sont mariées

dans l'Église catholique mais une seule a épousé un francophone. De plus en plus, la cohabitation précède le mariage.

Les parents de Brigitte avaient engagé son futur mari comme employé d'été à leur ferme champêtre. Ils aimaient bien passer du temps ensemble tous les deux et les fréquentations officielles n'ont donc pas tardé. Ils se sont fiancés un peu plus d'un an plus tard. Son futur fréquentait l'université. Donc il venait souvent la voir en fin de semaine. Parfois, c'était Brigitte qui se rendait à Saskatoon; puis ils allaient manger au restaurant ou voir un film. Après qu'ils ont eu décidé de se marier, Keith a demandé aux parents de Brigitte s'il pouvait l'épouser. Brigitte décrivait, comme suit, la grande demande:

C'est drôle parce que c'était tard la nuit. On était tous fatigués. Pis Keith y rentre dans la maison. Y'avait des roses fanées. J'sais pas si y'avaient gelées dans l'frigidaire ou quoi. [...] Pis moi j'pensais quelque chose de plus romantique. J'voulais un cowboy sur un cheval qui m'emporte. Pis y'avait des roses fanées. En toute les cas, [...] on a célébré ça. On a sorti une bouteille de vin. J'pense que le vin était pas bon.

Les fiançailles étaient au mois de septembre et le mariage a été célébré au mois de mai suivant parce qu'ils ne voulaient pas se marier pendant l'hiver. Brigitte avait vingt-cinq ans. Le mariage a été célébré en après-midi. Brigitte s'est rendue à l'Église en carrosse et Keith s'est rendu à cheval. Un souper et une danse ont suivi au *Saloon* de la ferme champêtre qui venait d'être reconstruit après avoir passé au feu au mois de janvier. Ils sont allés en lune de miel à l'automne, pendant environ une semaine. Ils ont fait visite à la soeur de Keith et fait du camping en Alberta. Ce n'était pas le voyage des plus romantiques car un oncle leur avait proposé: «Prenez mon camion avec un *trailer* pis ramassez-moi du bois pis j'vais vous payer le gaz.» Ils ont habité au *Saloon* pendant les trois premières années de leur mariage pour que leur maison puisse être rénovée.

Brigitte n'est pas contre les mariages mixtes mais elle pense qu'ils peuvent être une source de conflits. Elle voit la différence culturelle entre elle et son mari qui est de descendance allemande: «Comme quand j'vas chez eux c'est [...] plus froid, c'est pas accueillant comme ici.» Elle a aussi une soeur qui a épousé un Espagnol non pratiquant.

C'est donc cette soeur qui a la charge entière de l'éducation religieuse de ses enfants:

Tu vois combien ça la chicote beaucoup qu'elle est la seule à prendre cette responsabilité-là. Pis c'est quand même important pour elle. Mais tu dois le faire tout seul. [...] ça fait une séparation droite-là.

Brigitte trouve épouvantable le nombre élevé de séparations et de divorces. Il y en a de plus en plus, à son avis, auprès de gens qu'elle connaît. Selon elle, la solution c'est de travailler à maintenir de bonnes relations et de se tourner vers Jésus au besoin.

Lorsque Christiane a déménagé à Victoria, son oncle, qui travaille pour la marine canadienne, lui a présenté Arthur, un collègue de travail. Ils allaient souvent danser du country, ils fréquentaient les bars et Christiane passait souvent les fins de semaines chez lui à visionner des films. Les fréquentations ont duré trois ans, le dernier desquels ils ont cohabité. Christiane avait vingt-trois ans lors de son mariage. Ils ont choisi de se marier au mois d'octobre pour ne pas exclure la participation de leurs nombreux oncles qui sont fermiers. Christiane a qualifié la journée de son mariage comme étant très longue:

J'étais très contente de me marier à mon époux. Même si la journée était fatigante, j'ai vraiment joui de cette journée. Nous étions très chanceux d'être capables de partager cette merveilleuse journée avec nos familles.

Christiane et son mari ont choisi de ne pas partir en voyage de nocces parce qu'ils voulaient profiter de leurs vacances pour visiter la famille en Saskatchewan.

Christiane ne voit aucun inconvénient aux mariages mixtes:

Mon mari lui, il est anglophone. Il était pas catholique mais pour se marier, il s'est fait baptiser mais maintenant qu'il a eu la chance de réfléchir à ce sujet, ça fait pas aucune différence qui s'est fait baptiser. C'est pas important pour lui parce que ça l'intéresse pas d'aller à messe. C'est plutôt, hum... il s'est fait baptiser plutôt pour apaiser ma mère. Parce que c'était très important pour ma mère qu'on se marisse dans un milieu catholique, dans une église.

Les mariages entre personnes de races différentes et les séparations et divorces ne la dérangent pas non plus. Il y a eu au moins deux divorces dans sa parenté immédiate mais aucun n'a eu d'impact direct sur elle.

Joanne avait seize ans lorsque des amis l'ont présentée à Daryl. Ils sortaient surtout en groupe. Ils mangeaient presque toujours le repas du midi ensemble parce que leurs écoles secondaires respectives étaient près l'une de l'autre. Ils se voyaient aussi chaque fin de semaine. La première année, Joanne devait quêter la voiture de ses parents pour aller le voir à Prince Albert parce que lui n'avait pas encore son permis de conduire, ayant seulement quinze ans. Leurs fréquentations ont été d'une durée de cinq ans. Pendant sa première année universitaire, Joanne a vécu en résidence sur le campus. L'année suivante, lorsque Daryl s'est installé à Saskatoon, ils ont cohabité pendant trois ans avant de se marier. Ils se sont fiancés à Noël et ils se sont mariés au mois d'octobre suivant. Joanne avait vingt-deux ans. La journée du mariage était très belle mais si c'était à refaire, Joanne organiserait une plus grosse noce: «*We cheaped out* pis j'ai des regrets qu'on a fait ça.» Ils ont fait un séjour de trois jours à Edmonton après le mariage et pendant l'hiver, ils sont allés passer une semaine en Jamaïque. Ils ont reçu beaucoup d'argent comme cadeaux de noces, ce qui leur a permis d'entreprendre leur voyage.

Les mariages mixtes ne dérangent pas du tout Joanne. Son mari est anglophone. Il est catholique mais non pratiquant. Elle est d'accord que les gens se séparent ou se divorcent s'ils ne sont pas heureux dans leur mariage, mais elle croit que beaucoup de gens choisissent de se marier avant de se connaître suffisamment. Elle a une tante qui a divorcé mais cela n'a pas eu d'impact sur elle personnellement.

Lorsque Lisa était en douzième année, elle a rencontré Gilbert lors d'une danse communautaire. Leurs fréquentations se résument à du temps passé ensemble. Gilbert allait souvent souper chez la mère de Lisa et parfois, il les accompagnait à la messe. La plupart du temps, ils se rassemblaient avec un groupe d'amis. Les fréquentations ont duré cinq ou six ans. Ils ont cohabité pendant environ un an avant de se marier. Ils ont choisi le mois de mai pour se marier. La cérémonie de mariage a eu lieu en après-midi. Lisa avait vingt et un ans. Ils ont reçu de l'argent et plusieurs items de camping en cadeaux et cela leur a bien servi en voyage de noces. Ils sont partis pour deux semaines et se sont rendus jusqu'en Colombie-britannique.

Sur la question des mariages mixtes, Lisa est de l'avis que c'est un choix: «Si vous êtes en amour, faites ce que vous voulez.» Aucun problème s'il s'agit de races différentes non plus. D'ailleurs, elle expliquait qu'elle a un demi-frère qui a épousé une femme d'une autre race. Lisa connaît beaucoup de gens qui ont divorcé; elle a mentionné les parents de son mari et les trois hommes qui étaient garçons d'honneur à son mariage. Il n'y a rien à y faire. Elle est bien heureuse que tout va bien dans son mariage.

Il est devenu de moins en moins fréquent qu'une femme épouse un homme de sa communauté qu'elle connaît depuis son enfance. On ne se préoccupe que peu de la langue et de la religion du prétendant. Le mariage célébré dans l'Église est encore très populaire même chez les couples qui ne pratiquent plus leur religion. Bien que les quatre femmes interviewées soient heureuses dans leurs mariages, elles ont constaté que les séparations et les divorces sont fréquents.

Religion

La dominance de l'Église sur la vie des gens n'existe plus. Plusieurs jeunes familles assistent à la messe dominicale, mais c'est sans scrupules qu'elles vont s'y absenter plusieurs fois par année. Certaines familles ont complètement abandonné le rituel de la messe. D'autres vont assister lorsque les enfants reçoivent un sacrement. Plus d'une femme a constaté que lorsqu'elles étaient jeunes, la religion, et plus précisément la messe, leur était imposée. Ce qu'elles souhaitent transmettre à leurs enfants c'est que la charité, la foi et la prière doivent être partie intégrante de leur vie plutôt que quelque chose qu'on pratique à l'Église une fois par semaine.

Selon Christiane, «l'Église se comporte et a encore les idéologies des temps anciens et nous comme société, nous avons changé. Nos vies ne dépendent plus sur ce que l'Église nous dit. [...] [E]lle doit aussi réaliser que ce n'est pas tout le monde qui veut se faire contrôler par Elle.» Jeune fille, elle assistait à la messe chaque dimanche. Elle participait à toutes les célébrations religieuses et elle suivait la préparation pour tous les sacrements. Rendue adulte, elle a délaissé sa religion jusqu'au moment d'avoir son fils.

[M]aintenant que j'ai un enfant, j'ai commencé à aller à l'Église un p'tit peu plus parce que j'veux que mon enfant fasse sa première communion et sa confirmation alors il faut que j'y aille à l'Église avec lui pour qu'il puisse apprendre. [...] On a été forcé d'y aller quand on était plus jeune mais moi, avec lui, j'aimerais quand il sera plus vieux qu'il puisse faire une décision pour lui-même s'il veut continuer ou s'il veut juste arrêter.

Au moment de son mariage, Christiane pensait que ce serait plus facile de faire baptiser ses enfants si son mari était catholique mais elle comprend maintenant qu'elle pourrait choisir le baptême pour ses enfants sans que son mari soit catholique. Elle accepte la responsabilité entière d'instruire son enfant au sujet de la religion: «Mon mari ne trouve pas ça très important car comme enfant et adolescent, il n'a pas reçu d'instruction religieuse. Alors ça fait aucune différence qu'il ait reçu les sacrements.»

Pour Joanne, le rituel de sa jeunesse qui comprenait d'aller à l'Église chaque dimanche et puis ensuite de rendre visite à sa grand-mère était très important. Ce rituel a perdu toute son importance lorsqu'elle est devenue adulte et qu'elle a quitté le domicile de ses parents. Elle croit à l'importance d'être une bonne chrétienne mais elle ne s'intéresse pas à aller à la messe.

Lisa est de l'avis que la religion du passé causait bien des soucis aux gens, que leur foi suscitait des peurs: peur de la mort, peur de manquer la messe. Ce qu'elle veut enseigner à ses filles c'est l'importance d'être charitable dans leur vie de tous les jours. Elle et son mari s'impliquent dans leur paroisse en aidant avec l'accueil et la liturgie des enfants mais elle ne se fait pas de soucis s'ils manquent la messe de temps en temps. La prière en famille est une partie de leur vie de tous les jours.

Quand Brigitte grandissait, la religion était quelque chose qu'elle faisait parce qu'elle y était obligée. C'est d'ailleurs cela qu'elle constate encore auprès des jeunes de sa paroisse. Elle remarque aussi que dans les jeunes familles, très souvent, un seul membre du couple va assister à la messe avec les enfants. Elle comprend l'importance d'avoir la foi maintenant qu'elle a des enfants afin «de leur montrer que Jésus est là tout l'temps.» La prière est donc de plus en plus présente dans sa vie. Selon elle, les malheurs dans notre monde sont une conséquence directe du fait que la société a tellement mis Dieu de côté. Elle croit que les situations d'abus dont on entend constamment parler ont sûrement causé un éloignement de l'Église mais qu'on doit surpasser ça «si on veut survivre spirituellement pis comme famille pis comme société.» Elle voudrait donner une plus grande place à la religion dans sa vie, dans son mariage.

[J]'trouve que en fait de couple, on pourrait faire tellement plus. Mais Keith a pas été élevé comme ça pis Keith y'a une façon de prier différent de moi. Pis on est pas... j'sens comme si j'le force des fois à prier. Pis moi j'veux pas ça. J'veux qu'ça soit mutuel entre nous autres deux.

Brigitte constate qu'elle aime contrôler les choses et, même parfois, son mari: «Ils disent que l'homme c'est quand même la tête de la famille... pis autant qu'j'le crois, c'est difficile pour moi de laisser les rênes aller. Parce que moi j'aime ça contrôler.» Elle est consciente que la vie entraîne une série de défis et elle est toujours prête à s'améliorer.

Il semble exister un sentiment d'incertitude face à la religion, chez les femmes de cette génération. Est-ce que c'est important d'aller à la messe? Est-ce que c'est nécessaire d'obtenir les sacrements? Est-ce qu'une religion organisée est nécessaire pour vivre charitablement ou chrétiennement? Est-ce que la prière en famille est nécessaire? Est-ce que l'homme est chef de famille à qui l'épouse doit être soumise? Les femmes

interviewées sont toutes jeunes mères de famille. Leur cheminement spirituel va sûrement évoluer selon les défis de la vie qu'elles seront obligées de relever.

Maternité et santé

C'est maintenant le couple, appuyé de la nature, qui décide du nombre d'enfants à naître. Les méthodes de contraception sont utilisées librement. L'homme est de plus en plus présent lors de toutes les étapes de la grossesse et de l'accouchement. Il s'effectue de plus en plus d'épiduraux et de césariennes. D'ailleurs, après qu'une femme ait subi une césarienne, on lui recommandera souvent cette méthode pour toute future grossesse. Ainsi, la date de naissance d'un futur enfant est choisie peu de temps après la fécondation. Certaines femmes choisissent d'avoir recours aux services d'une sage-femme lors de leurs grossesses, mais la plupart veulent tout de même accoucher dans un hôpital, afin d'avoir accès aux services d'urgence si nécessaire.

Christiane et son mari ont décidé qu'ils auraient un seul ou peut-être deux enfants afin d'avoir les moyens financiers de pourvoir aux besoins de leurs enfants. Christiane a eu recours à une sage-femme pendant toute sa grossesse mais il était convenu au début que l'accouchement se passerait à l'hôpital au cas où elle aurait des complications. La grossesse s'est bien passée mais elle a dû avoir une césarienne. Selon elle, c'est grâce aux nouvelles technologies qu'elle et son enfant aient pu survivre l'accouchement. Christiane avait fait une fausse-couche et une hémorragie avant d'avoir son fils. Elle a également eu une infection dans son incision après la césarienne. Christiane a utilisé la pilule contraceptive et les condoms comme moyens de contraception. Bien que ce ne soit pas un

sujet qui a été discuté dans sa famille, elle est de l'avis que c'est très accepté d'avoir recours à ces méthodes préventives. Côté santé, Christiane dit être très bien. Elle aime beaucoup s'éduquer sur ce sujet et est très ouverte à explorer tant la médecine traditionnelle que les médecines naturelles.

Brigitte se considère plutôt extrémiste quand il s'agit de maternité. Elle espère avoir sept enfants, deux de moins qu'elle se proposait au début de son mariage. Elle aurait aimé avoir un enfant à chaque deux ans jusqu'à l'âge de quarante ans. Les plans changent. Les trois premières grossesses se sont déroulées plus vite que prévu: «Ma troisième, j'étais en larmes quand j'ai su que j'étais enceinte encore parce que j'tais pas prête pour.» Au moment de l'entrevue, elle essayait depuis environ un an de concevoir un quatrième enfant. Brigitte a toujours voulu accoucher à la maison. Son premier bébé est né à l'hôpital parce qu'après quelques heures de douleurs, sa sage-femme lui a conseillé de s'y rendre. Le deuxième a nécessité une césarienne. Son troisième accouchement a eu lieu chez elle. Brigitte a engagé une sage-femme pour ses deux premières grossesses. Pour la troisième, puisqu'elle ne parvenait pas à en trouver, elle a engagé deux dulas⁸⁰. Lors d'une future grossesse, Brigitte ne prévoit pas avoir recours à une sage-femme ou une dula parce qu'elle connaît mieux son corps maintenant et sait donc à quoi s'attendre. De plus, c'est coûteux d'avoir de tels services; elle a déboursé environ mille dollars pour chacune des grossesses. Côté contraception, Brigitte aurait pu y avoir accès mais elle a préféré laisser faire la nature. Brigitte a vécu une fausse-couche. La santé est excellente. Elle a rarement recours aux médecins car elle préfère laisser les choses se régler naturellement.

⁸⁰ Brigitte expliquait qu'une dula n'a pas de certificat ni d'expérience mais qu'elle a les mêmes connaissances qu'une sage-femme.

Lisa a deux enfants et elle ne veut pas en avoir d'autres, mais son mari aimerait bien avoir un troisième enfant. Avant sa première grossesse, Lisa avait songé demander les services d'une sage-femme mais elle ne l'a jamais fait. Ses grossesses ont été faciles mais elle a dû accoucher par césarienne les deux fois. Dans sa famille, on parle ouvertement de contraception. Lisa a pris la pilule pendant plusieurs années mais maintenant, ils ont recours aux condoms parce que son mari souhaite encore avoir un autre enfant et ne veut donc pas considérer une vasectomie. Lisa a une bonne santé mais elle a une soeur aînée qui est décédée du cancer.

Joanne et son mari veulent avoir deux enfants. Elle n'a pas voulu avoir une sage-femme ni accoucher au domicile. D'ailleurs, elle s'est organisée pour accoucher dans une grande ville parce qu'elle ne voulait pas se retrouver dans une petite communauté. C'est elle qui a toujours assumé la responsabilité au niveau de la contraception en ayant recours à la pilule. Elle se considère en très bonne santé.

La norme est devenue de plus petites familles, chez les femmes francophones de la Saskatchewan. Les femmes n'hésitent pas à se prévaloir des méthodes de contraception si tel est leur choix. La présence du père, lors de l'accouchement, est tout à fait naturel. Aucune hésitation, non plus, d'avoir recours aux épiduraux ou aux césariennes. Selon Statistique Canada, les femmes en Saskatchewan commencent leur famille à un plus jeune âge que la moyenne nationale et la moyenne d'enfants par famille est plus élevée également.⁸¹ Il faut toutefois reconnaître que c'est la communauté autochtone qui est à la

⁸¹ *Leader Post* de Regina, le 13 juillet 2005, p. A1.

hausse et que la moyenne pour les femmes francophones pourrait fort bien se situer plutôt au niveau national que provincial.

Conclusion

Les responsabilités domestiques s'accomplissent dans peu de temps maintenant, et l'époux aide souvent sa conjointe dans ce domaine, surtout dans les foyers où l'épouse a un emploi à l'extérieur du foyer. De plus en plus, les femmes participent, à part entière, à l'économie familiale en travaillant à gages. Ce revenu est devenu essentiel pour se permettre des loisirs, des sorties, des voyages, bref des luxes de tout genre.

L'éducation est accessible à toutes les femmes qui veulent étudier. De plus en plus de femmes s'aventurent dans le monde des études post-secondaires car il y a un lien direct entre leurs études et leurs revenus potentiels. Nos intervenantes sont jeunes mères de famille et elles doivent songer à l'éducation de leurs enfants. L'éducation en français sera-t-elle aussi importante pour cette dernière génération qu'elle l'a été pour leurs parents, leurs grands-parents et leurs arrière-grands-parents? Malgré que l'éducation soit accessible à tous, le fait demeure que le coût des études post-secondaires est de plus en plus élevé tout comme celui de l'éducation primaire et secondaire, d'ailleurs. Pourront-elles garantir une éducation de qualité à leurs enfants?

La mondialisation touche forcément cette génération avec tous les progrès technologiques, la migration des gens, le transfert des connaissances à travers le monde et les effets environnementaux, entre autres. Brigitte semble être la plus préoccupée par les

questions environnementales. Elle cherche des produits biodégradables et sans préservateurs. Joanne est employée d'une grosse compagnie multinationale impliquée dans la mondialisation.

La religion organisée n'occupe plus une place d'honneur dans la plupart des foyers. La plupart des familles n'ont pas délaissé la prière, la charité, la spiritualité, mais ce n'est pas l'influence de l'Église qui domine dans leur vie.

Enfin, cette quatrième génération de femmes, tout en étant très différentes de leurs mères, grands-mères et arrière-grands-mères, se rapprochent d'elles sur plusieurs niveaux. Il ne faut pas se leurrer. L'ensemble de la société a été totalement transformée dans la dernière génération. Nous avons tous cessé d'être paroissiaux pour devenir plus mondiaux. C'est le phénomène du village global. Malgré cela, les femmes de la quatrième génération n'ont pas complètement rejeté les valeurs de leurs parents et de leurs grands-parents. Elles se forgent un chemin dans un monde moderne, mais elles n'ont pas peur de regarder dans le rétroviseur. Toutefois, la disparition des petites communautés fransaskoises vibrantes risque d'amoindrir l'attachement à la culture fransaskoise chez cette quatrième génération.

Sixième chapitre

Comparaison inter-générationnelle et analyse

Plusieurs facteurs ont créé une évolution chez les femmes depuis l'ère des pionnières francophones en Saskatchewan. C'est une comparaison des quatre générations étudiées qui est proposée dans ce chapitre final du mémoire afin de cerner les phénomènes historiques et socioculturels qui ont le plus modifié l'état et les responsabilités des femmes francophones de la Saskatchewan au fil des ans.

C'est dans la pauvreté que les colons ont commencé à bâtir la Saskatchewan. Quelques années de prospérité à la fin des années vingt ont été remplacées par la crise des années trente et la Deuxième Guerre mondiale. Les bonnes années sont revenues pendant la guerre et à l'époque du *baby boom*. Le mode de vie des gens a beaucoup changé pendant les années cinquante et soixante. Depuis, les nouvelles technologies et la mondialisation ont complètement transformé la communauté francophone d'une société paroissiale en une société mondiale.

Dans cette analyse, nous constaterons l'impact du *baby boom* sur trois de nos quatre générations. La deuxième génération est celle des parents des *boomers*, la troisième génération est celle des *boomers* et la dernière c'est celle des enfants des *boomers*, la fameuse Génération X. Du dire d'Edward Cheung, ce sont les fluctuations dans les taux de population qui suscitent les changements sociaux, politiques et économiques de la société. Il prétend qu'à chaque quarante ou cinquante ans, il y a un *baby boom* (génération

B) et que chaque *baby boom* est suivi d'un *baby bust* (génération X). Lorsqu'une génération B atteint l'âge de la retraite, la prochaine atteint l'âge de la majorité. De par ses nombres, la génération B suscite des changements sociaux et la prospérité. Ce sont des idéalistes. Lorsqu'une majorité atteint l'âge adulte, leurs achats provoquent un *boom* économique qui se poursuivra jusqu'à ce qu'ils cessent leurs acquisitions. (p. 1 à 10)

Cette explication du phénomène du *baby boom* et de son impact sur les changements sociaux, économiques et politiques est importante dans l'analyse inter-générationnelle des femmes francophones de la Saskatchewan car la société changeante a modifié leurs responsabilités domestiques, leurs responsabilités économiques, leurs études, etc. Cependant, les changements ne se produisaient pas toujours aussi rapidement dans la prairie saskatchewanaise que dans les centres métropolitains de l'Est.

Responsabilités domestiques

Les responsabilités domestiques sont demeurées essentiellement la tâche des femmes pour les trois premières générations étudiées. Chez la quatrième génération, ces tâches sont de plus en plus partagées entre les deux conjoints ce qui s'explique par le fait que de plus en plus de femmes ont un emploi à l'extérieur du domaine du foyer.

Comme on a pu le constater, la charge des responsabilités domestiques était beaucoup plus onéreuse pour les femmes de la première génération qu'elle l'est pour celles de la quatrième génération. Tout au long des années, de nouvelles inventions ont rendu les tâches domestiques de plus en plus faciles, si bien que le micro-onde permet aux femmes

contemporaines de préparer un repas dans quelques minutes alors que leurs grands-mères ou leurs arrière-grands-mères auraient passé de longues heures dans la cuisine à préparer le même repas. Les femmes pionnières devaient s'occuper de nourrir tous leurs enfants en plus d'une douzaine d'hommes engagés pendant la période annuelle des moissons, et ce sans appareils électriques. Aujourd'hui, les femmes n'ont qu'à prévoir pour quelques enfants, leur époux et peut-être un homme engagé (si elles vivent toujours à la ferme) et elles sont munies de tout appareil électrique imaginable pour les aider dans cette tâche. Également, les femmes de la troisième et quatrième générations vont souvent amener leurs familles dans un restaurant plutôt que de préparer un repas elles-mêmes.

Grâce aux machines automatiques et à l'eau courante, les femmes peuvent même faire une brassée de lessive pendant qu'elles préparent le repas, alors que les pionnières et leurs filles auraient consacré une journée entière par semaine à faire la lessive. «C'était fait à la main. Y'avait pas d'essoreuse. On m'a parlé déjà d'être obligé de se mettre deux personnes là, une à chaque bout d'un drap par exemple ou d'une couverture ou quelque chose et puis de faire ça à la main, de tordre pour essayer d'égoutter l'eau autant que possible.»⁸²

Un autre domaine qui a grandement évolué est celui de la fabrication de vêtements. Les pionnières transformaient des sacs de farine en vêtements ou elles prenaient de vieux vêtements pour en faire de nouveaux, elles reprisaient tout. Maintenant c'est plus économique d'acheter des vêtements que d'acheter du tissu pour en faire. D'ailleurs, le temps manquerait pour coudre chez les femmes qui travaillent à gages pendant quarante

⁸² VERVILLE, Marcelle.

heures par semaine, emploi qui est nécessaire pour se permettre tous les luxes tant souhaités.

Plusieurs tâches dont le jardinage, la conservation alimentaire, l'élevage et la couture ont été complètement délaissées par la plus jeune génération ou elles sont devenues des passe-temps plutôt que des nécessités. Dans bien des cas, ces femmes n'ont pas appris comment faire certaines tâches parce que leurs mères s'en occupaient, étant donné que la charge de travail avait été réduite avec toutes les nouveautés de l'après-guerre, permettant aux mères de s'occuper à elles seules de tâches qui traditionnellement nécessitaient l'aide de plusieurs personnes. D'autre part, avec l'amélioration des systèmes de transport et de réfrigération, de plus en plus d'aliments frais et en conserves peuvent être achetés pendant toute l'année éliminant ainsi la nécessité de préparer tout un approvisionnement pour l'hiver. De plus, l'amélioration des routes et des voitures permet à celles qui vivent en milieu rural de se rendre en ville pour faire des achats dans de grandes épiceries comme Safeway ou de grands magasins à rayons comme WalMart pour acheter des produits qui n'auraient pas été disponibles dans le petit magasin général au temps de la première génération.

Le phénomène de dépopulation rurale a grandement réduit le nombre de familles qui habitent une ferme, et parmi celles qui y habitent encore, la majorité ne réussit pas à subsister uniquement des revenus de la ferme. Puisqu'un membre du couple ou les deux travaillent à gages, ils ont cessé de faire l'élevage d'animaux ce qui a éliminé toutes les tâches domestiques qui allaient de pair avec l'élevage dont le soin des animaux, la

boucherie et baratter le beurre. D'ailleurs, même si les gens produisaient encore des produits de la ferme, ils ne pourraient pas les vendre car il est devenu illégal au Canada de vendre des produits tels que le lait non pasteurisé.

Les femmes pionnières consacraient presque tout leur temps aux responsabilités domestiques. Les commodités, l'électricité, l'eau courante et le pouvoir d'achat, qui sont arrivés après la Deuxième Guerre mondiale, ont peu à peu réduit le temps que les femmes devaient consacrer à ces tâches. La femme contemporaine n'y consacre que très peu de temps.

Responsabilités économiques

Les femmes ont toujours joué un grand rôle dans l'économie familiale. Leur main-d'oeuvre a toujours été nécessaire à la survie de la famille, même à l'époque où elles n'étaient pas reconnues comme personnes et qu'elles n'avaient pas le droit de posséder des biens à moins d'être veuves. Il faudra attendre jusqu'à la génération des *boomers* avant que les biens soient inscrits tant au nom des femmes que des hommes.

Chez les deux premières générations, les femmes travaillaient à domicile ou à proximité sans être rémunérées, tandis que maintenant la plupart des femmes travaillent à gages à l'extérieur du foyer. Selon Hubertine, le fait que les femmes soient sorties travailler n'a peut-être pas été bénéfique.

Moi, j'étais pas fort pour la libération de la femme parce que c'est peut-être quelque chose qui a pas bien réussi. Peut-être qu'il y a eu plus de divorces, de séparations à cause que la femme, elle travaillait et puis elle faisait plus

rien à la maison. Je sais pas. Moi, à mon idée, c'était pas quelque chose de bon.

Un autre facteur important c'est l'évolution du pouvoir décisionnel quant aux achats. Au début du XX^e siècle, les femmes étaient tout simplement mise au courant des achats à faire. Dès la deuxième génération, elles pouvaient discuter des achats nécessaires. Les *baby boomers* étaient consultées et maintenant les femmes sont pleinement impliquées dans toutes les décisions économiques, et parfois ce sont elles qui prennent des décisions sans consulter leur conjoint. Puisque les pionnières dépendaient, pour ainsi dire, des décisions économiques de leur mari, elles acceptaient que «qui prend mari prend pays». Aujourd'hui, il arrive souvent que ce soit l'homme qui suit son épouse lorsqu'un nouvel emploi nécessite un déménagement, comme a été le cas de Daryl, le mari de Joanne à qui on a offert un emploi en Ontario.

Les familles sont passées d'un mode de vie de producteur à celui de consommateur: «Ils produisaient toute [...] leurs produits. Maintenant on achète toute pis c'est ben plus cher. Ça fait que ça coûte ben plus cher pour vivre maintenant que ça coûtait dans c'temps-là.»⁸³ Il faut donc plus d'argent pour acheter les produits de base nécessaires à la survie sans compter les sommes énormes qui sont requises pour les nombreuses activités et sorties culturelles ou sportives auxquelles les gens souhaitent participer.

Mais t'sais dans c'temps-là, ben ça nous prenait plus de temps notre ouvrage aussi. On avait moins de temps, j'sais pas, on aurait pas pu faire toutes ces choses-là. Les enfants étaient pas impliqués dans toutes sortes de choses comme sont maintenant. [...] [O]n aurait pas pu leur payer.⁸⁴

⁸³ KING, Marie Paule.

⁸⁴ HAMON, Thérèse.

La nouvelle mode de consommation commence à produire un phénomène de sensibilisation face à toute la question environnementale. Brigitte a indiqué qu'elle a choisi une lessiveuse qui prend moins d'eau et qu'elle achète du savon biodégradable. Consciente des préservateurs dans les aliments achetés, elle songe de plus en plus à produire elle-même plus de choses. Les deux premières générations n'étaient pas préoccupées par cela car elles utilisaient modérément l'eau et elles produisaient leur savon et leur nourriture. D'ailleurs, elles n'auraient pas eu le temps de se préoccuper de toute la question environnementale, à moins d'y voir un impact direct sur leur vie tel le besoin de planter des arbres pour créer des coupe-vents après la sécheresse des années trente.

À l'époque de la colonisation, la main-d'oeuvre des femmes était nécessaire étant donné la pauvreté des familles. Leur travail non-rémunéré épargnait le salaire qu'il aurait fallu payer à un homme engagé. Après la Deuxième Guerre mondiale, la situation financière et le train de vie des gens a évolué à tel point qu'il faut maintenant deux revenus pour le maintenir.

Activités sociales et communautaires

Au niveau des activités sociales et communautaires, deux éléments communs aux quatre générations ressortent: d'abord les femmes sont peu ou pas impliquées dans des comités lorsque leurs enfants sont très jeunes faute de temps ou d'intérêt et deuxièmement, elles préfèrent s'impliquer dans des parties de plaisir auxquelles peuvent participer toute la famille.

La première responsabilité des femmes, et ce pour chacune des générations, étaient le boulot quotidien et la garde des enfants. Alors que les deux premières générations n'avaient pas le temps de s'impliquer avec des comités, des réunions et des activités de toutes sortes lorsqu'elles avaient de jeunes enfants, les deux autres générations ne veulent pas payer des frais de garde pour faire du bénévolat.

Les pionnières et leurs filles ont pu être Dames de Sainte-Anne car il ne s'agissait que d'une courte réunion mensuelle après la messe du dimanche (le mari et les enfants pouvaient attendre dans la voiture) et quelques activités annuelles de prélèvement de fonds à organiser telles que des bazars paroissiaux et des pique-niques communautaires. Les mères de la troisième génération se sont impliquées dans des activités de prélèvement de fonds et des comités lorsque leurs enfants étaient d'âge de participer à des activités comme le hockey, la danse ou la pré-maternelle. Les femmes de la quatrième génération, quant à elles, prévoient faire de même tandis que la première génération n'avait pas les moyens de permettre à leurs enfants de participer à de telles activités et chez la deuxième génération, seulement les plus jeunes enfants de la famille ont eu quelques opportunités de ce genre.

Les femmes de la deuxième génération ont eu l'occasion de faire des voyages lors de leur retraite ou peu de temps avant. Très peu de pionnières ont eu cette occasion, à l'exception de celles qui ont déménagé dans une région climatique moins ardue lors de leur retraite. À l'exception d'Alyce qui a le temps et les moyens d'entreprendre des voyages annuels, les femmes de sa génération ont indiqué qu'elles espèrent pouvoir partir en voyage dans

le futur rapproché, soit lorsque leurs enfants seront tous adultes ou à l'occasion de leur retraite. La majorité des femmes de la quatrième génération ont déjà eu l'occasion d'entreprendre des voyages et elles rêvent d'en faire d'autres, à l'exception de Lisa qui dit ne pas tellement aimer voyager.

Lors de la colonisation, les francophones se sont installés de façon à être entourés par d'autres francophones et ils ont établi des paroisses. Toute leur vie, les femmes sont demeurées paroissiales. La mondialisation a changé ce phénomène. Les femmes ne se préoccupent plus de s'entourer d'autres francophones, et d'ailleurs, plusieurs déménageront plus d'une fois au cours de leur vie. Ceci a eu un impact sur la communauté fransaskoise qui a de plus en plus de difficulté à se définir, surtout dans les grandes villes où il est facile de se perdre dans la majorité.

Scolarité

Les pionnières de la Saskatchewan sont arrivées avec un bagage éducatif reçu ailleurs, en Europe, au Québec, aux États-Unis, tandis que les femmes des trois dernières générations instruites en Saskatchewan ont eu accès à différents types de systèmes scolaires. Chez la première génération, certaines femmes avaient reçu une excellente éducation, tandis que d'autres n'avaient peut-être jamais mis les pieds dans une école. Le plus jeune âge, auquel les jeunes pouvaient cesser leurs études, a varié entre douze et dix-sept ans au cours des années. Les lois scolaires obligeaient les femmes de la deuxième génération à passer certaines années sur un banc d'école, mais une huitième année suffisait pour des personnes destinées au mariage et à la procréation. Aucune surprise donc que deux des

quatre femmes de cette génération aient cessé leurs études rendues à ce niveau-là. Marcelle et Thérèse ont poursuivi leurs études cependant, dans le but d'obtenir un emploi. Il faut toutefois se demander si ces deux femmes n'ont pas poursuivi leurs études parce que les hommes étaient à la guerre et les femmes devaient donc assumer plusieurs responsabilités qui relevaient autrefois des hommes. Marcelle, Thérèse et Julie ont précisé qu'elles voulaient davantage d'éducation pour leur progéniture. Dès la troisième génération, l'obtention d'une douzième année était la norme et on commençait aussi à poursuivre des études post-secondaires. Toutes les femmes de la quatrième génération qui ont été interviewées avaient entamé ou complété des études post-secondaires. Fait commun chez toutes les générations c'est qu'un choix de carrière influençait le domaine et la durée des études. Brigitte est la seule à avoir étudié un domaine dans lequel elle n'a jamais oeuvré. Très peu de femmes ont évoqué avoir aimé les études. D'ailleurs elles ont été plus nombreuses à dire qu'elles étaient bien contentes de mettre fin à leurs études et qu'elles ne voudraient pas en entreprendre d'autres.

Chez les pionnières, la langue d'instruction était très importante. On déménageait, on mettait les enfants en pension ou on engageait quelqu'un pour enseigner à domicile afin d'assurer une éducation en français aux enfants. Chez la deuxième génération, l'enseignement en français est demeuré très important mais on commençait à réaliser que les jeunes devraient aussi bien maîtriser l'anglais pour survivre en Saskatchewan. Les femmes de la troisième génération n'accordaient pas toutes le même niveau d'importance au français comme langue d'instruction, surtout que certaines d'entre elles ont épousé des non-francophones. L'éducation en français n'était pas offerte dans la région de Nicole et

cela ne l'a pas perturbée que ses enfants ne puissent pas apprendre la langue. Cependant, pour Alyce, l'accès à une école fransaskoise était une priorité voire une nécessité. Toutes les femmes de la quatrième génération ont dit vouloir offrir une bonne base scolaire en français à leurs enfants parce qu'elles reconnaissent les avantages du bilinguisme. Les enfants de Lisa fréquentent une école fransaskoise tandis que Brigitte veut enseigner ses enfants à domicile.

Après l'abolition de l'enseignement du français en 1918, les *leaders* francophones ont réussi à obtenir que l'enseignement du français se fasse en première année et que les autres niveaux aient une heure de français par jour. L'ACFC s'est occupée du cours de français de 1925 à 1968. Après la centralisation scolaire en 1944, les *leaders* ont oeuvré à faire augmenter le pourcentage d'enseignement du français. Ils ont réussi à obtenir les écoles désignées en 1968. Bien que le système scolaire soit de juridiction provinciale, la création des écoles désignées est survenue au même moment que le gouvernement fédéral, mené par Pierre Trudeau, adoptait la loi sur le bilinguisme du pays. Cette emphase sur le bilinguisme a encouragé bien des anglophones à choisir l'éducation en français pour leurs enfants, afin de leur donner un avantage économique futur. Cela a permis aux Fransaskois d'en demander davantage pour les ayants droits. Leurs efforts ont mené à la création des écoles fransaskoises et de la Division scolaire francophone #310, en 1995.

Les efforts pour obtenir l'enseignement du français ont été très ardues tout au long de l'histoire de cette province. La tension s'est élevée, à plusieurs reprises, entre anglophones

et francophones et entre francophones et francophones. Dans certaines communautés, on souffre encore des répercussions de ces efforts. Certaines communautés ont eu tellement de peine à obtenir l'école désignée ou fransaskoise qu'elles ont préféré se contenter de leur école d'immersion ou d'une école anglaise avec français de base, comme à Montmartre et Saint-Brieux, plutôt que de s'impliquer dans des batailles pour obtenir une école francophone.

Bon nombre de femmes francophones ne sont pas assimilées, mais elles ne tiennent plus au français comme leurs parents et leurs grands-parents. Leurs enfants seront inscrits dans une école fransaskoise pour la même raison qu'un anglophone inscrit son enfant en immersion – améliorer les choix de futurs emplois. Selon l'auteur et historien fransaskois, Laurier Gareau, il y a eu un véritable décrochage culturel dans la communauté fransaskoise depuis vingt ans. Selon lui, les parents ne choisissent pas l'école fransaskoise pour ce qu'elle peut offrir au niveau culturel, car la majorité des familles ne participent pas à la vie culturelle de la communauté.⁸⁵ C'est une réalité qu'on reconnaît de plus en plus chez la quatrième génération. Tel que mentionné préalablement, cette indifférence a un véritable impact sur la communauté fransaskoise.

Il est maintenant possible d'étudier en français de la maternelle à la douzième année dans plusieurs communautés de la Saskatchewan soit dans une école d'immersion ou une école francophone. Dans les régions qui n'offrent pas l'immersion ou l'école francophone, les élèves doivent suivre un cours de français de base. La seule exception est dans les écoles

⁸⁵ Ceci est ressorti d'une discussion avec Laurier Gareau alors qu'il préparait une communication pour le lancement de la Semaine nationale de la francophonie au Musée des civilisations à Gatineau en mars 2005.

sur les réserves autochtones.

Depuis le début du XX^e siècle, les nouveaux transports en commun ont permis des voyages et des stages d'études. De plus, les nouvelles technologies et la mondialisation ont permis la création de tout un réseau qui offre la possibilité aux gens qui veulent poursuivre davantage d'études en français de le faire par Internet.

Fréquentations et mariage

Pendant deux générations, les femmes ont surtout fréquenté et épousé des hommes de leur propre paroisse. Elles étaient fortement encouragées par leurs parents et par l'Église à choisir un francophone catholique même si cela voulait dire épouser un cousin. Les fréquentations se passaient surtout en groupes. Le mariage était célébré le matin, à l'Église, en évitant le Carême, l'Avent, les semailles et les moissons. Un repas et une soirée chez les parents des époux ou à la salle paroissiale suivaient la cérémonie. On ne partait pas en lune de miel à part peut-être de partir pour quelques jours et rendre visite à la parenté en route. Les divorces étaient tout aussi rares que les mariages mixtes ou interraciaux.

Chez la troisième génération, certaines femmes ont épousé quelqu'un de leur paroisse mais plusieurs autres sont sorties de ce cadre. D'ailleurs, tel a été le cas pour trois des quatre femmes qui ont été interviewées. L'une a choisi un anglophone non catholique; une autre, un anglophone de souches allemande et polonaise qui n'habitait pas dans la même région de la province; la troisième a épousé un divorcé non pratiquant. Dans les

trois cas, au moins un parent s'est opposé ou a reproché leur choix mais tous en sont venus à l'accepter. La plupart des mariages étaient célébrés à l'Église car la religion catholique joue encore un assez grand rôle dans leur vie. Alyce a choisi de cohabiter et d'avoir ses enfants avant de se marier chez elle en présence d'un officier de paix. Elle a également demandé à sa mère de choisir et de lire quelques lectures bibliques lors de la cérémonie. Pour la plupart des femmes, la lune de miel c'était une randonnée de quelques jours en province. Sans vouloir juger et étant consciente que dans certaines circonstances c'est inévitable, elles souhaiteraient voir moins de séparations et de divorces.

En général, les femmes de la quatrième génération sont moins préoccupées par la langue, la souche et la religion de leur conjoint. Cependant, elles recherchent toutes l'approbation de leurs parents à différents niveaux. Par exemple, Christiane s'est mariée dans l'Église catholique pour plaire à sa mère. Pour la lune de miel, on s'aventure un peu plus loin pour faire du camping ou pour entreprendre un voyage d'environ une semaine. Outre Brigitte qui est de l'avis que les gens doivent essayer plus fort afin d'éviter la séparation ou le divorce, les femmes de cette génération semblent croire qu'il n'y a rien à y faire.

Plusieurs femmes, et ce pour chacune des générations, ont précisé qu'elles ne voulaient aucunement juger les autres. L'important, selon elles, c'est à chacune de prendre des décisions qui la rendent heureuse. À titre d'exemple, Alyce a précisé ce qui suit par rapport à la cohabitation:

[D]ans la famille, j'tais une des premières à vivre avec un homme. Ça c'tait différent pis pour moi c'tait même pas... c'tait pas mal, c'tait rien, c'tait juste c'que j'voulais faire ç'fait que j'ai pas mal toujours suivi mon coeur, ma tête. Ça c'tait très différent pis j'suis contente que j'l'ai faite parce que

j'ai été, je l'suis encore... très comblée de c'que j'ai fait. Ça r'gardait pas à personne.

Toute la question de moralité a évolué. Alors qu'à l'époque des pionnières, on cherchait à cacher une grossesse avant le mariage, maintenant plusieurs femmes choisissent de cohabiter, et parfois même d'avoir un ou plusieurs enfants avant de se marier.

La société a évolué d'une époque où l'influence de l'Église et des parents guidait le choix du conjoint des femmes. Si les parents n'approuvaient pas le choix ou si l'Église refusait d'unir le couple, la relation était rompue. Peu à peu, les femmes avaient un peu plus de liberté dans leur choix quoiqu'elles fussent encore encouragées à trouver quelqu'un de la même langue et de la même foi. Ce n'est que plusieurs années après Vatican II que les femmes francophones de la Saskatchewan ont cessé de se soucier de l'Église dans leur choix de conjoint. Même si les femmes continuent à rechercher l'approbation de leurs parents, elles se soucient rarement de la langue et de la religion.

Religion

À l'époque de la colonisation, les membres du clergé étaient considérés les plus instruits. Les gens se laissaient guider par leur curé dans tous les aspects de leur vie mais surtout au niveau de religion, d'éducation et de préservation de la langue.

Les deux premières générations de femmes vivaient selon l'enseignement de l'Église qui leur était prêché, sans ouvertement s'y objecter et sans questionner. Elles adhéraient à cette foi qui était constamment renforcée lorsqu'elles allaient à la messe ou lorsqu'elles récitaient un chapelet. L'Église leur enseignait à se soumettre à leur époux et à se sacrifier

pour leur famille et c'est ce qu'elles faisaient, sans regrets.

Après Vatican II, concile oecuménique de 1962 à 1965 qui avait comme l'un de ses buts d'entreprendre une mise à jour de l'Église face au monde moderne, le clergé ne dominait plus les gens comme auparavant. La troisième génération a été la première à subir les changements. Ces femmes ont osé questionner l'enseignement et les lois de l'Église; elles se sont permis d'exercer un contrôle sur les naissances. Cependant, elles n'ont pas abandonné leur foi. La prière, la croyance en un Dieu ou un esprit sont demeurées une partie importante de leur vie à différents niveaux et à différents moments. Thérèse Denis essaie de vivre spirituellement son quotidien. Alyce dit s'être révoltée contre la religion catholique qui place l'homme dans un état supérieur à la femme et elle n'est pas intéressée à une religion organisée mais le fait demeure qu'elle a une grande foi.

Les femmes de la quatrième génération semblent rechercher le rôle, la place et le niveau d'influence qu'elles veulent accorder à l'Église dans leur vie et dans celle de leurs enfants. Lisa et Brigitte ont des enfants d'âge scolaire, ou presque, et elles ont toutes les deux mentionné que la prière en famille fait partie de leur vie quotidienne et qu'elles participent régulièrement à la messe dans leur paroisse respective. Cependant, Christiane et Joanne, qui avaient chacune un bébé lors de l'entrevue, disaient ne pas être intéressées à participer à la religion organisée qu'elles-mêmes avaient connue quoique Christiane veuille que son fils reçoive les sacrements. Somme toute, l'Église ne domine plus la vie des femmes mais elles recherchent toutes à intégrer la foi, la prière et/ou la charité dans leur quotidien.

Il est évident que les femmes francophones de la Saskatchewan n'ont pas complètement rejeté l'Église comme l'ont fait leurs nombreuses consœurs du Québec. De nombreuses jeunes femmes du Québec, qui sont du même âge que les femmes de notre quatrième génération, n'ont pas connu l'Église et les sacrements. Cependant, la majorité des Fransaskoises ont grandi comme catholiques. L'identité religieuse qu'elles recherchent présentement s'est produite au Québec chez la génération des *baby boomers*.⁸⁶

Au cours des générations, on est passé d'une dépendance ecclésiastique à une indépendance religieuse pour les unes et une indifférence pour les autres.

Maternité et santé

Côté maternité, une importante différence entre les deux premières générations et les deux autres est sûrement le nombre d'enfants à naître d'une union, résultat direct de l'accessibilité et de la volonté d'utiliser des moyens de contraception. La femme moderne ne considère plus la maternité comme son devoir mais plutôt un choix. Plusieurs femmes choisiront également d'attendre d'être plus âgée avant d'avoir un enfant. La famille moins nombreuse c'est un reflet de la société nord-américaine quoique les femmes francophones de la Saskatchewan n'aient pas encore réduit le nombre d'enfants au niveau de leurs consœurs québécoises.

De plus en plus, la Saskatchewan se tourne vers l'immigration pour maintenir ou augmenter son taux de population. Il faudrait d'autres études pour déterminer l'impact des taux de natalité sur la population totale car d'autres raisons entrent également en jeu dont

⁸⁶ COLLECTIF CLIO, p. 420.

le nombre important de personnes qui quittent la province.

Selon des statistiques de 1927, en moyenne quatre femmes sont décédées en couches chaque jour de l'année. On a attribué les décès à la pauvreté et le surmenage, résultats des familles nombreuses.⁸⁷ Les nouvelles connaissances médicales ont réduit le taux de mortalité tant des enfants que des mamans. Mentionnons les césariennes qui ont été perfectionnées à partir de la fin des années cinquante avec l'amélioration des antibiotiques et des transfusions sanguines. D'ailleurs, deux femmes de la troisième génération et trois de la quatrième génération ont dû avoir des césariennes. Sans chirurgie, quel aurait été leur sort? Selon Christiane, «[j]e crois que je suis chanceuse d'avoir recours à la technologie d'aujourd'hui. Si j'aurais dû accoucher il y a une cinquantaine d'années, les chances sont que le bébé et moi serions morts.»⁸⁸

Les accouchements à domicile ont cessé dès la deuxième génération quoique certaines femmes de la quatrième génération aient voulu reprendre cette façon de faire. La durée du séjour à l'hôpital a chuté avec les années. On est passé d'un séjour de dix jours alités à deux ou trois jours si aucune complication n'est survenue lors de la grossesse et l'accouchement et ce, sans rester au lit.

Ce sont les femmes de la première et de la quatrième génération qui ont eu recours aux services de sages-femmes. Pendant les deux autres générations, il était illégal de pratiquer ce métier en Saskatchewan, ce qui explique sans doute leur absence.

⁸⁷ ARMOUR, Moira and STATON, Pat, p. 58.

⁸⁸ BOUVIER ROSE, Christiane.

Autre phénomène qui fait son apparition chez la troisième génération c'est la présence de l'homme dans la salle d'accouchement. Chez la quatrième génération, c'est devenu la norme et la femme peut même avoir d'autres gens avec elle si elle le désire. On permet également au mari d'être auprès de sa conjointe dans la salle d'opération lors d'une césarienne.

Maladies fatales, mortalités infantiles et maternités nombreuses ont peu à peu été remplacées par des vaccins, des antibiotiques, des césariennes et la contraception.

Conclusion générale

Depuis plus d'un siècle, les femmes francophones contribuent à la mosaïque de la Saskatchewan en oeuvrant pour leurs familles, leurs communautés, leur province, leur pays. Cependant, elles sont quasi-absentes dans les récits d'histoire. L'objectif de cette étude était d'écouter parler quelques femmes pour qu'elles puissent nous raconter leurs expériences. En les écoutant, nous parvenons à constater leurs contributions énormes à notre société. Dorénavant, elles pourront faire partie de l'histoire officielle de cette province.

Ce mémoire avait pour but de comparer la santé, la maternité, la scolarité, la religion, le mariage, les tâches domestiques, le soin des enfants, l'implication économique et communautaire des femmes francophones de la Saskatchewan au cours de quatre générations, afin de cerner les phénomènes historiques et les changements socioculturels qui ont le plus modifié l'état et les responsabilités de ces femmes depuis l'ère de la colonisation jusqu'à nos jours.

Les femmes ont été divisées en générations historiques. Archives et livres d'histoire ont été consultés pour découvrir les pionnières. Pour les trois autres générations, l'échantillon se composait de quatre femmes par génération. C'est surtout l'histoire orale qui a été privilégiée. Les propos des femmes ont toutefois été encadrés par un contexte historique et confrontés à d'autres données connues, pour en assurer l'exactitude.

L'étude a permis de conclure qu'il y avait de nombreux parallèles entre la vie des femmes des deux premières générations et que l'état et les responsabilités des femmes ont commencé à évoluer avec la troisième génération principalement à cause des changements économiques de l'après-guerre, des changements religieux suite à Vatican II, à cause d'un accès à l'éducation, à une amélioration des soins de santé, des développements dans les médiums de communication et plus récemment, à cause du phénomène de la mondialisation. Malgré cette évolution qui s'est produite, l'étude a aussi dévoilé certaines ressemblances entre les femmes contemporaines et les pionnières. Le rôle principal des femmes francophones, mères de famille, a toujours été de se soucier d'abord et avant tout du bien-être de leur famille et cela n'a pas changé. Ce qui a changé c'est la façon d'y parvenir. Un autre phénomène important qui revient chez toutes les générations est le regard qu'elles jettent sur le passé. Les femmes se tracent toutes un chemin mais c'est en se souciant du passé de leurs mères et de leurs grands-mères qu'elles y parviennent. Écoutons Alyce:

On est très proche, moi pis Maman. Pis hum, j'dirais même des quatre filles, de ses cinq filles, je suis le plus comme elle. Même qu'on a été très différente dans... au début là t'sais avec... la façon qu'on voyait l'amour, la façon qu'on voyait l'mariage. Aujourd'hui, on se r'trouve qu'on est très semblables. T'sais ma mère c't'une personne qui accueille... le plus qu'on est, le mieux qu'c'est pis y'a toujours d'la place pour une autre personne à table. Pis j'suis beaucoup comme ça parce que j'aime ça d'elle. J'ai beaucoup aimé c't'aspect-là, j'l'aime encore c't'aspect-là. C't'une personne qui va faire des choses très imprévues t'sais qu'y a... Pis c't'une personne qui est très forte aussi. T'sais c't'une femme qui a une force et pis est très heureuse, elle est très comblée... et je l'suis aussi. Fait qu'même si on a été très différente pis que j'suis... vraiment j't'allée contre beaucoup de ses croyances de base, la religion, le mariage, des choses comme ça, on se r'trouve... elle à soixante-dix-neuf ans, moi à quarante-sept ans... on se r'trouve vraiment très semblables...

La dernière entrevue effectuée pour cette recherche s'est terminée en pleurs alors que

Joanne disait: «Une chose qui était vraiment importante [...] c'est la relation que j'avais avec Mémère. [...] Avec Mémère pis ses soeurs pis Maman. C'était des vraiment bons temps. [...] J'ai beaucoup de respect pour Mémère pis Maman. C'est des femmes qui travaillaient vraiment fort.»

Une des faiblesses de l'étude repose sur le fait que le schéma d'entrevue a été préparé en fonction de ce qui avait été recueilli au sujet des pionnières. Voulant comparer les mêmes éléments des quatre générations, un seul questionnaire a été utilisé avec toutes les femmes. Certains facteurs qui influencent la quatrième génération dont les préoccupations environnementales, la technologie et la mondialisation, n'ont donc pas été abordés lors des entrevues.

Cet ouvrage nous révèle que les femmes francophones ont changé tout au long du XX^e siècle, parfois plus lentement, parfois au même rythme que le reste de la société nord-américaine, mais en étant d'abord et avant tout fières de leur identité comme femmes francophones des Prairies. D'ailleurs, c'est cette fierté qui distingue les femmes francophones des autres ethnies; elles sont demeurées tenaces dans la lutte pour conserver la langue et la culture dans une province unilingue anglaise.

Toutefois, les changements qui se sont produits dans la communauté fransaskoise depuis trente-cinq ans commencent à éprouver cette fierté. L'urbanisation et l'exogamie ont changé la composition de la communauté fransaskoise. Les femmes fransaskoises ne sont plus nombreuses à vivre dans des petits villages francophones, regroupées autour du

clocher et desservies par un curé francophone. Pour celles qui choisissent d'épouser un anglophone, il devient de plus en plus difficile de conserver un attachement à la langue et à la culture fransaskoises et de les transmettre à leurs enfants. De futures études pourront tracer l'avenir des femmes francophones dans cette province.

Bibliographie

ABBOTT, Walter M., S.J., (general editor), *The Documents of Vatican II*, Piscataway: New Century Publishers, Inc., 1966.

ADAM, Dyane (dir.), *Femmes francophones et pluralisme en milieu minoritaire*, Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1996.

ANGERS, Maurice, *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*, 3^e édition, Anjou : Les Éditions CEC inc., 2000.

ARMOUR, Moira and STATON, Pat, *Canadian Women in History – A Chronology*, Toronto: Green Dragon Press, 1990.

BAILLARGEON, Denyse, *Ménagères au temps de la Crise*, Montréal: Les Éditions du remue-ménage, 1991.

BÉGIN, Monique, *Medicare – Canada's Right to Health*, Montreal: Optimum Publishing International Inc., 1988.

BROADFOOT, Barry, *Ten Lost Years 1929-1939*, Markham: PaperJacks Ltd., 1973.

CADRIN, Gilles, DUBÉ, Paul, GODBOUT, Laurent (dir.), *Pratiques culturelles au Canada français : les actes du quatorzième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest*, Edmonton : Quality Color Press Inc., 1996.

CHEUNG, Edward, *Baby-Boomers, Generation-X and Social Cycles*, Toronto: Longwave Press, 1995.

COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal: Éditions Le Jour, 1992.

DE BROU, David, MOFFATT, Aileen (dir.), *"Other" Voices: Historical Essays on Saskatchewan Women*, Regina: Canadian Plains Research Center, 1995.

DESJARDINS, Micheline, *Les femmes de la diaspora canadienne-française, Brève histoire de la FNFCF de 1914 à 1991*, Ottawa: Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises, 1991.

Echo des Pionniers, Histoire de Debden et district, Altona: D.E. Friesen & Sons Ltd., 1985.

GAGNÉ, Elsy, *Besoins, intérêts et motivation des femmes de langue maternelle française de la Saskatchewan: milieux urbain et rural*, Associated Printers en collaboration avec les Éditions Louis Riel coopérative Ltée, 1994.

GALARNEAU, Diane, *Female Baby Boomers: A Generation at Work*, Ottawa: Minister of Industry, Science and Technology, 1994.

GLUCK, Sherna Berger, PATAI, Daphne (dir.), *Women's Words: The Feminist Practice of Oral History*, New York : Routledge, 1991.

GRAY, James H., *The Roar of the Twenties*, Toronto: Macmillan Company of Canada Limited, 1975.

GRAY, James H., *The Winter Years*, Toronto: Macmillan Company of Canada, 1966.

HAVEL, J.-E., *La condition de la femme*, Saint-Germain-lès-Corbeil: Imprimerie Willaume-Egret, 1961.

HÉBERT, Monique, *D'une génération à l'autre: la transmission du rôle maternel au Manitoba français, de 1916 à 1947*, Ottawa: Institut canadien de recherches sur les femmes, 1998.

HÉBERT, Monique, *Les grandes gardiennes de la langue et de la foi : une histoire des Franco-Manitobaines de 1916-1947*, Winnipeg: Thèse inédite de l'Université du Manitoba, 1994.

HÉBERT, Monique, KERMOAL, Natalie, LEBLANC, Phyllis (dir.), *Entre le quotidien et le politique: facettes de l'histoire des femmes francophones en milieu minoritaire*, Gloucester : Réseau national d'action éducation femmes, 1997.

HEENEY, Helen, *Life Before Medicare: Canadian Experiences*, Toronto: Ontario Coalition of Senior Citizens Organizations, 1995.

LACOURSIÈRE-STRINGER, Rachel, *Histoire de Ponteix, History of Ponteix*, Steinbach: Derksen Printers, 1981.

LAPOINTE, Richard, *100 noms, Petit dictionnaire biographique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, Regina: La Société historique de la Saskatchewan, 1988.

LAPOINTE, Richard, *La Saskatchewan de A à Z*, Regina: La Société historique de la Saskatchewan, 1987.

LAPOINTE, Richard et TESSIER, Lucille, *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, Regina: La Société historique de la Saskatchewan, 1986.

La Saskatchewan française, Volume 4, Les institutions fransaskoises, Regina: Ministère de l'Éducation de la Saskatchewan, 1996.

LAVIGNE, Marie et PINARD, Yolande, *Les femmes dans la société québécoise*, Montréal: Les Éditions du boréal express, 1977.

LEMIEUX, Denise et MERCIER, Lucie, *Les femmes au tournant du siècle 1880-1940: âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.

LESAGE, Marc et TARDIF, Francine (dir.), *30 ans de Révolution tranquille: entre le je et le nous itinéraires et mouvements: Actes du colloque «Elle aura bientôt trente ans, la Révolution tranquille»*, Québec: Les Éditions Bellarmin, 1989.

MEAGHER, Heather, *The Medicare Crisis in Saskatchewan, A Bibliography*, Regina: Legislative Library, 1963.

OWRAM, Doug, *Born at the Right Time: A History of the Baby-Boom Generation*, Toronto: University of Toronto Press, 1996.

PAYMENT, Diane, «*Les gens libres – Otipemisiwak*», *Batoche, Saskatchewan 1870-1930*, Hull: Approvisionnement et Services Canada, 1990.

PERRON, Marie-Louise (dir.), *Les Fransaskois se racontent, Témoignages de pionniers et de pionnières francophones de la Saskatchewan*, Regina: Les Archives de la Saskatchewan, 1993.

PERROT, Michelle (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible?*, Marseille: Éditions Rivages, 1984.

POLIQVIN, Éric, *Le Patriote de l'Ouest et les grands événements du XX^e siècle*, Regina: La Société historique de la Saskatchewan, 1997.

QUENNEVILLE, Jean-Guy (dir.), *Héritage et avenir des francophones de l'Ouest: les actes du cinquième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest*, Muenster: St. Peter's Press, 1986.

RAMSEY, Alan, *A Brief History of Educational Regulations in the Province of Saskatchewan*, <http://www.shbe.ca/history.html>, 2002.

RASMUSSEN, Linda, RASMUSSEN, Lorna, SAVAGE, Candace, WHEELER, Anne, *A Harvest Yet To Reap, A History of Prairie Women*, Lincoln: The University of Nebraska Press, 1976.

ROBERGE, Martine et GENEST, Bernard (dir.), *Guide d'enquête orale*, Québec: Ministère des Affaires culturelles, 1991.

Souvenirs 1902-2002, St-Isidore de Bellevue, Altona: Friesens Corporation, 2002.

THOMPSON, W. P., *Medical Care – Programs and Issues*, Toronto: Clarke, Irwin & Company Limited, 1964.

VERTESI, Les, *Broken Promises: Why Canadian Medicare is in Trouble and What Can Be Done to Save It*, Belleville: Epic Press, 2003.

Sources premières aux Archives de la Saskatchewan:

BEAUREGARD, Bertha, R-10245.

BRISEBOIS, Alma, R-91(b) et R-5170.

CAYER, Mme Henri (Lydia), R-73.

COOTS, Béatrice, R-10245.

DENIS, Justa, *Mes mémoires*, circa 1964, R-E1282.

FRADETTE, Agnès, R-5166.

GRÉFFARD, Romalie, R-59(b).

HAMEL, Marie-Ange, R-5212.

LABERGE, Mme Alex (Laurenza), R-54.

LABRECQUE, Rose, R-118(b).

Le Patriote de l'Ouest.

MINNE, Alice, R-5171.

MULLIE, Marie-Louise, R-5203.

PRIVÉ, Irma, R-5157.

ROBERGE, Lucienne, R-5160.

Sources premières chez l'auteur:

BEAUREGARD-PRÉFONTAINE, Rita, *My Beautiful Coulee*, texte inédit, 1978.

GAUDET, Roland, *Maman, racontez moi, Souvenirs de Lumena Gaudet*, texte inédit.

Leader Post de Regina.

Annexe A***Quatre générations de femmes francophones en Saskatchewan*****Questionnaire – Pré-entrevue**

Merci d'avoir accepté de passer en entrevue pour me fournir l'information qu'il me faut pour rédiger mon mémoire de maîtrise. Veuillez compléter ce questionnaire, signer la lettre d'entente et me retourner ces documents dans l'enveloppe pré-affranchie avant le 11 juillet 2003.

Nom _____
 Adresse _____
 Téléphone à domicile () _____ au travail () _____
 Télécopieur () _____
 Courriel _____

Information familiale

- a) Date de naissance _____
 b) Où êtes-vous née? _____
 c) Nombre de frères _____ et soeurs _____
 d) Rang familial (c'est-à-dire premier né, deuxième...) _____
 e) Où avez-vous fait vos études élémentaires?
 École _____ District scolaire _____
 f) Études secondaires: École, collège ou couvent: _____
 Niveau atteint _____
 g) Avez-vous fait des études post-secondaires? oui _____ non _____
 Si oui, Université, Collège, École technique, École normale, etc.

 Domaine de vos études et niveau atteint _____
 h) Avez-vous étudié en français
 à l'élémentaire? oui _____ non _____
 au secondaire? oui _____ non _____
 au post-secondaire? oui _____ non _____
 i) Si oui à la question précédente, avez-vous reçu le français
 de l'ACFC? _____
 école désignée _____
 école d'immersion _____
 école fransaskoise _____
 autre (précisez) _____

- j) Renseignements au sujet de votre mère
 Endroit où votre mère est née _____
 Langue maternelle de votre mère _____
 Autres langues parlées par elle _____
 Pays ou province où elle a fait ses études élémentaires _____
 Pays ou province où elle a fait ses études secondaires _____
 Pays ou province où elle a fait ses études universitaires, collégiales,
 etc. _____
 Langue d'enseignement de votre mère à l'élémentaire _____,
 au secondaire _____ et au post-secondaire _____
 Domaine des études post-secondaires faites par votre mère _____
- k) Renseignements au sujet de votre père
 Endroit où votre père est né _____
 Langue maternelle de votre père _____
 Autres langues parlées par lui _____
 Pays ou province où il a fait ses études élémentaires _____
 Pays ou province où il a fait ses études secondaires _____
 Pays ou province où il a fait ses études universitaires, collégiales, etc. _____
 Langue d'enseignement de votre père à l'élémentaire _____,
 au secondaire _____ et au post-secondaire _____
 Domaine des études post-secondaires faites par votre père _____
- l) Quelques données au sujet de vos enfants
 Combien d'enfants avez-vous? _____
 Où ont-ils fait leurs études élémentaires?
 École _____
 District scolaire _____
 Études secondaires: École, collège ou couvent: _____
 Combien de vos enfants ont poursuivi des études au niveau post-secondaire? _____
 Où et dans quel domaine ont-ils fait leurs études post-secondaires?
 Université, Collège, École technique, etc. pour chaque enfant (écrivez au verso si
 nécessaire)
- _____
- _____
- _____
- _____
- _____

Combien de vos enfants ont étudié en français à l'élémentaire? _____, au secondaire? _____,
 au post-secondaire? _____

Combien de vos enfants ont reçu le français de l'ACFC? _____, école désignée? _____,
 école d'immersion? _____, école fransaskoise? _____, autre? (précisez) _____

Documentation historique

Avez-vous des documents historiques au sujet de votre famille ou d'autres femmes de votre communauté?

Si oui, est-ce que je pourrais les consulter et/ou les emprunter?

Au plaisir de vous rencontrer,

Simone Verville

Courriel : _____
Téléphone : _____

Annexe B

Quatre générations de femmes francophones en Saskatchewan

Lettre d'entente

Entre: _____ et

Simone Verville

() (domicile)
 () (cellulaire)
 .net

Par la présente, vous acceptez de participer à une étude portant sur l'état des femmes francophones en Saskatchewan au cours de quatre générations. Vous êtes libre de vous retirer en cours de route sans évoquer de raison.

L'information que vous fournirez sera utilisée dans l'élaboration d'un mémoire de maîtrise en études canadiennes pour répondre aux exigences de mon programme d'étude par Internet au Collège universitaire de Saint-Boniface.

Votre participation nécessitera une entrevue individuelle d'une durée de quelques heures à un endroit et à une heure convenus au préalable. L'entrevue sera enregistrée.

La transcription de l'entrevue vous sera envoyée afin que vous puissiez en vérifier l'exactitude, y apporter des changements ou des ajouts.

Cette étude sera publiée et accessible à toute personne voulant faire des recherches ou accroître ses connaissances à ce sujet.

Votre nom sera utilisé dans la rédaction du mémoire seulement si toutes les participantes acceptent que leur nom figure dans ce travail. Le but de cette recherche est de contribuer à nos connaissances historiques en comblant une lacune par rapport à l'histoire des femmes en Saskatchewan. Puisque la première partie de mon travail a été rédigée grâce à des archives, les noms des pionnières ont été utilisés. Vos propos seront d'autant plus précieux historiquement si je peux vous nommer et vous situer géographiquement. Si quelconque participante préfère ne pas être identifiée, des pseudonymes seront utilisés pour toutes.

J'accepte que mon nom soit utilisé dans la rédaction du mémoire.

Signé: _____ (Participante) Date: _____ 2003

J'affirme avoir lu et compris cette lettre d'entente et j'accepte de participer à cette étude compte tenu de l'information énoncée ci-dessus.

Signé: _____ (Participante) Date: _____ 2003

Signé: _____ (Chercheuse) Date: _____ 2003

Veillez me retourner cette lettre avec le questionnaire pré-entrevue dans l'enveloppe pré-affranchie avant le 11 juillet 2003.

Annexe C

Quatre générations de femmes francophones en Saskatchewan

Schéma d'entrevue

Date : _____

Heure : de ____ h ____ à ____ h ____

Lieu : _____

Nom de l'interviewée : _____

Bonjour,

Je vous remercie encore d'avoir accepté de me consacrer de votre temps. Je vous rappelle que mon nom est Simone Verville et que j'étudie par Internet au Collège universitaire de Saint-Boniface. Je viens vous interviewer dans le cadre d'une recherche portant sur l'état et les responsabilités des femmes francophones en Saskatchewan au cours de quatre générations. Je vais enregistrer vos propos pour mieux les retenir. Il est entendu que tout ce que vous me direz sera strictement confidentiel et que votre nom n'apparaîtra nulle part sans votre autorisation. La transcription de l'entrevue vous sera envoyée afin que vous puissiez en vérifier l'exactitude, y apporter des changements ou des ajouts. (Installation du microphone) Si vous êtes prête, je vais commencer à vous poser des questions.

1. Quelle partie de votre vie a été passée en milieu rural?

Éducation

2. Dans le questionnaire pré-entrevue, vous avez indiqué avoir étudié jusqu'à _____. Quel âge aviez-vous à ce moment-là?
3. Est-ce que vous avez été obligée de mettre fin à vos études pour une raison quelconque (aider au foyer, manque d'argent)?
 - 3.1 (Si oui) Comment avez-vous vécu ce moment?
4. Quelle importance attribuez-vous à votre éducation? à celle de vos enfants?
5. Est-ce que la langue d'instruction était (ou est) importante pour vous?
6. Avez-vous réussi à transmettre et à conserver la langue française dans votre foyer?
 - 6.1 Est-ce que c'est important pour vous?
7. Avez-vous songé à faire d'autres études?

Responsabilités domestiques

8. Quand vous étiez jeune fille, aviez-vous des responsabilités domestiques au sein de votre famille? Lesquelles?
 - 8.1 Qui d'autre aidait? (frères, soeurs, père)
9. À partir du moment que vous êtes devenue adulte, quelles étaient vos responsabilités domestiques et comment ont-elles évolué au fil des ans?
 - 9.1 Avez-vous des souvenirs au sujet de la fabrication du pain... du beurre... de la mise en conserve... du lard salé?
 - 9.2 Est-ce que vous étiez seule à faire le ménage de la maison?
 - 9.3 Est-ce que la façon de faire votre lessive a changé?
 - 9.4 Est-ce que vous vous êtes occupée de la cour et du jardin? Parlez-nous de ce travail-là.
 - 9.5 Est-ce que vous aviez la responsabilité de vêtir votre famille?
 - 9.6 Avez-vous cousu, tricoté ou croché des vêtements ou avez-vous toujours acheté des vêtements prêts à porter? (Si oui au tricot, d'où provenait la laine?)
 - 9.7 Avez-vous fabriqué ou vu faire du savon?
 - 9.8 Avez-vous fait le train? Racontez-nous ça.
 - 9.9 Avez-vous aidé à la boucherie?
 - (Si non) Avez-vous vu quelqu'un faire la boucherie?
10. Avez-vous eu la responsabilité du soin des enfants au niveau des devoirs... des loisirs... des rendez-vous médicaux?
11. Avez-vous toujours eu accès aux commodités actuelles telles que le réfrigérateur, le congélateur, le lave-linge, le sèche-linge?
12. Diriez-vous que votre charge de travail domestique a changé au cours de votre vie?

Économie familiale

13. La propriété (terrain, maison, voiture, etc.) a-t-elle été accumulée au cours de votre vie de couple?
 - 13.1 (Si oui) Sous quel(s) nom(s) a-t-elle été inscrite?
14. Est-ce que vous avez gagné un revenu salarial?
 - 14.1 (Si oui) Est-ce que le revenu de votre emploi était (ou est) nécessaire à l'économie familiale?
 - 14.2 Qui décidait (ou décide) comment cet argent serait (ou sera) utilisé?
15. Est-ce que vous avez gagné de l'argent par d'autres moyens (en vendant des produits, par exemple)?
16. Dans votre vie de couple, est-ce que la gestion de l'économie familiale a été partagée?

17. Quand il s'agissait de faire des achats majeurs, est-ce que vous étiez impliquée dans la décision?
 - 17.1 (Si oui) Pouvez-vous parler du genre d'achats dont il s'agissait en donnant des exemples?

Vie communautaire

18. Avez-vous été impliquée dans des associations communautaires?
 - 18.1 (Si oui) Quel en était le but?
 - 18.2 (Si non) Pourquoi pas?
19. Avez-vous eu l'occasion de faire des sorties sociales (thés, danses, banquets, spectacles, etc.)?
20. Est-ce que vous étiez bien amie avec d'autres femmes?
 - 20.1 (Si oui) Est-ce que vous aviez souvent l'occasion de vous rencontrer, de vous aider, d'organiser des activités ensemble?
 - 20.2 (Si oui) Est-ce que vous pouviez vous confier à vos amies quand vous traversiez des moments difficiles dans votre vie?

Fréquentations et mariage

21. Où et dans quelles circonstances avez-vous rencontré votre époux?
22. Que pouvez-vous raconter au sujet de vos fréquentations?
 - 22.1 De quelle durée ont-elles été?
 - 22.2 Quelles étaient les conditions de fréquentations (présence ou non d'un chaperon, etc.)?
23. Est-ce que vous avez considéré la cohabitation?
24. Est-ce que vous avez voulu vous marier?
 - 24.1 Est-ce que vous avez voulu vous marier pour des raisons économiques?
 - 24.2 Quel âge aviez-vous lorsque vous vous êtes mariée?
 - 24.3 Avez-vous obtenu l'approbation de vos parents avant d'accepter de vous marier?
 - 24.4 À quel temps de l'année a été célébré votre mariage?
 - 24.5 Y avait-il une raison pour choisir cette date-là?
 - 24.6 Pouvez-vous raconter la journée de votre mariage?
 - 24.7 Avez-vous fait un voyage de noces?
 - 24.8 Quels genres de cadeaux de noces avez-vous reçus?
25. Que pensez-vous des mariages mixtes c'est-à-dire lorsqu'un membre du couple ne parle pas le français ou n'est pas catholique?
 - 25.1 Que pensez-vous d'un mariage entre deux personnes de races différentes?
26. Que pensez-vous de toute la question de séparations et de divorces?
 - 26.1 Est-ce qu'il y a eu des divorces ou des séparations dans votre famille? (Si oui) Quel a été l'impact sur l'ensemble de la famille?

Religion

27. Autrefois, l'Église avait une grande influence sur la vie des gens. Croyez-vous que c'était une bonne chose?
28. Quel rôle la religion a-t-elle joué et joue-t-elle dans votre vie?
29. Est-ce que vous avez songé à devenir religieuse?
30. Vous est-il arrivé de consulter un membre du clergé avant de prendre une décision personnelle importante?
 - 30.1 (Si oui) Pouvez-vous en parler?
31. Est-ce que l'Église a influencé votre choix de mari?
32. Est-ce que l'Église a influencé votre rôle d'épouse et de mère?

Maternité

33. Avez-vous discuté avec votre conjoint du nombre d'enfants qui naîtraient de votre alliance?
34. Est-ce que vous aviez le choix entre le domicile et l'hôpital pour la naissance de vos enfants?
(Si oui) Pourquoi avoir choisi l'un ou l'autre?
35. Qui aidaient lors de vos accouchements?
 - 35.1 Avez-vous eu recours ou auriez-vous aimé avoir recours aux services d'une sage-femme?
 - 35.2 Avez-vous été sage-femme?
36. Avez-vous vécu des grossesses difficiles (bébé mort-né, fausse-couche, hémorragie, etc.)?
37. À quelles sortes de services médicaux aviez-vous accès?
 - 37.1 Comment sont les services médicaux maintenant?
38. Qui avait la garde des autres enfants lors des accouchements subséquents?
 - 38.1 Est-ce que cette aide était gratuite ou rémunérée?
39. Avez-vous connu et avez-vous eu accès à des moyens de contraception?
 - 39.1 Dans votre famille, quelle était l'attitude envers la contraception?

Santé

40. Votre famille a-t-elle été affligée par des maladies fatales telles que la tuberculose?
41. Comment décririez-vous votre état de santé au cours de toute votre vie adulte?

Autres

42. Si vous réfléchissez aux différentes étapes de votre vie adulte, est-ce que vous avez des souvenirs de choses qui ont rendu votre vie de femme différente de celle de la génération de votre mère? (Si oui, demander des précisions de chaque souvenir ou événement évoqué.)
43. Est-ce qu'il y a des choses que vous auriez aimé faire que les circonstances de votre vie ne vous ont pas permises? (rêves, intérêts, voyages, carrières)
44. Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez raconter ou dire qui n'ont pas été couvertes par les questions posées?